

LE JOURNAL INEDIT
DE ROBERT LEVESQUE

**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 59
JUILLET 1983
VOL. XI — XVI^e ANNÉE

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

SEIZIÈME ANNÉE — VOL. XI — N° 59

JUILLET 1983

LE JOURNAL INÉDIT DE ROBERT LEVESQUE 295

(Carnets I, II et III : 29 juillet — 19 décembre 1931).

★

ROMAN WALD-LASOWSKI : Mise au point 363

ROBERT TRIOMPHE : Descente aux enfers et Retour de l'URSS,
ou la Mythologie d'André Gide 373

Le Dossier de presse du *Journal 1889-1939* (I) 407

Le Dossier de presse du *Voyage au Congo* (II) 425

Lectures gidiennes 431

Chronique bibliographique 447

Entre nous... 450

XII^e Assemblée générale de l'Association 453

Varia 454

Librairie 458

Nouveaux Membres de l'Association 459

Abonnements — Cotisations (tarifs 1983) 460

■■■■■ REVUE TRIMESTRIELLE FONDÉE EN 1968 ET PUBLIÉE PAR ■■■■■

■■■■■ LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES DE L'UNIVERSITÉ LYON II ■■■■■

■■■■■ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES ■■■■■

ASSOCIATION
DES AMIS D'ANDRÉ GIDE



Conseil d'administration

Président : Étienneble

Vice-Président : Daniel Moutore

Auguste Anglès, Irène de Bonstetten, Jacques Brenner, Anne-Marie Drouin,
Dominique Fernandez, Alain Goulet, Robert Mallet, Claude Mouzet,
Angelo Rinaldi, Marie-Françoise Vauquelin-Klincksieck, Bernard Yon

Secrétaire général : Claude Martin

Secrétaire général adjoint : Pierre Masson

Trésorier : Henri Heinemann



LE JOURNAL DE ROBERT LEVESQUE



L'œuvre dont le *BAAG* commence aujourd'hui la publication de larges fragments n'est pas sans ressembler, dans de nombreuses séquences, aux désormais célèbres *Cahiers de la Petite Dame*. On sait que l'éditeur de ceux-ci, après avoir jugé inconcevable qu'ils pussent toucher un large public et envisagé de n'en publier qu'un bref volume d'extraits, n'eut pas à se repentir de l'obstination de l'AAAG à vouloir voir paraître dans leur intégralité les dix-huit cahiers de Maria Van Rysselberghe (tirage : plus de dix mille exemplaires...). Les phénomènes de l'édition relevant de l'imprévisible, parfois même de l'irrationnel, on ne saurait jurer que, quelque jour prochain, le *Journal* de Robert Levesque connaisse pareille fortune. Il la mériterait pourtant, et nous sommes convaincu de révéler ici au public (celui que l'on disait jadis « lettré ») une œuvre de haute qualité. Puisse la présente publication attirer l'attention d'un grand éditeur, et lui inspirer l'envie d'offrir la diffusion qu'il mérite au texte complet de ce *Journal* ! C'est là notre vœu, sinon l'objectif même de cette première publication fragmentaire.

Mais, non, ce ne sont pas d'autres *Cahiers de la Petite Dame* : quoique André Gide y soit un acteur privilégié entre tous (aussi bien ces pages ont-elles leur place toute naturelle dans notre revue), il s'agit bien du journal intime d'un homme qui n'est pas réductible à la fonction de témoin de son grand aîné — d'un homme qu'il ne convient d'ailleurs pas de présenter à nos lecteurs, dont la plupart connaissent *Les Bains d'Estramadure*¹, et tous, le recueil intitulé *Lettre à Gide & autres écrits*.² Tous ceux qui ont connu Robert Levesque regrettaient qu'il n'eût pas donné une œuvre à sa mesure : son *Journal* vient, à sa façon, réaliser leur souhait. Un *Journal* qu'il n'est pas encore

1. Paris : Gallimard, 1964.

2. Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1982. Et rappelons que le *BAAG* a publié, de Robert Levesque, une page sur Martin du Gard et un « A propos d'Aragon » inédits (n° 52, octobre 1981).

temps de situer exactement dans la typologie fort variée du genre, mais dont le caractère propre, grâce au rythme, au ton, aux directions ou motifs d'élection, sera vite sensible au lecteur : nous sommes ici certes loin des journaux de Claudel ou de Léautaud, mais non plus chez Gide, chez Green, ou chez le Jouhandeau des *Journaliers*, bien que les parentés soient de ce côté-là...

Précisément afin de respecter le rythme vrai de ce journal régulièrement tenu, avec ses temps forts et ses passages de moindre densité, afin de donner une image exacte de ce qu'est l'ensemble de l'œuvre (quelque quatre-vingts carnets, allant du 25 juin 1931 au 11 avril 1975, veille de la mort de l'écrivain)³, que trahiraient des «morceaux choisis», nous avons pris le parti de donner à lire ici de larges suites continues, sans coupures.⁴ D'autre part, nous n'avons accompagné le texte de Robert Levesque d'aucune note (l'intelligibilité du *Journal* n'en exigerait d'ailleurs que rarement), réservant à l'édition intégrale appelée de nos vœux l'établissement d'un appareil d'éclaircissements et de commentaires.

Nous devons exprimer notre vive gratitude à la famille de Robert Levesque : ses frères MM. Henri Levesque et Michel Levesque, ses sœurs Mmes Annie Rottier et Marie-Madeleine Sutter-Levesque, et sa belle-sœur Mme Claude Jacques Levesque⁵, qui ont accepté de confier au BAAG la publication de ces pages ; des remerciements tout particuliers sont dûs à Mme Sutter-Levesque, qui a procédé à la première transcription des manuscrits de son frère, et dont l'inlassable gentillesse mise au service de la mémoire d'un être cher nous a été à la fois un grand secours et un précieux encouragement.

3. Ont été également conservés trois «cahiers» antérieurs à ce qui était, aux yeux de Robert Levesque lui-même, son véritable *Journal* ; ils commencent en 1927. C'est du premier d'entre eux que furent extraits les fragments publiés (grâce à Dominique Aury) dans *La N.R.F.* d'avril 1977.

4. Sauf quelques rares et brèves suppressions, que commandent encore aujourd'hui des raisons de discrétion aisément compréhensibles.

5. Jacques Levesque, le plus jeune des cinq frères et sœurs de l'écrivain, est décédé le 8 octobre dernier, à moins de soixante ans.

CARNET I

(25 juin — 29 juillet 1931)

*Commencé à Toulon
le 25 juin 1931.*

25 juin.

Je n'oublierai pas de sitôt le premier instant de notre rencontre. Je lui avais donné rendez-vous à l'Amirauté, soit à la terrasse, soit sur le trottoir, et j'ajoutais : « Je crois que nous nous reconnaitrons ». C'était peut-être trop m'avancer et, quand 7 heures du soir approchaient — heure de notre rendez-vous —, j'avais un regret vague de ma témérité. Mais non, ce fut sans hésiter qu'à travers la foule des buveurs j'allai trouver Herbart. Lui-même, d'ailleurs, qui dévisageait tous les marins, ne tarda pas à me regarder fixement. Son regard brillait extraordinairement. Pas de chapeau, le teint bruni, les bras nus, tricot rouge. Assis, il paraissait ramassé sur lui-même et jeté en avant. Dès le premier coup d'œil, je souhaitais ardemment que ce fût lui ; j'en étais sûr déjà. Gide m'avait bien dit qu'il était irrésistiblement sympathique.

26 juin.

« Ne jugeons pas ». Tendance trop naturelle à juger les êtres d'après notre impression et leur égard pour nous.

Je suis à bord depuis trois mois ; mes jugements ne laissent pas d'osciller. Tel, qui fut bon un jour pour moi, depuis, m'oublie ; tel, que j'avais toujours négligé, après deux mots de moi devient et reste mon ami ; tel est ingrat, tel est brutal, tel est changeant. On ne peut compter sur personne. Surtout pas sur ceux sur qui l'on devrait compter. De là, surprises exquises : ceux qui deviennent gratuitement aimables. (Peu sont capables de l'universelle bienveillance qui fait partie de la sérénité).

Tout compte fait, il est bon qu'on ne sache jamais quoi dire de quelqu'un. Grande leçon. Savoir changer d'avis. Promesses de progrès.

Mon carnet de Brest et des « Mécaniciens » était trop littéraire, trop fait pour le public. Cela m'empêche de regretter sa disparition ; il est au fond de l'eau, par les soins de Raffray. Que celui-ci soit plus naturel, où je voudrais mêler des citations de mes lectures et des pensées au jour le jour ; direct et



*ROBERT LEVESQUE
EN MATELOT*

(janvier 1931)

sincère, ce qui est si difficile.

Gabilanez m'écrit : «Tu es entré dans l'année décisive... Ce qui a été ta préoccupation de toute ta vie, voilà ce que tu dois commencer à écrire. Le présent, si riche qu'il soit, t'échappe des doigts.»

Rien de plus stimulant que ces phrases... Mais, me tournant vers mon passé, il m'apparaît en bloc ; je n'y sais que choisir. Quelques instants de silence me sont encore nécessaires. Je n'ignore pas que les rares pages que j'ai pu réussir ces dernières années me furent dictées par mon *désir* dans ce qu'il a de plus obscur et de plus insatiable. Le permanent, chez moi — comme chez tous —, c'est le désir d'une action impossible, d'un univers impossible. J'ai bien quelques heures de cet univers, mais véritablement j'attends l'inspiration pour mieux faire connaissance avec lui.

Herbart parle remarquablement du peuple. Il est bien naturel de l'aimer. Je m'irrite pourtant de l'importance que les gens du peuple attachent à certains mots : «Je ne me laisserai pas traiter de telle chose... Je ne peux pas m'entendre dire cela... Je ne serais pas un homme si je supportais...» Fausse conception de l'homme, à peu près incorrigible. Cette naïveté est peut-être l'envers d'une grande franchise...

Que je remercie la culture de donner la curiosité ! Les matelots de Brest ne sortent pas de Toulon. Ceux qui ne sont ni Bretons ni Méridionaux entendent dire que Toulon est affreux, s'y ennuiant. Sur le pont, il y a nettement le camp des Alsaciens, celui des Mocos, celui des Bretons ; qu'un nouveau matelot embarque : «Tu es mon pays, donc nous serons amis». Pour moi, je ne m'informe pas, avant «d'embrasser un homme», s'il est Polonais. Je peux parfois goûter le plaisir animal d'embrasser un «pays», qu'il vienne de Paris, de Savoie... ou de tout endroit que j'ai visité, mais c'est surtout la facilité que cela donne pour entrer en relation que je goûte.

27 juin.

Assez souvent servi par le hasard. Voici quinze jours, j'achetai pour quel qu'un *L'Éclaireur de Nice*. Je l'ouvre. En première page, s'étale «Perversité», par Mauclair. Je commence à lire, et vois qu'on y traite d'une brochure récemment parue chez un éditeur catholique, dans laquelle un père de famille accuse les livres d'André Gide d'avoir causé le suicide de son fils. Assassin ! Il est bien regrettable, ajoutait Mauclair, que l'accusation soit si vague, nous aimerions connaître les passages que le jeune homme affolé soulignait... Je ne laissais pas d'être ému ; la parole de Renan : «Pour penser librement...», la question de la responsabilité s'élevaient en moi. Quelque stupide que fût l'article de Mauclair, je fus troublé jusqu'au moment où je me dis tranquillement que d'autres, et nombreux, avaient été sauvés du suicide par Gide, que le but de son œuvre était précisément cela, que mon plaisir de vivre venait de lui, et

que, si la mort d'un garçon était chose navrante, il y avait pourtant cent à parier que celui-ci était timbré.

Je me retins d'envoyer l'article à Gide, à Roquebrune ; il le trouverait bien, pensais-je. Ce fut Herbart qui le lui montra. Gide était parfaitement au courant de la brochure, et assura Herbart que tout ceci n'était qu'un coup monté ; le fils pas plus que le suicide n'ont jamais existé.

... Je ne peux pas dire que je suis allé en enfer, mais j'en ai repéré la route. Je comprends qu'Herbart, descendu sur la même pente que moi, mais beaucoup plus bas, m'ait assuré que l'opium à la fin lui parut le seul salut. — Grand tour de force de Gide, de l'avoir guéri de l'opium en lui dévoilant son talent d'écrivain.

Rencontré la jeune fille au jeune chien ; elle a du mal à s'en faire suivre ; ils folâtraient tous deux. Elle l'appelle, lui parle, le supplie. Par ce moyen, elle peut donner bien des renseignements au jeune homme qui passe — moi — le soir au bord de l'eau.

30 juin.

Passé un excellent dimanche de service à bord. Lecture et tranquillité — silence. En dehors des paroles du service, je me satisfais bien de vivre sans parler. Je ne dis presque rien ici. Je suis loin d'en souffrir. Parfois, d'ailleurs, je suis pris d'un violent besoin de parler — ou d'écouter parler ; les occasions ne manquent pas. La veille de ce dimanche, j'avais passé tout l'après-midi chez S., un ami de Bonjean.

«Un livre m'intéresse comme quelqu'un de beau que je rencontre au coin de la rue, me disait S.. J'admire ce qu'ont écrit Gide et Cocteau, et cependant je n'en suis pas encore satisfait. Il y a, je crois, une autre façon de parler de ces choses, qui n'a pas encore été découverte.

— Vous souhaiteriez un Stendhal ?

— Peut-être... » Il fait aussitôt allusion (un peu à contre-sens) à la lettre sur l'officier russe ; puis, dans la conversation, me dit pourquoi Baudelaire, pensionnaire à Louis-le-Grand, en avait été chassé deux jours avant le bachot — ce qu'on ne m'avait pas dit à la Sorbonne. Puis il loue France, véritable révolutionnaire, dit-il, à tort mésestimé, qui professa toujours à l'égard des mœurs la plus grande liberté...

S., qui a vingt-cinq ans, vit désœuvré. Mais il ne paraît pas un fruit sec. «Puisque vous souhaitez quelque chose que vous ne trouvez nulle part ailleurs, c'est à vous de l'écrire», lui dis-je. Il n'en disconvient pas. (Je ne lui dis pas que, pour ma part, je souhaite aussi écrire certaines choses, et cela non sans crainte de la hardiesse qui me serait nécessaire, mais non sans m'avouer que ce que j'ai écrit de bon fut hardi). S., très au courant de Toulon, me dit des choses fort curieuses sur le passé et le présent de la ville.

La relecture des *Possédés* m'occupa toute la semaine dernière. Je relirai bientôt les *Karamazov*. Les préférerai-je à tout le reste, comme à Challes en 29 ? Je suis curieux de le savoir. Inépuisable Dostoïevsky. Prophète. La seule vie, profonde, tragique, affleure toujours en lui sous tous les mots. Visites nocturnes, Chatov et Kirillov. Je me sens des côtés très fraternels avec Dostoïevsky — la pitié (il était dur dans sa vie). Ma grand'mère slave m'aide peut-être dans cette fraternité... Des personnages fous, disent les incompetents. Heureusement que Dostoïevsky insiste sur la *volonté* de Stavroguine. Dostoïevsky a des côtés du plus grand romancier du monde ; ce qu'il y a d'admirable chez lui, c'est qu'il vous plonge dans un monde qui est le sien, certes, mais qu'il vous apprend plus que tout autre comment *vit* un monde...

Les *Possédés* ne sont pas « pitoyables ». Ils sont même l'épopée du mal. On n'a rien écrit de plus terrible. Pierre Stefanovitch est atroce.

C'est la lecture des *Possédés*, peut-être, qui me ramène aux vacances de 29. Souvenir de joies qui me rend tout joyeux. Je crois que mon journal d'alors n'est pas mauvais. J'ai eu vraiment à cette époque des journées de bonheur. Vie intense, qui n'excluait pas des émotions parfois dures. Je pus souffrir parfois. Mais, dans le souvenir, la douleur est sans poids. « La souffrance est bonne puisque vous ne regrettez jamais d'avoir souffert », me disait l'Abbé Penel. Sophisme, sans doute (j'aurais pu lui dire : faire l'amour est excellent, quoi que vous en disiez, puisque je n'en ai pas de remords). Il fallait dire plutôt que la souffrance (morale) est un moyen qui nous permet de grandir — et un moyen qui s'oublie. Ascension vers des paliers de joie toujours plus élevés (!).

Gide, qui me disait jadis : « Je suis un des hommes les plus heureux que je connaisse », me disait dernièrement, ici, que le temps de sa direction au Foyer Franco-Belge, temps où il fut le moins libre de sa vie, lui apparaît comme le plus heureux. Nécessité d'un cadre, disait-il, ce qui explique nombre de conversions. Proust disait de même que son temps de service militaire avait été le meilleur de sa vie, parce qu'alors il vivait avec des gens parfaitement naturels. Herbart me dit la même chose, mais pour des raisons différentes. Il était en Allemagne, dans des conditions assez dures. Mais sa frénésie le servait. Genre Casanova. Il reconnaît d'ailleurs qu'il lui était impossible de prendre part aux mornes sorties des copains.

Où je me trompe fort, ou mon temps de service dans la marine ne sera pas le plus heureux de ma vie. Je sais que le passé s'idéalise. Témoins, mes vacances de 29 — et toutes mes vacances —, et plusieurs années de ma vie. Certes, mes premiers mois de service furent délicieux, Brest autant que les Mécaniciens ; mes vingt-cinq jours de prison furent admirables. J'étais heureux sans effort, libre, n'obéissant qu'à mes lois ; non sans cadre pourtant. Mais, de-

puis, je tombai dans un état de servitude et de contrariété. Coups d'épingle, engueulades, camouflets. Je m'y suis fait ; il m'en arrive moins. Mais les corvées demeurent.

La joie est un état supérieur à tout autre. Avec un peu de volonté, je me maintiens heureux. Je me refuse à souffrir de détails qui m'empoisonnent. Je vis naturellement en dehors. Mais il n'y a pas que des sourires autour de moi, si je ne veux en moi trouver rien autre... Tout compte fait, mon caractère heureux, un peu d'argent, ma vie intérieure sont des paratonnerres contre l'ennui, aussi je ris de moi en ce moment où j'écris que je ne suis pas très heureux.

L'imagination, sans laquelle vivre aurait bien peu de charme, s'entend à nous fournir de tristesse. Heureusement que les corvées harassantes auxquelles il m'arrive de penser à l'avance sont souvent bien plus douces dans la réalité ; le hasard parfois les supprime ; l'inspiration vient me tenir compagnie...

J'entends d'un peu partout louer bien des choses de l'U.R.S.S..

Andrée Viollis racontait à Herbert qu'au cours de sa mission en Russie, elle eut l'occasion de circuler dans une usine aux nombreux ouvriers. Personne ne prit garde à elle. En France, au contraire, que de regards lascifs, de propos indécents ! Ceci venait, dit-elle, de la très grande liberté sexuelle des Soviets. Comme on a toute facilité pour avoir l'être que l'on désire, ceux qu'on ne désire pas n'offrent aucun intérêt et ne paraissent même pas avoir de sexe...

Même dans mes moments de grande joie, d'équilibre où je maintiens en ordre mes désirs, je sens que, si certains de ces derniers sont réalisables, d'autres aussi, qui seraient possibles, il vaudra mieux les écrire... Ainsi, je ne ressens pas forcément que certaines choses sont irréalisables quand je souhaite d'écrire ; parfois je donne la préférence à l'art. Une des plus troublantes impressions de ma vie est bien celle de sentir qu'on est en veine, et que les désirs sont en passe de se combler tous. On n'en peut plus, alors.

2 juillet.

Smara, l'autre jour, comparait le Toulon actuel à Pompéi ; ce qu'on y voit encore n'est que fragment et vestige d'un passé luxueux. (La comparaison, qui s'épanouissait bien, sentait assez le Cocteau)...

4 juillet.

Les lectures que je fais, les notes que je prends tous les jours durant mon service ont le pouvoir d'exaspérer le sous-officier de quart. Il me suscite des complications, pour me prouver que ma façon de m'occuper nuit à la discipline. C'est curieux à observer. Je ne réponds rien, et ne me laisse pas affecter. Mais je prévois, car la situation se tend, que je devrai bientôt renoncer à lire. Ce sera d'un repos excellent. Mais, tout de même, la lecture des *Karamazov* me démange...

Aujourd'hui, jour lumineux et frais. Le vent souffle. C'était, voici seize ans, par une journée aussi belle, mais combien chaude, un dimanche, que Bonne Maman mourut à Saint-Alban. Je n'ai jamais oublié cet anniversaire. J'aurais certaines choses à en dire. J'aurais surtout à dire de Saint-Alban. J'attends que mes souvenirs se dépuillent.

Je ne vis pas complètement, à Toulon. Quand je suis heureux, c'est d'une joie toute spirituelle — du moins, sans objet extérieur. Je m'enivre de moi-même... Mais, que l'heure soit exquise, le ciel clair, il me manque je ne sais quoi pour l'apprécier pleinement. Et ceci me frappe surtout quand je suis en ville ou dans la campagne : la liberté dont je jouis est illusoire ; chaque acte que je fais veut me prouver en vain ma liberté d'une heure. Il manque à tout ici l'aisance, un certain abandon. Ah ! pouvoir jouir sans arrière-pensée. Je ne suis pas dans un état normal. Cette vie me pèse, et je ne la prens pas au sérieux. Je m'échappe désespérément. Non, je ne suis pas de ce monde. Mais où le monde (la caserne) se venge, c'est précisément dans certaines parties de plaisir où il me semble qu'il me suit. Certes, à la Pentecôte, à Paris, je n'avais nullement cette fâcheuse impression, et je savourais la vie bien plus joyeusement. Ah ! pouvoir être heureux sans effort ! A Paris (ou dans tout état libre), je me réveille régulièrement avec le sourire. Papa me l'a dit souvent, quand il entra le matin dans ma chambre. Ici, mon sourire en sortant du hamac serait forcé, serait une grimace. Dieu me préserve d'avoir souvent dans ma vie le désir que les jours et les mois passent vite. Ce n'est pas vivre que d'attendre la fin de la journée.

Certaines corvées de raclage de la coque que nous faisons en ce moment me semblent des journées interminables. Du moins, j'y trouve l'avantage de pouvoir peser le temps. Mais l'ennui, ce sentiment qui m'était devenu étranger, est bien le plus dur des maux.

J'admire combien la contrariété m'inspire. Aujourd'hui, dès le matin je me fis engueuler, par les copains et les supérieurs. Il y avait des cuivres mal astiqués par moi et c'était l'inspection. Il y eut plusieurs piques dans la matinée. Mais cela ne m'empêcha pas, à midi, d'écrire à Gabilanez une lettre tout à fait bonne. De même, je ne suis pas mécontent de ces quelques notes.

Prodigieuse beauté du soir, les premiers jours de juillet. Je ne sais rien de plus beau que cette lumière, ce diaphane, ni que les derniers et chauds rayons de soleil. Les montagnes qui entourent Toulon, ce soir, dans l'éloignement calme et lumineux, me rappellent la Savoie. Et les nombreux soirs de vacances, et ce soir d'il y a un an à l'Hôtel du Château... Tout est bleu pur, discret, dessiné cependant, divinement éclairé. Contempler seul ces choses — dans ce petit coin de l'Arsenal, pourtant — me fait presque pleurer.

Reçu un excellent billet de Gide, m'assurant qu'il pense à moi. Avant de

se décider à partir pour Munich, il avait fortement désiré prendre part, avec Herbart, des dames et moi, à un camp dans l'île du Levant. Il compte venir bientôt me voir, et voudrait m'entraîner en Corse, si proche de Toulon ; mais cela ne me paraît guère possible durant mon service... Douceur de sentir quelques vraies amitiés veillant sur moi. Ceci de dédommagement de la bêtise qui m'assaille souvent — du mépris, même. Je suis tout de même un « veinard », puisque les êtres auxquels je pense fort pensent aussi à moi.

J'écris à Gabilanez, qui est libre, à la campagne, et qui fait un roman, que sa vie serait pour moi l'idéal. Mais lui souffre de la solitude. Les aventures, par définition, lui sont plus difficiles qu'à moi, même à peu près impossibles. Je me satisfais fort bien de la solitude et de la sauvagerie — quelques épanchements pourtant me sont nécessaires ; mais c'est périodique. Gide, à qui je parlais l'an passé de mon projet de m'isoler dans une auberge de montagne, me disait qu'il ne le pourrait plus. A mon âge, oui. Herbart me disait que, lui qui vit toute l'année seul, c'était sans doute cette grande solitude qui lui faisait parfois trouver tant de plaisir dans les rencontres. En cela je suis proche de lui. Les gens qui ont leur « société » constituée se moquent pas mal des inconnus.

Je lis avec un grand plaisir les pages où Rousseau parle de la genèse de *La Nouvelle Héloïse*... Il vivait absolument en commun avec ses héroïnes, quand tout à coup Mme d'Houdetot se présente. Rien de plus poétique que ces passages... Je me retiens de les copier... C'est dans une édition à bon marché, en cinq fascicules, que je relis les *Confessions* ; très commode à bord. Mais je m'indigne des coupures : scènes de Turin et de Lyon, Mme Basile, les cerises, Mme de Larnage, les demoiselles de Chambéry, la Julietta... Tout cela n'empêche pas que le livre se tienne, mais quelle perte ! Je suis un peu flatté, d'ailleurs, de sentir assez bien jusqu'aux moindres phrases qui manquent. Mais il est vrai que les coupures sont grossièrement faites. Le livre est préfacé par Han Ryner. C'est tout dire.

Vraiment, ce qu'il y a de plus beau dans la première partie des *Confessions*, c'est l'aventure ; ces marches sur la route, ces rencontres. Et c'est là ce qu'on me vole. Mais, Dieu merci, j'ai assez lu Rousseau et je me sens assez proche de lui pour bien connaître ses aventures. On n'a tout de même pas supprimé les lignes sur la marche à pied, là où il dit qu'il s'oublie soi-même au sein du paysage...

Tâcher de lire de Rimbaud : lettre sur l'art de devenir voyant, et lettre sur l'art d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de tous les sens.

Études criminologiques... Lire au moins un manuel de médecine légale.

5 juillet.

Je ne sais pas m'ennuyer ; même dans la langueur, je trouve une instruc-

tion ; l'espoir ne m'abandonne pas. Je rencontrai en ville Delacour, Louis Collomb, et enfin un marin savoyard. Tant plus nous vieillissons, les heures creuses se raréfient.

Furieux, ce soir, de ne pouvoir pas finir les *Confessions*, ni parcourir *Obermann* et les *Mémoires d'Hamilton* achetés hier d'occasion et que je vais donner au relieur. Je paie ma débauche de lecture. Il me faut de la diète. Rien de meilleur. Mais que de choses aussi je lirais avec profit si j'en avais la force... et le temps. Si j'ai pu ralentir ma fureur de jeunesse de vouloir tout connaître, et que je me satisfasse surtout de relire, tout de même, à mesure que je comprends davantage de choses, je sens mieux mes lacunes. Quoique ni l'expérience ni le don poétique ne se gagnent dans les livres, je reste persuadé que ceux-ci sont maîtres de langue et d'artifice.

7 juillet.

Revu, fin mai à Paris, Max Jacob. Dix minutes me suffirent. Je fus sur son conseil voir l'exposition des Peintres Français du XIX^e siècle, chez Rosenberg. Je regrettai bien que Fernand n'y fût pas. Il y avait là trop de beautés que mon peu de lumière me défendait de découvrir. Au lieu de sortir de l'exposition consciemment enrichi et encouragé, je me sentais désespéré de n'avoir pu étreindre et pénétrer le fond même de chaque œuvre. Mais, tout de même, que de révélations ! Un Collégien par Géricault, et *L'Enfant au Chien* de Manet, deux œuvres bouleversantes... Et tant d'autres. Corot triomphait avec ses jeunes filles en vieux rose... Je ne saurais citer tous les tableaux que je revois. Tout compte fait, les Manet, les Renoir et les autres, ce fut comme une épopée de la femme qu'ils déifièrent ; mais, qu'ils la représentent languide ou sensuelle, je ne sais pas si leur inspiration n'est pas toujours amère et désabusée. Morbidesse moderne ? Cela paraît étrange à dire de *Renoir*. Je me trompe peut-être, et cependant je me comprends. Gabilanez, qui vit quelques jours plus tard l'exposition, me disait que ces peintres lui paraissaient les plus grands pour la technique — à l'exception de Vélasquez —, mais que les classiques l'emportaient par le psychologique.

« Empoisonné par la littérature », me disait Raffray en me parlant de mon *Carnet*. J'en convenais aussitôt, et lui avouais même — tant j'aime à donner une mauvaise opinion de moi dans certains cas, ou prouver aux gens qu'ils ont raison — que je me rappelais un soir de cet hiver où, inquiet du sort de mon carnet et étudiant mon inquiétude, j'avais rôdé au Mourillon, dans les rues noires, allant frapper tous les quarts d'heure, mais en vain, à sa porte, et que, malgré mon inquiétude, je pensais aux visites nocturnes des romans de Dostoevsky où, sous les phrases qui s'échangent, il y va de la vie.

Je corrige les vices de coutume ; non les vices d'essence. Si le besoin de m'observer quand j'agis m'est pratiquement naturel — et que je suis naturel

dans l'action —, pourquoi me réformer ? Les tics de métier ? Certains s'incrustent, et le métier y gagne. Il ne faut pas vivre afin d'écrire, mais pour perfectionner notre âme. Par là nous vaudrons mieux, et nos ouvrages.

8 juillet.

Théorie du Bonheur.

Certes, je suis un homme heureux. Le fond de mon caractère, malgré sa fièvre, est heureux. Je sais par expérience l'avantage du bonheur. Je suis heureux parfois de parti pris.

Mais je me demande certains jours si la force que j'emploie pour demeurer en équilibre ne m'enlève pas le pouvoir d'inventer. Les épreuves qui m'arrivent, je les tourne en joie. J'échappe sans cesse à la souffrance. Aussi je ne peux pas regretter les heures de mélancolie qui surviennent parfois ; la fatigue physique les cause ; tant, lorsque je suis dans mon état normal, je suis presque invulnérable. Je ne rencontre jamais tant de beautés que mes jours de fatigue, ou plutôt je me laisse plus facilement blesser. De même, les jours de pluie, que je suis perméable ! Mais au fond, comme le disait Gide à Herbart, c'est le perpétuel enthousiasme, et à froid. Gide fut bien étonné, me dit aussi Herbart, de ma joie d'être en prison.

Je sais que l'*Esprit des Lois* et tout Stendhal, que je n'ai pas le temps de lire, seraient aujourd'hui mes meilleurs maîtres.

9 juillet.

«De toutes les formes de la vie ne jamais pouvoir connaître qu'une», source de tourment, mais aussi d'inspiration. C'est sur les autres bâtiments que je trouverais des amis ; que je verrais des êtres poétiques. Rien de plus désespérant, peut-être, que de faire partie d'un groupe, car on s'aperçoit vite qu'on ne le connaît pas. Mieux vaudrait voir ce groupe du dehors. J'apprécierai sans doute mieux la «marine» après en être sorti, comme je l'appréciais mieux avant.

Une chose me bouleversera jusqu'à la fin de ma vie, je crois, c'est un équipage, un collège, une armée, tout ce qui contient de la vie. L'ensemble m'émeut, car je pense à chaque individu. C'est la plus forte expression de mon désir intime que cette affection universelle, instantanée. Dois-je la restreindre ou au contraire l'agrandir ? Ces essais seraient vains. Je vais me laisser conduire par mon démon ; de là vient mon tourment, mais aussi ma joie. De là, surtout, jaillira mon œuvre. Mais je pense, non sans frémir dans mon orgueil, que Whitman, avant d'avoir trente ans, du même sentiment n'a rien fait. Ferai-je des poèmes directs avec mon amour, ou au contraire animerai-je des personnages de roman ? Je suis dans l'ignorance. J'aimerais bien, pourtant, que mon ardeur me servît à écrire certains contes d'un dynamisme extraordinaire, où la moindre ligne soit action et le moindre détail plein de résonances. Mais

pour cela je dois continuer à vivre... bonnement.

11 juillet.

Parcouru *Les Heures marocaines* de Tharaud. Affolé par l'Afrique. Parmi mes grands désirs, celui d'aller là-bas est un de ceux qui se réaliseront, je le sais. Manqué, déjà, d'y aller plusieurs fois. Mais je veille et suis prêt à bondir. Je serai là-bas dans le dernier enchantement, mais je crains aussi d'y souffrir. L'innombrable beauté m'altère au lieu de me saouler. Déjà Marseille me bouleverse.

C'est grâce à la *Phytine* que je peux lire sans fatigue. Plusieurs comprimés par jour me permettront de passer agréablement à bord les congés du 14 juillet, car je remplace un camarade. Quelques «abus» s'ajoutaient, je crois, aux livres mal imprimés pour me vider le cerveau. Mais maintenant je reprends pied. Je ne détesterais pas de bientôt entrer dans une période où je ne lirai rien. J'ai tellement confiance en Dostoïevsky que j'aimerais le digérer en silence. Mais le mieux est encore d'avancer au hasard, sûr que l'amour de la vie et le désir de s'instruire sont les meilleurs guides. Depuis combien d'années suis-je en pleine mer, ayant perdu de vue les rives et ne sachant où j'accosterai ? Je ne m'en porte pas plus mal.

L'été dernier, à Villefranche, relisant la Bible, l'histoire de Joseph me bouleversa. J'avais presque l'envie d'en écrire un récit. J'ai moi aussi un frère Benjamin ; et c'était le personnage intéressant à mes yeux. Mais je ne me sentais pas la force... Gide eut aussi jadis le désir de faire un *Joseph* ; il en eût fait un drame ; je l'appris en lisant son *Journal* de 1905. Et ce soir, lisant dans les *Karamazov* la biographie du starets Zosime, j'y trouve le récit de l'histoire de Joseph, et sous un angle assez russe : «En les revoyant après tant d'années, il les aima de nouveau ardemment, mais les fit souffrir et les persécuta tout en les aimant.»

12 juillet au matin.

La *Phytine*, si elle ne m'a pas rendu l'enthousiasme infini que j'avais en revenant de permission, me donne tout de même de l'esprit. Ma pensée respire alertement et, miracle, je trouve mon esprit critique en progrès. C'est là un de mes désespoirs, de trouver si peu d'intelligence profonde dans la plupart des gens et en moi-même. Je sais que je n'atteindrai pas à une grande intelligence critique, mais j'ai encore le temps de me perfectionner.

Lettre *encourageante* de Fernand.

12 juillet, soir.

Je pense assez sérieusement à mon *Joseph*, mais par malheur j'ai laissé ma Bible en dépôt chez les L., qui viennent de partir en vacances. Peut-être vaut-il mieux, d'ailleurs, que je rêve sans l'appui du texte. Voici un an que l'idée

m'est venue ; mieux vaut poursuivre encore sa maturation. Je connais à peu près le récit, il suffit ; je dois donner la vie aux personnages, et broder sur le thème... Je me représente Joseph en prison ; je crois qu'il me ressemblera. Il ressemblera peut-être aussi à Aliocha. Que je voudrais mettre de tendresse dans son amour pour Benjamin ! Je pourrais être hardi avec habileté en faisant répéter par Joseph à son frère certains mots d'amour de la Putiphar. Mais sera-ce un récit ou un drame ? Un drame vaudrait mieux. Mais je n'en ai jamais fait. Il ne faudrait pas trente-six scènes. C'est Joseph par-dessus tout qui m'intéresse. Je ne veux le faire qu'amour. Mais aussi «nietzschéen» en un sens ; parfaitement heureux en prison et parfaitement capable au ministère, un Grand Homme. Il y a aussi le côté «songe». En pénétrant le sujet, je crois arriver à l'éclairer d'un jour personnel. Je ne serais pas mécontent de débiter par un exercice sur un sujet historique — comme les classiques.

Je ne me cache pas les difficultés. Premier écueil : ne pas faire gidien, ni *Saül*, ni *Enfant prodigue*. Second écueil : difficulté du théâtre pour un jeune homme ; seul art où nul jeune n'a laissé quelque chose.

Que je regrette un livre tout fané de la «Bibliothèque Rose» qui me venait de mes grands cousins, *Le Mauvais Génie* de la comtesse de Ségur, que j'ai lu et relu. Alcide, le mauvais garçon qui entraînait au mal un bon enfant qui lui résistait, je crois, faisait son service en Algérie et finissait par se faire fusiller. On le voyait en prison. Tout, dans cette histoire, et jusqu'aux images, me donnait de fortes émotions. Aussi loin que je remonte dans le passé, je trouve une tendresse dirigée vers ceux qui font le mal ; mais c'est leurs qualités que j'aime...

13 juillet.

Relu *Obermann* avec autant de négligence qu'en 26 à Roncevaux. Trop de verbiage et de fatras. Nul style. Mais quelques endroits curieux par le désespoir¹ et la confiance, qui expliquent la place de cet ouvrage et son rôle historique. Le personnage est plus intéressant que le livre ; beaucoup trop de détails «matériels», de réflexions sur la nature qui ont perdu tout intérêt. (Maine de Biran, c'est autre chose !). Et cependant une vanité mal placée me pousse à commander une reliure jumelle pour *Volupté* et pour *Obermann*.

Je cours après la vie, je cours après mon œuvre, et ce que j'aurai vainement désiré vivre me sera le plus utile pour écrire.

Il y eut la longue période où tout ce que je désirais n'arrivait jamais, faute de moyens, années troubles, de quinze à dix-huit ans, puis des années d'équilibre où, me débrouillant par moi-même et favorisé par la chance, tout me réussissait, c'est alors que j'ai passionnément aimé la vie, que j'ai éperdument écrit

1. Étonnante, tout de même, dans *Obermann*, l'obsession du néant.

mon journal. Me voici maintenant, me semble-t-il, dans une troisième phase : les possibilités et les projets dépassent mes désirs ; je manque des occasions, des rencontres, des visites... Jadis, cela m'eût désolé ; aujourd'hui, je comprends qu'on ne peut pas vivre sans gaspillage.

Les Frères Karamazov.

14 juillet.

Ne pas trop croire à l'aventure dans la marine. Tel enseigne très remarquable disait à S. : « J'ai l'impression d'être un fonctionnaire venant tous les matins à son bureau, voyant les mêmes têtes, serrant les mêmes mains... » Les Alsaciens et les Lorrains, eux, paraît-il, quand ils s'engagent, ont un grand désir d'inconnu ; la mer les attire de loin. Mais ils ne tardent pas à être déçus. (Il y a peu de temps que j'ai appris à connaître ce qui se cache de tendresse et de rêve sous leur écorce assez rude).

J'aimerais assez écrire. Mais ne serait-ce pas copier Conrad, *Youth* entre autres — l'histoire du marin qui s'est engagé pour voyager et qui ne voyage pas. Ils sont nombreux, ceux qui passent leurs années dans un port, sur un bateau désaffecté, après avoir fait nombre de demandes pour partir en campagne. Pas étonnant, que tous comptent les jours... Je pourrais mettre dans ce récit mes expériences de marin, ou plutôt partir de mes données pour imaginer. Le seul écueil, c'est Conrad.

... La marine m'inspire aussi autre chose. Ce serait d'un genre théâtral ou voltairien. Louis Collomb me conta qu'un de ses collègues de service à la Préfecture Maritime, un soir, s'ennuyait tellement qu'il se mit à fouiller dans les archives et dénicha une ordonnance de Colbert interdisant de fumer sur la place d'Armes. L'Arsenal était en bois, de ce temps, et l'ordonnance n'avait pas été abrogée. Le capitaine aussitôt donne à sa garde l'ordre d'empêcher de fumer tous les passants et les promeneurs... Ce ne fut que le lendemain qu'un décret du ministère abrogea l'ordonnance. Afin d'avoir un point de départ sérieux, je profitai de ma dernière permission pour rechercher à Sainte-Genève la fameuse ordonnance. Je parcourus plusieurs in-octavos, tant de la correspondance que des édits et instructions, mais en vain. Il n'en fallut pas plus pour me couper l'inspiration. Pourtant, j'avais déjà en tête quelques scènes ; une intrigue aurait pu se nouer. Le capitaine était de si mauvaise humeur parce qu'il était amoureux et manquait ce soir-là de faire sa cour. Il est d'usage de jouer de la musique sur la place d'Armes, les beaux soirs. L'orchestre, ce jour-là, eût exaspéré notre homme. On aurait joué l'ouverture d'*Egmont*, ce sublime morceau où les deux thèmes de l'amour et de l'ambition se combattent. Je crois qu'après le concert il aurait eu le cœur et la tête obsédés des deux thèmes de Beethoven ; l'amour et la bataille se disputaient en lui... J'avais aussi trouvé quelques types de fumeurs ; entre autres, les garçons qui

fument leur première cigarette et qui, voyant la police surgir, croient qu'on les arrête parce qu'ils n'ont pas assez d'âge...

J'ai longtemps désiré de faire un cardinal, jusqu'au jour où, à l'âge de huit ans, je fis avec mon frère et l'institutrice ma première ascension. Au retour, je ne voulais plus être que *chemineau*. Je me souviens de la ferveur de mon désir, qui tint assez longtemps. Que pouvais-je bien me représenter ? Des mendiants passaient assez souvent sur notre route. Je prenais goût déjà à la marche. J'aimais à rester seul. Et tout cela me conduisait au vagabondage. Un peu plus tard, je me comprendrai mieux. Mais certes ce goût d'une vie libre et simple, aventureuse aussi, est loin de m'avoir quitté. Rien ne me séduit plus que marcher au hasard. Depuis plusieurs années, je vis vraiment en voyageur. Et j'estime surtout les êtres capables d'aventures et de «quêtes». L'ouvrage le plus lourd que je pense porter, c'est *L'Ami des Vagabonds*. L'essai que j'en fis est raté, mais je tiens à ce que mes aventures et mes désirs me servent à écrire le roman d'un homme dont la passion est de faire des rencontres.

Rien ne m'enchanté plus que la marche à midi sur la route en plein soleil. J'ai des souvenirs merveilleux d'exaltation durant des promenades où l'atmosphère et mes pensées me consumaient.

Je repense parfois à Joseph Domanget. C'était un gars de la campagne, qui avait deux ou trois ans de plus que moi quand j'en avais huit. Il était à la fois mon protecteur et mon vassal. On ne pouvait être plus prévenant, plus exquis. Pendant la guerre, à l'église de Saint-Alban, il servait de sacristain (peut-être bien qu'il avait treize ans ; il me paraissait grand ; je revois ses jambes bronzées, ses chaussettes de laine grise ; marche dégingandée). Je fis sa connaissance à l'église, car on m'enrôla avec Henri comme enfant de chœur. Il m'apprit à servir la messe. Je le revois sonnant les cloches, et surtout je l'entends encore chantant à tue-tête dans le chœur en gesticulant le *Veni de Libano*... J'étais sans doute destiné à aimer les Éliacin, car il entraînait de la tendresse dans mon amour pour Joseph, et je crois qu'elle était réciproque. Dix ans plus tard, un autre Éliacin s'empara de mon cœur...

Quand je me suis retrouvé à Saint-Alban, voici trois ans, quel grand plaisir j'avais, par les soirs de juillet, assis dans la poussière, à réunir autour de moi les enfants du village ! Il y en eut qui se souvenaient de moi durant la guerre... Malgré mon désir de le revoir, je ne cherchai pas l'occasion de rencontrer Joseph — peut-être n'osai-je pas. Je sus qu'il travaillait au P.L.M. de Chambéry, qu'il ne rentrait que le soir, qu'il n'était pas encore marié. Je crois qu'il est de caractère sauvage. Ce fut son jeune frère, un ravissant enfant de douze ans, qui devint aussitôt mon ami, qui me donna ces détails. Joseph put entendre parler de moi. C'est avec cet enfant que j'étais allé cueillir un matin des

haricots dans son champ et qu'au retour, sur la route, nous croisa, dans une petite auto avec des dames, Léon-Paul Fargue qui me regarda avec étonnement. J'avais fréquenté la littérature, l'hiver précédent. Cet été-là, j'écrivais mes *Cabiers d'un Collégien* dans le paysage de mon enfance, et je me préparais à retourner, mais seul, en Italie.

Il y a certaines questions que Dostoievsky nous oblige à nous poser avec lui : fondement de la morale, de la métaphysique, existence de Dieu, immortalité... Certainement je partage avec lui l'amour de Jésus-Christ — la religion, je l'aime ; du moins telle que je la comprenais, telle que je la pratiquais ; mais, maintenant que je la vois du dehors, je sens que c'est une prison. Rien ne limite davantage. La majorité des gens ne demandent d'ailleurs pas autre chose. *Vulgus vult decipi*. Mort à l'idéalisme, j'appelle ainsi toute doctrine qui empêche de voir la réalité comme elle est, proclame Nietzsche dans *Ecce Homo*.

Je lisais récemment une page des *Évocations* de Massis où Psichari, dans une conversation fort belle avec ce dernier, se décidait à ordonner toutes ses forces dans un cadre donné. Fort bien. Voilà un bel exemple. On tire un même parti de Jacques Rivière. Mais on oublie de nous dire que Rivière, à la fin de sa vie, ne souffrait même plus d'entendre le nom de Claudel, son convertisseur, et que Psichari ne laissa pas lui aussi d'évoluer au point de découvrir maints plaisirs dans les tribus d'Afrique.

Mon admiration pour les *Karamazov* que j'achève reste vive, mais maintenant c'est nettement *Les Possédés* que je préfère. Est-ce parce que je suis moins religieux ? *Les Possédés* me paraissent plus riches de la vie souterraine... Cependant, rien n'est plus près de mon cœur que les chapitre des Écoliers dans les *Karamazov*. Je les avais relus l'autre été dans la traduction de Halpérine-Kaminsky ; leur attrait reste neuf. Là sera, je crois, une de mes sources, autant par la psychologie singulièrement active des jeunes garçons que par l'amour d'Aliocha qui les gouverne.

La marque du grand romancier, c'est de faire des surprises. Tout Dostoievsky en regorge. L'apparition de Stavroguine, qui entre dans le salon de sa mère avec un mois d'avance, et juste ce dimanche où tout le monde est réuni, est inoubliable. Que de surprises dans les *Karamazov* ; le starets qui s'agenouille devant Dimitri ; Katia qui baise la main de Mitia (il veut se tuer de joie), Alevi qui brusquement s'agenouille pour baiser la terre et l'arroser de ses larmes ; Liganov, ce personnage après lequel Dimitri court pour avoir de l'argent, mais qu'il trouve ivre, puis qui manque mourir asphyxié. Dimitri le sauve puis s'endort. Le lendemain, il trouve le bonhomme attablé ; il va pouvoir lui parler ; non, il est ivre à nouveau. Tout l'assassinat de Fiodor Pavlovitch, l'instruction, le procès sont magistraux d'inattendu et de mystère.

(Comme roman de la responsabilité, c'est autre chose que *Le Disciple* qui, vers seize ans, me paraissait si fort). Admirable scène à l'auberge, la nuit, quand Dimitri couvre de baisers Grouchineka ; ils parlent de fuir en Sibérie en troïka ; justement, un grelot se fait entendre au loin ; puis tout à coup Grouchineka demande : « Qui est-ce qui nous regarde ? ». Il y a une tête entre les rideaux. La police est arrivée pour arrêter Dimitri. Que de surprises aussi pour Ginerdiakov, qui est si long à avouer son crime à Ivan et qui l'avoue enfin, la veille du jugement, mais le même soir se pend...

Étienne Privaz
UN MALFAITEUR
ANDRÉ GIDE
(A. Messein) 5 frs

« Le congrès annuel de la fédération des associations de parents d'élèves des lycées et collèges a émis des vœux relatifs à la réorganisation de la surveillance, de la discipline et de l'internat en accord avec les exigences du monde moderne. »

Nouv. litt., 11 juillet 31.

Rien que de feuilleter un horaire de trains, des désirs de partir en vrai s'élèvent. Je pourrais retourner à Arles un dimanche, un autre à Aix... Pour le 15 août, je passerai quatre jours en Savoie ou en Corse ; les deux auraient leur charme. Si j'étais demeuré aux « Mécaniciens », que de randonnées j'aurais faites, à commencer par la Tunisie pour Pâques ! Mais je n'aurais pas fait ce séjour délicieux à Paris pour la Pentecôte, où j'eus la joie de trouver et la famille et mes meilleurs amis. A présent, plus personne à Paris !... Un peu de patience, en attendant de voyager. Max Jacob m'avait trouvé jadis dans les lignes de la main un séjour aux colonies... A l'Exposition, en voyant ma joie pour saluer les Somalis, Gide me disait : « Tu es fait pour le voyage ». Certes, je suis toujours prêt à partir, et je sais que, dès que je serai libre, je partirai. Les promenades que je fais depuis Toulon, je les fais comme un échappé. Je n'en jouis qu'à moitié. Je ne suis pas assez à mon aise pour me livrer entièrement au spectacle. Je me promène moins pour aller voir telle chose que pour occuper mon temps ! Décidément, je ne suis pas dans ma normale ; je suis en purgatoire.

Ce que je devrai au service, ce sera d'avoir appris à lire le journal. Jadis, un coup d'œil aux faits divers, à la critique me suffisait. Mais ici, au café ou à bord, grâce à mes loisirs, j'ai pris goût aux nouvelles d'Europe, aux grands événements. Les journaux sont un bon excitant pour la réflexion ; on prévoit certains faits, on s'étonne... La pensée prend plaisir à voir jouer certaines forces. Malgré l'illogisme des faits, il paraît bien que certaines idées, parfois

anciennes, s'actualisent enfin. De même, telles inventions pratiques découlent d'un principe abstrait formulé par la physique grecque...

15 juillet.

Pourrais-je présenter un Joseph en opposition avec ses frères, gens pratiques ? Lui, c'est déjà le poète.

Dans sa prison, ce qui le rend heureux, c'est autant ses souvenirs poétiques que son espoir de faire une œuvre plus tard. Il accepte la souffrance comme source de joie.

Benjamin au début n'est qu'un bébé ; il *vaut mieux* en parler sans le montrer.

Commencer par Jacob évoquant les jours de sa jeunesse, Rebecca... Il dénombre ses troupeaux, ses enfants... (?) Allusions à l'échelle, à l'ange ? Première scène : au bord du puits (?).

Je m'abandonne à la méditation. Plus de lecture. Quelques bribes de mon drame coagulent ; mais j'ai besoin encore de l'allaiter. Pourtant, ne pas craindre de me forcer un peu, car je manque de mise en train.

Il faut que je prenne chaque personnage un à un, soit par la frange de son manteau, soit par quelque chose de plus profond ; je dois faire connaissance avec tous, les retourner dans tous les sens ; examiner tout ce qu'ils peuvent donner, et le sens que chacun doit avoir. Mon drame aura une tendance symboliste ; mais je ne veux pas négliger l'action.

Joseph, au premier acte, arrive le dernier ; il était avec Benjamin.

La grande affaire, c'est de nourrir mon drame... et même de l'oublier. Il ne fait pas de doute que j'ai quelque chose à dire sur la prison et sur l'amour de Benjamin. Mais il faut laisser mûrir.

Difficulté de présenter les douze fils. On ne peut les faire venir ensemble. Et une convocation expresse du Père, ce serait un peu gauche. On pourrait commencer par Jacob seul, à la chute du jour, puis ses fils qui rentrent peu à peu du travail...

On ne verra pas la scène de Joseph vendu. Il vaudrait mieux montrer celle où l'on a teint la robe de Joseph dans le sang ; les mauvais frères, en se disputant sur l'histoire à raconter à Jacob, mettraient au courant les spectateurs.

Dans sa prison, par sa bonne humeur, Joseph donnerait une leçon de joie à ses geoliers, qui bâillent et maudissent la vie...

16 juillet.

Dans *Minerva*, admirables photos de *Tabou*, film polynésien. Ne pas manquer.

Revu Delacour. Je me persuade que ma joie m'est assez particulière, car lui et tout ce qu'il connaît d'intéressant dans la jeunesse n'ont pas de bonheur. Cela amplifierait étrangement mes vues, si je devais reconnaître que

mon mode de vie est le plus favorable ; au fond, chacun a sa manière de chasser. Je me souviens d'avoir écrit : « Je voudrais être un de ceux qui ont fait rendre à leur jeunesse tout ce qu'elle pouvait donner. » Il faudra qu'un jour ou l'autre j'insiste là-dessus ; je dois peindre ma joie. Il est vrai, cependant, que la jeunesse est l'âge de la mélancolie (Alain-Fournier et autres), mais il faut voir si l'on n'en peut sortir. Nous vivons sous des lois encombrantes. Il faut être sans loi pour écouter la loi nouvelle. Je crois que Montaigne autorisait la tricherie dans le jeu du bonheur. Il faut peut-être au début lutter, mais il devient vite naturel d'être heureux.

Je suis frappé de la timidité du populaire. Pénible sensation de se sentir limité, exclu. Je suis persuadé que la classe moyenne, contre laquelle on pourrait tant dire, est la plus favorable pour pouvoir prendre contact avec les diverses sociétés.

Assez heureux de n'avoir pas le goût du luxe. Je vois Delacour beaucoup souffrir de l'avarice de son père. Si j'aime la vie large, confortable, et aussi à faire part de mes avantages, je n'en suis pas moins simple, et voudrais l'être encore plus.

Je fus enthousiasmé, voici un mois, de refaire connaissance avec Delacour. Je le trouvais d'une lecture prodigieuse, d'une expérience riche, d'une rigueur envers soi-même rare à notre âge ; j'avais trouvé un de mes pairs, que je pouvais admirer sans arrière-pensée. Mon emballement était si vif que je me demandais si je ne devrais pas en rabattre ; je craignais la toquade, puis enfin m'assurai que mon admiration était bien placée.

Il n'est rien de tel que de revoir les gens (encore que je préfère le premier contact). La personnalité de Delacour m'apparaît un peu moins forte depuis qu'il m'a parlé naïvement du « monde ». Il a besoin, pour être heureux, de « s'amuser »...

Mithridate. — Assez mauvaise relecture de cette tragédie. J'ai sommeil. A tort, sans doute, je ne l'aime pas extrêmement. C'est à peine une tragédie — du moins la moins tragique de Racine. Je ne sais pourquoi je pensais sans cesse à Corneille — à *Pompée*, par exemple —, et pour le préférer. Il ne me semble pas que la divine tendresse de Racine se manifeste fort dans *Mithridate*. Monime n'est ni assez douce, ni assez violente à mon gré. Quelques beaux vers pourtant. Grand abandon quand, dans la première scène, elle vient se confier à Xipharès... L'économie de la tragédie, la marche de l'action (dynamisme étonnant de l'exposition, pas un instant de recul), cela reste admirable ; à bien regarder, même, le sujet ne laisse pas d'être hardi, et le personnage de Mithridate est vraiment grand ; il a la majesté, les superbes desseins, l'habileté souveraine, et aussi quelques cris de passion, du désordre. La grande scène où le roi, entre Xipharès et Pharnace, consulte est un sommet de l'art...

Je crois qu'un autre jour je n'aurais pas fait ces restrictions, j'ai dû mal lire, et j'ai presque honte de moi.

Ce carnet m'est insupportable. Il n'est là que pour me tenir lieu d'un œuvre qui ne vient pas. Qu'importent les petites choses que je note ? Plus tard, pourtant, ce me sera curieux ; et ce soir, je ne me cache pas comme il est littéraire de maudire sa littérature. Ou vivre carrément, ou créer ; tous ces petits écrits ne sont que des préparatifs ; il ne faut pas y tenir. Que je me cherche avec passion !

17 juillet.

Oscillations — compensations — équilibre des forces... Je garde une tendre admiration pour le bouquin de Paulhan *L'Activité mentale et les éléments de l'esprit*. Certes l'association systématique et ces cycles d'idées et de sentiments qui disparaissent et reparaissent expliquent fort bien les grandes joies qui me prennent subitement, car j'ai beaucoup de souvenirs heureux dont l'effet n'est pas encore épuisé. Je crois aussi à la loi du contraire... J'ai longtemps cru que je ne pourrais lire à bord que des romans, et maintenant, au contraire, après en avoir lu plusieurs, je me sens un immense désir de revenir à Racine et à La Fontaine, de les prendre vers par vers, de me griser de poésie... Montaigne, avec ces deux poètes, est aussi dans ma valise, mais je l'ai tellement lu ces dernières années — et cet hiver — que momentanément je n'y trouve plus de plaisir.

Tout arrive de ce qui a été prévu — désiré. Mais il y faut le temps. J'ai déjà pris tout La Fontaine pour le relire (à Villefranche, l'an dernier), mais jamais tout Racine, et cependant voici quatre ans déjà que Gide me demandait si je n'avais jamais été pris d'une grande passion pour Racine ; une des choses qui me font regretter mon poste d'instructeur, c'est le temps libre que j'avais pour lire des Anglais. J'avais pu déjà lire *David Copperfield*, *The Mill on the Floss* et *The Master of Ballantrae*. J'avais bien d'autres projets. Mais ils se réaliseront, à la fin, comme ce voyage en Angleterre déjà remis plusieurs fois. C'est un de mes plus légitimes désirs que de parler l'anglais passablement, et l'un de mes grands regrets de ne pas connaître l'allemand ; ce regret est parfois si poignant que, malgré mon don presque nul pour les langues (manque d'oreille et de mémoire verbale), je me mettrai peut-être un jour à étudier l'allemand.

La Fontaine, livre I. — Si *La Cigale et la Fourmi*, *Le Corbeau et le Renard* ne sont pas du meilleur, nous en arrivons vite à *Le Loup et le Chien* :

«Chemin faisant... Attaché ! dit le Loup.»

Je me souviens que Maurras, à une enquête sur le plus beau vers de la poésie française, citait ces vers, et aussi :

«Bajazet, écoutez. Je sens que je vous aime. Vous vous perdez»

Animaux excellents dans *La Besace*.

Le Singe : ... Moi ? Pourquoi non ? ...

... Dame Baleine était trop grosse...

Que le vers jusque par son volume suggère la légèreté ou la lourdeur de l'animal, c'est l'art de La Fontaine.

Un homme qui s'aimait sans avoir de rivaux

Passait dans son esprit pour le plus beau du monde.

Il accusait toujours les miroirs d'être faux...

Simonide préservé par les Dieux, je l'apprenais au lycée, en cinquième, à douze ans. Age bête. Le vers : «Il trouva son sujet plein de récits tout nus» me faisait rougir. De même, dans Malherbe : «Il faut aller tout nu où le Destin commande».

Tout *Le Chêne et le Roseau*, et particulièrement la dernière phrase, à connaître par cœur :

... Comme il disait ces mots,

... à l'empire des morts.

(Je me souviens que Jouhandeau, dans une de mes visites du dimanche matin — si merveilleuses pour l'élève de seconde et de première — me fit admirer ces vers...).

18 juillet.

Pas mécontent d'avoir prévu que les ravissantes robes en rafia de Tahiti pourraient revenir à la mode. Nos dames rapportent déjà de l'Exposition de gigantesques chapeaux de paille.

En France, je crois que la majorité des noms de famille commencent par B, C, L, M (parmi mes quatre-vingt-dix élèves, c'était net).

La Fontaine, 2. — Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.

La Chatte métamorphosée en Femme. On retrouve là le La Fontaine des *Contes*, mais tout y est dit sans rien nommer, ou plutôt rien n'y est dit, mais tout est suggéré.

Livre IV. — La Fontaine, poète inconscient et distrait ; cette légende a fait son temps, et pour la démolir je ne voudrais que les meilleures fables, qui sont toujours dédiées, et certaines aussi placées en évidence au début ou à la fin du livre : *Le Chêne et le Roseau* en fin du premier, *L'Alouette et les Petits Oiseaux* en fin du quatrième.

Rien n'est plus réussi que *Le Lion amoureux*, à Mademoiselle de Sévigné. Toujours la malice, le détail choisi entre mille, le ton exact de la conversation.

Aix, 19 juillet.

Je trouve ici, au Musée, un *Pêcheur dansant la Tarentelle*, par Duret. Ce sculpteur, dont je sais deux Danseurs au Louvre, m'a toujours étonné. Il se-

rait bien curieux de faire des recherches, de constituer un album. Il a un sens exquis de la grâce masculine ; ses personnages, en général, sont légèrement ivres, ou pleins de joie. A peine quelques colifichets du goût « fin de siècle » obscurcissent le galbe délicieux de leurs corps.

Un moulage des *Parques* de Phidias me ramène brusquement au grand art. Leçon brutale, qui comporte à la fois souffrance et exaltation.

Joie de trouver à Aix un Bronzino (jeune homme), un Caravage (Salomé et saint Jean) et un Derain (Corps de garde), peintres pour qui je garde ma tendresse. J'ai dû d'ailleurs en parler longuement dans mon journal de Provence.

Un unique Cézanne, étude d'homme nu. Buste exquis de fillette, par Despiau.

De ravissants Monticelli.

Plusieurs Ingres, surtout l'admirable Granet.

20 juillet.

Rien n'est meilleur que de revoir les choses, car il est peu de choses que nous connaissions bien. Erré hier matin dans les petites rues de Marseille ; je les connais de mieux en mieux, mais n'arrive que peu à peu à en garder un souvenir précis, et à sentir que je pourrais en dire quelque chose. L'après-midi, revu Aix-en-Provence. Exercice excellent. Vérification de ma mémoire, contrôle de mes progrès et de mes changements. Je crois comprendre un peu mieux la peinture, être de moins en moins sensible à la fausse mystique de Jouhandeau, et goûter plus délicatement les atmosphères. Je ne veux rien dire d'Aix, dont j'éprouve assez profondément le charme. Je passe de bien meilleurs dimanches, tout de même, en sortant de Toulon — avec un but. Ce qui me réussit à Paris ne me vaut rien ici. Je vais continuer à tirer des plans... Rien qui promette davantage que le trajet en chemin de fer, et qui parfois tienne tant. Voyage de retour, le soir, avec deux boys-scouts marseillais qui allaient camper à Cassis, puis en compagnie de chasseurs alpins rentrant à Hyères. Grande joie de me sentir en progrès, pouvant de mieux en mieux sympathiser avec autrui et m'intéresser à son cas particulier ; impression que peu à peu je pourrais devenir un arbitre, un connaisseur d'âmes, si j'en suis déjà un amateur. De même que je revois des villes et des personnes déjà visitées ou connues, il m'est doux de retrouver dans autrui des sentiments et des actes déjà remarqués chez d'autres personnes, et d'en tirer des réflexions. Il n'y a pas de doute que n'importe quel voyage est une source d'action... Toujours pas d'illumination ni de projet ferme, mais peu à peu une sorte de satisfaction de m'apercevoir qu'il y a déjà passablement de sujets dont j'aimerais parler, les bohémiens entre autres, et aussi certaines des premières joies d'enfants, cache-cache dans les acacias...

22 juillet.

Émotion de penser à l'importance que j'ai aux yeux de mes parents, et à celui qu'ils aiment en moi. Je ne suis pas hypocrite et ils ne sont pas aveugles au point d'aimer un simple «enthousiasme». Mais il est une partie obscure de moi-même, et chère, qu'ils doivent ignorer. La connaissant, ils ne la croiraient pas. Cette partie profonde, impure, «le vieil homme», qui se manifeste en actions, mais surtout en rêveries, me paraissait terriblement difficile à supprimer quand je pensais à me convertir, car c'était le cours même de mon sang que j'aurais dû changer pour m'en dépouiller.

«J'ai reconnu que l'alcool pris en quantité suffisante produisait tous les effets de l'ivresse.»

Wilde.

Ne me nuirait pas la lecture de Chamfort (dont j'ai les livres), de Rivarol (que je n'ai pas) et du prince de Ligne (dont je ne connais rien). Admirable XVIII^e siècle ; les autres me ravissent, mais nul n'est plus moderne que celui-là. Je ne connais que les très grands, et mal, mais quelle leçon ils vous donnent de tout dire avec grâce. Je m'aperçois de jour en jour que Stendhal est du XVIII^e lui aussi, avec un grain de folie cependant. Mais encore ? Ce grain, ne le trouve-t-on pas déjà chez Retz et même chez La Fontaine ? (Quand je serai arrivé aux derniers livres, je retrouverai une fable «espagnole»). Quant au XVIII^e que les manuels nous disent sans poésie, quelle erreur ! Flaubert trouvait les contes de Voltaire prosaïques, mais cependant comme il les adorait ! En réalité, Voltaire est poète au même point que La Fontaine, si la poésie consiste à suggérer avec les mots et les rythmes les mouvements de la vie... Il me semble qu'un homme qui jugerait d'après le style d'un certain Chateaubriand ou d'un certain Flaubert trouverait Voltaire négligé — mais c'est qu'il écrit mieux.

Pourtant, il me revient un mot de Gide sur Voltaire ; c'était à Toulon, mon premier dimanche libre après ma sortie de prison ; Gide avait été le dernier de mes amis à me voir, le 22 février, veille même de mon emprisonnement ; il fut aussi le premier à me revoir, un mois après. Fort causeur, ce jour-là, il me dit : «Voltaire, je ne l'admire pas tant que cela. Je le dirai peut-être un jour. Son truc — et c'est par là qu'il paraît fort, car il l'emploie bien — consiste à ne dire qu'une chose à la fois. Il pique une idée, puis une autre. Le grand art, au contraire, c'est de faire cohabiter dans la même phrase des choses différentes...» Je lui citai pourtant la phrase de *La Belle Saint-Yves*, si complexe, si nuancée, et cependant si rapide (Fernand m'en montra une dernièrement dans *La Princesse de Babylone*, je crois, moins belle mais encore plus poétique : c'est une femme qui décrit l'amour qui la transporte dans le ciel). Gide, malgré sa joie de me voir citer, restait sur ses positions. Je sais

pourtant que, parmi les contes, il goûte extrêmement *L'Ingénu* et *Zadig*.

Je suis à la fois plus vieux et plus jeune que ceux que je vois autour de moi : moins de choses m'affligent, et plus me font plaisir.

23 juillet.

Dimanche, encore désireux de me mettre à mon *Joseph*, je fus à la recherche d'une Bible.

J'entrai, sur le Vieux Port de Marseille, dans une salle salutiste où des Russes chantaient. Aucun n'avait une Bible française où j'aurais pu au moins prendre quelques notes. Mais un agent m'indiqua le temple rédemptoriste de la rue de Grignan. Je tombai en plein culte. Le recueillement y était plus grand qu'à nos messes. Le pasteur parlait par à-coups, mais sans théâtre, comme sous l'inspiration. Puis tout le monde sortit ; les gens se congratulèrent ; gaîté saine, mais un peu rigide... Pour mes amis qui furent protestants, je comprends que ces offices soient intolérables, et que peut-être ils éprouvent un charme aux nôtres, mais je crois qu'inversement la nouveauté du spectacle d'un culte m'y fit trouver de l'intérêt. Ainsi, mon dimanche matin, après ma visite au quartier réservé, fut assez bien employé. Je me souviens qu'il y a quatre ans, quand Jouhandeau m'avait appris à concilier le vice et la vertu, et que j'errais entre l'Église et les mauvais lieux, un soir, après m'être promené vers la Bastille, fort troublé, plein de désirs, essayant de tout voir et fuyant aussitôt, je finis par tomber dans une chapelle de la rue de la Roquette qui annonçait l'Adoration Perpétuelle.

Presque toujours, quand je prête un objet, ce dernier vient à me manquer excessivement, et je ne peux plus le ravoir. Cela, pourtant, ne me guérit pas de la manie de rendre service et m'empêche tout de même d'oser rien emprunter. Ces déboires devraient me faire adopter la philosophie de *Candide* ; mais non, je souris de l'injustice, et me rattrape avec infiniment d'autres bonheurs. Je vois aussi, du reste, d'autres êtres bien meilleurs que moi — et plus désintéressés — qui n'ont aucune récompense. J'essaie d'être assez bon, mais ne me cache pas que la générosité me grise, et que je me rendrais malheureux en refusant un service.

Dernièrement pourtant, à table, aux rations, X... devait balayer, et moi laver la gamelle. X... balaya et mit les balayures dans la gamelle. Je n'étais guère enchanté de devoir la laver, et m'emportai de voir que l'autre se simplifiait le travail. De plus, le procédé me dégoûtait. Je lui dis donc franchement d'aller laver cette gamelle. Il préféra retirer ses balayures... J'eus des remords après de ma brutalité, mais il faut croire que l'égoïsme est tout à fait naturel, car X... ne m'en a jamais tenu rigueur. J'ai dû monter dans son estime.

24 juillet.

«Il faut se mettre en espalier.» (Degas)

«Comme c'est beau, les dispositions naturelles et la facilité, et *comme il faut encore autre chose !*» (Degas)

«Ce ne sont point des choses qui se font en sifflant.» (Poussin)

«Avec le temps et la paille se mûrissent les nèfles.» (Id.)

Entre cent étymologies possibles du nom de «Mathurin» donné aux mate-lots, je veux garder pour moi le verbe *maturare* cher à Valéry.

Volupté. Remarquable, surtout pour l'époque.

J'y relève des notations fort modernes. «On serait stupéfait si l'on voyait à nu combien ont d'influence, sur la moralité et les premières déterminations des natures les mieux douées, des circonstances à peine avouables, le pois chiche ou le pied bot, une taille rognée, une ligne inégale, un pli de l'épiderme ; on devient bon ou fat, mystique ou libertin, à cause de cela.»

«Nous sommes au fond comme un lieu rempli d'inhumations précédentes, comme une salle des festin funèbre où siègent tous ces fantômes des âges que nous avons vécus. Et ils se heurtent ensemble, et ils nous troublent en gémissant, ou dorment d'un sommeil agité.»

J'ai probablement lu *Volupté* vers quinze ou seize ans. J'ai tout lu à cet âge. Mais cela ne s'appelle pas lire. J'aurais pu m'y gâter, et il m'en reste peut-être quelque chose ; je dévorais les livres : abonnements de lecture à Chambéry et Bibliothèque Municipale où je m'enfermais des après-midi d'été, puis Bibliothèque du XIII^e arrondissement, enfin cabinet d'Adrienne Monnier. Les dimanches du temps que j'étais pensionnaire, je fouillais sur les quais dans les boîtes à deux sous. Si je lisais souvent mal, j'allais tout de même aux bons livres. Maintenant je relis et tout me paraît neuf.

En 28, je relus déjà *Volupté*. J'allais écrire mes *Cahiers d'un Collégien*, et je sentais le cousinage entre les deux sujets : jeune homme également attiré par le plaisir et par la religion. Sainte-Beuve a su faire, sinon un roman, du moins une analyse étonnante de cet état trouble, et qui nous paraît plus normal aujourd'hui, dans lequel le cœur et les sens se dédoublent. Moi, je n'ai su faire qu'un récit fort schématique d'une crise d'adolescence ; je m'en guéris en l'écrivant ; ce fut mon seul mérite. Mais au lieu de l'attrait de la débauche, que j'ignorais à peu près alors, j'ai surtout réprimé la rivalité dans mon cœur de Dieu et de l'objet aimé. Je suis persuadé que ce sujet est curieux en lui-même, je l'ai vécu profondément, et cette épreuve a été ma plus grande expérience ; j'ai grâce à elle pénétré dans la vie. Je n'ai pas relu depuis longtemps mon manuscrit. Goethe ne relut *Werther* que deux fois, et cela le rendit malade.

Jusqu'à ce jour, me relire est une longue fâcherie contre mes faiblesses. Mais plus tard mes essais prendront un sens.

Il est encore trop tôt pour que je juge ma période mystique. Je jouais un personnage que m'inspirait Jouhandeau, mais le terrain était assez propice ; éducation religieuse, cœur assez tendre, besoin de toucher les extrêmes, crainte de me perdre dans le monde ; certain esprit de révolte, aussi, contre le clergé routinier. Mais cette «selve obscure» ne me paraît plus qu'un épisode aboli ; une des formes que prit en moi le démon de l'adolescence. Tout ceci vu aujourd'hui me paraît à peine sincère, ou plutôt à peine naturel. Et d'ailleurs, quelle vie souterraine je pouvais mener sous mes prières et mes lectures de sainte Thérèse ! Une photo de moi à seize ans, sur un banc, dans le jardin de Challes, exprime la plus excessive langueur. Je l'ai retrouvée à Paris à ma dernière permission, et ce me fut une surprise...

Sainte-Beuve me reste des plus sympathiques. Ce me fut une perte, de devoir interrompre les *Lundis* du sixième volume quand je fus mis aux fers. Quand aurai-je le loisir de reprendre cette lecture ? J'admire que lui, nature contradictoire et hypocrite (quelle fausse pudibonderie, souvent, dans les *Lundis*), donne une telle impression de vérité dans *Volupté* : c'est précisément sa nature contradictoire qui s'y révèle ; mais tout ce qui touche à la conversion, à l'amour divin, est d'une touche juste, parfaitement convenable. Le goût de Sainte-Beuve était sûr.

C'est un peu pour cela qu'il voulut refaire *Le Lys dans la Vallée*. Ce roman que Faguet et Lanson exécutent dans des termes incroyables, je ne suis pas seul pourtant à l'aimer. Il en fit pleurer plus d'un à seize ans. Des qualités qui manquaient cruellement à Sainte-Beuve s'y manifestent avec éclat ; les personnages vivent ; les événements bouleversent le lecteur. On prétend que Balzac n'a pas su peindre la grâce, c'est qu'on ne connaît pas Mme de Mortsauf (admirable, sa rencontre avec Félix de Vandenesse ; les traces de mauvais goût dans l'ouvrage ne sont rien au prix des beautés ; la mort de l'héroïne est suprêmement belle, réelle et inspirée). Mais, malgré tout ce que Balzac a pu mettre de son expérience dans Vandenesse, on doit reconnaître que Sainte-Beuve est allé plus avant avec son Amaury. Les Français aimeront toujours l'analyse, et je suis très sensible à l'âme que nous peint Sainte-Beuve : on y cherche l'auteur, on y admire le psychologue, on s'y retrouve suffisamment soi-même, et surtout on s'étonne que ce livre soit précurseur. Un Barrès était fait pour raffoler de *Volupté*. Je préfère pour ma part *Adolphe* (et *Le Cahier rouge*, que je n'en veux pas séparer). Malgré mon goût pour l'analyse, je ne la veux que mêlée à l'action, comme dans *Le Rouge et le Noir*, que Sainte-Beuve ne sut pas saluer. Je souhaiterais même un pur roman d'aventures, sans un mot d'analyse, mais fortement psychologique. Je ne suis pas assez instruit

pour savoir s'il en existe...

Je sais qu'un grand roman est souvent la peinture d'une époque et que la politique y peut jouer un rôle, mais j'ai jusqu'à présent le défaut d'être ennuyé dès que les personnages complotent ou sont mêlés au gouvernement. *Éducation sentimentale*, *Déracinés*, et surtout le général Georges et les affidés de Pichegru dans *Volupté*. C'est peut-être un défaut, mais je goûte assez peu l'histoire. Balzac a plus de grâce, je trouve qu'il fait mieux passer l'histoire. Et Stendhal, surtout, dont tous les romans ont un cadre historique, n'ennuie jamais. Rien n'est plus délicieux que la deuxième partie de *Lucien Leuwen*.

Volupté est un régal pour l'amateur de complexité. Barrès se devait de l'aimer, et aussi un professionnel de la psychologie tel que Bourget, qui dut aimer Baudelaire aussi comme un «cas». Quelque gauche de forme et souvent mal écrit (la langue des *Lundis* est beaucoup plus assurée) que soit *Volupté*, il reste un livre considérable aux yeux de quelques-uns par la richesse de ses éléments : sens de la nature, ton des images et des notations subtiles (Jacques Rivière, dans *Aimée*, avec plus d'art, paraît avoir ces mêmes qualités), connaissance du plaisir et de la pureté, de la Bible, des démons, de l'adolescence, de la conversion, sentiments baudelairiens avant Baudelaire...

25 juillet.

Chercher une photo, ou mieux : un moulage, de l'*Hagias* de Delphes.

Voir au Louvre les *Clodion*.

26 juillet.

Les bons juges font bien de reprocher à nos modernes voyageurs de parler de pays sans les connaître à fond. Que je connaissais mal, jusqu'à ces derniers temps, la campagne provençale ! A mon voyage de 29, je n'avais quasi vu que des villes ; je n'avais pas touché de mes mains un seul de ces oliviers qui m'émouvaient si fort ; mais du moins je sentais profondément que traverser des lieux en wagon ou en car, c'est n'en voir que l'écorce, et j'avais du regret de ne pouvoir m'arrêter au milieu des cigales invisibles. A force de me promener dans les environs de Toulon, j'ai eu hier, dans une promenade au barrage de Dardennes et au village montagnard de Revest, une vision mémorable de ces lieux. Je garderai désormais dans l'œil les lignes simples des Maures, les prairies sèches, étagées de petits murs, les oliviers réguliers de loin, tantôt d'argent, tantôt de vert-de-gris, les pins et les cyprès. Et la rocaïlle grise et brûlée, et la belle terre rouge. Rien ne m'émeut davantage que les carrières ; elles sont nombreuses dans le Var. Ce goût me vient de Saint-Alban, et mon amour du Midi et de l'été superbe me vient sans doute aussi du souvenir des journées brûlantes de Savoie. Je crois que peu à peu les sensations profondes du passé se lèveront en moi ; j'en attends, plein d'impatience, des surprises.

... Hier, je me promenai en ne désirant rien autre que voir, et en marchant

droit devant moi. Je n'allais pas sans but (ce qui m'a mal réussi ces derniers temps), mais mon projet était précisément de marcher au hasard. J'aurai fort à parler des promenades à pied et de la solitude. Ce sont des choses excessivement simples, mais assez peu appréciées. Les gens craignent la solitude. Ceux qui y sont condamnés en souffrent. Ce qui rend le service militaire supportable, dit Mauriac, c'est la camaraderie. Un matelot solitaire dans Toulon, c'est une anomalie. Et moi, pourtant, je suis presque toujours volontairement seul. Un peu plus tard, sans doute, j'aurai besoin d'attachement. Il paraît que c'est nécessaire. Mais quelle compagnie, dès à présent, que les vœux qui m'habitent, et que le spectacle infini des choses !... Pourtant, si je vois par la vitre du train un cours d'eau mystérieux protégé de feuillage, aussitôt je désire d'y être en compagnie, et lorsque je me trouve parmi les purs oliviers, je souhaite malgré moi d'y rencontrer un pastoureau.

Parmi les très nombreux Russes à lire (Tchékhov, Gorki, etc...), urgent : *Un Héros de notre temps* (ancêtre de Stavroguine), et *L'Esprit souterrain* ; voir *Oblomof*, de Gontcharov. Et *Ciment*, par ? (chez Rieder).

27 juillet.

Insupportable vantardise des engagés, quand ils rentrent de permission ou parlent de leur «vie civile». J'ai nombre d'occasions pour m'exercer à reconnaître l'accent de la vérité. Les trois quarts du temps, dans leur vie, il n'y a rien. Quand il y a vraiment quelque chose, on se tait. Mais dans le peuple, cependant, curieuse propension à parler, à obtenir une oreille (quitte parfois à parler à un sourd). Pourtant le Grand Meaulnes, lui, ne raconta pas son histoire... Il ne suffit pas de s'amuser, il faut que les autres le sachent. De là, ces confidences et aussi cet usage d'embellir les choses pour se faire écouter. Mais les aventures qu'on invente ne sont pas très variées ; vraies, elles ne le seraient peut-être pas davantage ; la vie des types ordinaires est ordinaire.

Je suis secret sur mes affaires ; je l'ai toujours été ; il y aurait trop à dire. Mais j'ai longtemps — en les embellissant aussi — repassé les choses de ma vie dans mon cœur. L'irrésistible besoin qui me prend parfois de noter certaines aventures est au fond assez proche de celui de monologuer en public, mais différent aussi puisque j'essaie de bannir la vanité et de voir la réalité telle qu'elle est.

La vanité, la blague, on la dit propre aux types du Midi ; ceux du Nord ont aussi leurs boniments à conter. Stendhal dit que la vanité est spécifiquement française. Je la crois haineuse avant tout (surtout dans la jeunesse). Les Italiens ont peut-être des plaisirs plus vifs et plus spontanés, ils ne blaguent peut-être pas tant sur le bonheur (et encore ?), mais ils sont foncièrement vantards. Quel manque d'estime pour le prochain que se vanter, et surtout, pour soi-même, quel aveu de faiblesse !

Je peindrai sans doute un jour quelqu'un de ces personnages rencontrés un peu partout et qui me sont si antipathiques. Comment les définir ? Ce sont des hypocrites et des égoïstes ; mauvaises langues, flatteurs, paresseux, prétentieux, entreprenant cent choses et incapables d'en réussir aucune ; leur semblant de réussite vient de leur audace. Assez de flair pour viser les bonnes places, ils prennent facilement en horreur le vrai mérite et font tout pour le noircir. Très beaux parleurs, piquants, corrosifs, rageurs, il m'a toujours été impossible d'avoir le dernier mot avec eux ; mais je les juge assez bien, et c'est ce qui les gêne ; certains tentent parfois de pactiser. Si je méprise ces gens, j'éprouve cependant aussi un curieux étonnement devant la profondeur de leur perfidie et de leur perversité. Il n'est que trop naturel que dans les milieux ecclésiastiques on trouve de ces gens, mélange d'intrigants et de ratés ; rien qu'à Passy, je pus observer de près : Armand-Prévost, Femme à Barbe, Saint-Denis ; ailleurs, ce fut Jeanne, puis P... Les êtres qui frisent la paranoïa et sont assez souvent mythomanes sont fort bien adaptés au milieu, toute leur force, malice et bons sentiments affectés, sont savamment dirigés dans la voie de leur intérêt. Ils sont surtout capables de haine et de nuire systématiquement, cela confine la manie, car ils ont leurs persécutés.

27 juillet.

H. me confiant que rien ne lui était plus doux que de donner des rendez-vous et de ne pas y venir. « Je les donne surtout quand je dois quitter une ville ; je suis ravi, dans le train, de me représenter ceux qui m'attendent. » Je n'ai pas cette perversité, et me garde souvent de donner des rendez-vous par crainte d'y manquer. Ce soir, pourtant, j'ai un rendez-vous en ville, mais me sens un peu las ; ce rendez-vous, d'ailleurs, on me l'a extorqué ; la personne est déjà connue, elle a choisi une heure difficile : 9 heures (ma permission expire à 10 heures), et je crains fort, surtout, de me fatiguer. Malgré le peu de galanterie du procédé, je crois que l'on m'attendra vainement.

Finalement, ne sors pas. Prends le sage parti de me coucher excessivement tôt (7 heures !). Feuilleté à l'instant un récent numéro de *Voilà* ; magnifiques photos illustrant une enquête sur Berlin : chômeurs, jeunes gardes... Comprends de reste les trois semaines que Gide vient de passer là-bas ; il me l'écrit, de retour à Cuverville où il veut travailler. En Allemagne, l'admirable, me disait-il, c'est que dans tous les yeux on rencontre une flamme...

28 juillet.

Répondu par une carte à Gide, en lui annonçant une lettre sous peu. Je ne veux pas écrire n'importe quoi. J'attends. Mais il me plaît de savoir que ma lettre sera assez longue. Je le sens. La nécessité m'a toujours stimulé (obligé de répondre aussitôt, ma lettre n'eût pas été mauvaise). J'attends beaucoup dans l'avenir de ma ressource. Je sais que l'imprévu peut m'inspirer, et aussi

quelques jours d'attente...

Passé une journée, non pas triste, mais languissante ; demi-sommeil, peu d'élans, parturition de je ne sais quoi. J'eus tort de me coucher tôt hier.

29 juillet. *En mer.*

Appareillage jusqu'à la baie de Bandol. Lumière et température merveilleuses. J'aurai tout de même connu le charme de la navigation ; connu aussi les ports «replis de voiles et de mâts». J'aurai pu me laver la pensée dans l'eau bleue. Toutes choses qui m'ont toujours paru désirables. Comme, une fois quittés les «Mécaniciens», il eût été beau de faire une croisière ! Des gens ont essayer en vain de me recommander. J'appréhendais d'ailleurs ces voyages, craignant de ne pouvoir donner qu'un coup d'œil furtif et douloureux aux villes, des rivages. Un peu plus tard, et libre, j'espère voyager. Je passerais bien une année de ma vie à quelque chose d'énorme : au tour du monde, par exemple. Il est à bord des types qui ont passablement voyagé ; je ne les envie pas, car j'ai vu bien davantage qu'eux. De même, il en est qui ont pu avoir des liaisons, et d'autres choses que le monde désire, mais le tout c'est de savoir en jouir, et cette science est difficile. L'homme s'entend trop bien à se rendre malheureux.

Je vis des jours, sinon ternes, du moins sans grand enthousiasme. Je suis dans l'attente que mon service finisse, et dans l'attente de quelques joies, de quelques sorties qui pourront m'arriver d'ici là. J'ai nettement l'impression de progresser, d'acquérir du poids, mais sans du tout savoir dans quel sens je vais. Les moralistes disent que ne pas avancer, c'est reculer. Dieu merci, j'ai l'impression de m'enrichir et de m'étoffer. Green me demandait jadis si je n'avais pas l'impression de changer : «Oui, lui disais-je, en me simplifiant et en aimant toujours plus de choses.» Cela est toujours vrai... Je me suis souvent assigné pour palier l'âge de vingt-cinq ans, car regardant autour de moi et dans l'histoire, il me semblait que c'était vers cet âge que les hommes commençaient à produire des choses dignes. J'aurais encore, en ce cas, plus de deux ans d'impatience et d'étude. Il n'est pas un instant de ma vie qui ne se tende vers cet avenir ; chaque seconde m'y conduit malgré moi, mais toute pensée aussi est volontairement orientée vers mon œuvre. Il faut voir énormément de choses, traverser le plus grand nombre d'états possibles. Rien n'est perdu — rien n'est oublié. Je me souviens à ce sujet d'un passage touchant du *Journal* du jeune Gide.

Quand on rencontre de ces gens qui paraissent un instant supérieurs, soit par leur savoir-faire, soit par leur mémoire habilement étalée, et qu'on irait jusqu'à douter de soi, il faut se dire qu'un certain nombre d'expériences personnelles, de journées profondément vécues, sont un capital unique, inégalable, et que sur la route où l'on est engagé, les beaux parleurs et les cuistres ne

peuvent pas nous attendre.

Je perds «honteusement» l'amour-propre. C'est avec une facilité grandissante que, par paresse ou par maladresse, je m'acquitte fort mal de certaines besognes et me laisse indifféremment houspiller. Certains y voient peut-être une attitude..., mais s'ils savaient que j'ai passé les jours les plus lyriques en prison, ils comprendraient peut-être que bien des choses extérieures ont perdu toute importance à mes yeux, et que je me nourris naturellement d'une flamme. Ce n'est certes pas que je renonce au monde, au contraire je l'accepte avec joie, je ne le veux pas différent, mais la joie est si belle et sans doute si naturelle, que je veux que les ennuis inévitables ne servent que de repoussoir, de tremplin aux joies de l'avenir. Je ne veux pas laisser entamer ma ferveur. Je sens mes forces neuves et jeunes, car elles ne m'ont pas encore servi ; j'en suis encore aux essais, comme le *Thionville* qui appareille pour la première fois aujourd'hui après son temps à l'Arsenal. (Puissé-je, après avoir depuis si longtemps vogué, trouver enfin ma première escale, dont le nom mystérieux sera celui de mon premier livre !).

CARNET II

(30 juillet — 29 octobre 1931)

*Commencé le 30 juillet 1931
à bord du Thionville.*

Suis bien touché de voir que rien n'est plus poétique pour qui est loin qu'une lettre de la « maison » ; de la mère, des sœurs, du petit frère. Leurs actes vus de loin prennent un charme qu'eux-mêmes sans doute s'ingénient à répandre. De mon côté, j'aime à leur raconter mes sorties et mes joies pour les rassurer sur mon compte et les encourager au bonheur.

29 juillet, fête de maman très nombreux souvenirs.

26 et 30 juillet 26 ; dates sacrées comptant dans mon bonheur, couronnant des souffrances mais me faisant atteindre tout ce que la passion peut offrir d'ivresse pure et d'extase. Qu'il me fallait encore d'innocence pour me ravir d'un seul baiser ! D'autres amours me ramèneront sans doute à ces transports, mais il y manquera éternellement le premier duvet. J'ai connu depuis des joies plus violentes, mais je n'ai plus éprouvé cette tendresse déchirante et suave dont une longue attente m'inondait.

Valéry, l'esprit le plus exigeant et le plus rigoureux, écrivit tout de même *Monsieur Teste* à l'âge de vingt-trois ans. Cela me donne du courage, moi qui malgré ma « difficulté acquise » ne suis pas un esprit aussi « rare ». Mais, si je passe vingt-trois ans sans avoir rien fait, cela m'encouragera aussi, car la difficulté consentie est la marque de la confiance en soi.

31 juillet.

Je n'ai jamais pu sortir dans Toulon, et particulièrement le soir, après la « soupe », sans désirer extrêmement voir toute la ville à la fois. Le quai m'attire avec les couleurs du couchant et les promeneurs, le boulevard m'attire avec des gens encore, des magasins, des journaux ; les petites rues non plus ne sont pas sans charme. Je m'écartèle pour choisir ma destination ; le plus souvent, j'erre au hasard, désireux de tout voir. L'atmosphère de Toulon, j'en suis enamouré ! Même les soirs de mélancolie et de fatigue. Ce sont les mêmes, et ils sont rares — je ne laisse pas d'errer. La dépréciation que je fais de moi-même à ces moments me défend de me livrer aux sensations avec tout

l'abandon, mais je ne suis pas alors sans goûter le charme ensoleillé de la ville ou la nuit tiède où l'on rôde.

2 août.

«Vous ne voulez pas souffrir», me disait hier Herbart. C'est certes là une des clés de mon caractère, qu'Herbart me disait trouver mystérieux. Il vient d'avoir à Paris une conversation sur moi avec Gide, mais il était si fatigué, arrivant de voyage, qu'il n'a guère pensé à m'en rendre compte. J'ai encore la naïveté de m'intéresser à l'effet que je produis. De même, j'ai appris par Herbart que, dans la société de Cocteau qui est actuellement réunie à Toulon, on lui avait parlé de moi. J'aurai peut-être quelques rapports avec ces personnes, documentation et passe-temps, mais je sais que la souffrance que je fuis, je l'ai presque toujours rencontrée dans le «monde».

Il est bon que le stoïcisme me fasse prêt à supporter d'une âme égale les ennuis imprévus et les bonheurs inespérés. Il faut s'attendre à tout. Rien que sur le chapitre des permissions, depuis que je suis dans l'armée, que d'émotions j'aurais pu avoir ! Ainsi, avant-hier, on nous consigne en l'honneur du 1^{er} août : j'avais deux intentions à réaliser en ville. Tant pis ! Je pris à la bibliothèque un livre de Balzac, dans lequel je lus avec la plus grande passion *La Fille aux yeux d'or* — et je passai la fin de la soirée à écouter un type qui se vantait d'entraîner son père au «bric». Je pus causer ainsi avec l'un des élèves de T.S.P. qui, chaque semaine au nombre de vingt, viennent faire un stage sur le *Thionville*. Dans le nombre, il y en a toujours au moins un de remarquable. C'est avec celui-là que je lie connaissance. Heureux de ne jamais me tromper, et de voir que la sympathie est réciproque. C'est dans des cas pareils que mon côté Aliocha, qui se révélait à Brest et aux «Mécaniciens», mais à bord s'endort car, «amateur» avant tout, je me dépends vite des gens que je vois trop, se révèle. Voici tantôt trois ans que je fouillais les bibliothèques pour me documenter sur l'âme des adolescents. Ceux que j'ai pu connaître en si grand nombre depuis lors m'ont mieux instruit que les bouquins. Rousseau disait que sa joie était de voir des visages contents, moi aussi, et de montrer un visage heureux. Je me sens encore un homme pur, à voir le frémissement qu'éprouvent près de moi ceux dont l'âme est nette ; il y a de l'encouragement à la vertu humaine dans ce que je dis ; c'est un bon moyen pour apprendre à se connaître que de fréquenter le monde ; on a besoin de s'éprouver sur les autres ; c'est pour cela que j'aimerais approcher de Cocteau et de sa bande. D'autant plus que je peux passablement intéresser les gens qui ne me déplaissent pas trop. Nous verrons.

Cette lecture de Balzac m'a replongé dans une admiration toute fraîche pour lui. On est obligé de reconnaître sa richesse ; que de choses j'ai désiré dire comme de grandes vérités, et qu'il a su semer au second plan de ses ouvra-

ges, mais avec un luxe de profondeur qui étonne ! Il parle extrêmement bien de Paris. Tout le « roman » moderne, il faut bien l'avouer, part de Balzac, et Dostoïevsky, que je commence à bien connaître, je reconnais facilement l'influence qu'il en a subie.

La Fille aux yeux d'or me touche excessivement par la hardiesse du sujet, et aussi par certaines vérités profondes sur la nature de l'amour. (Il faudra que je m'occupe un peu des « travestis » de Shakespeare qui, dit-on, expriment des choses analogues).

Balzac, avec un art très grand et point de fantasmagorie, a fort bien enveloppé de mystère la maison de la jeune fille, sa chambre, les moyens d'y accéder. Tout ce conte qui, en somme, ne dit *qu'une chose* est d'un admirable développement...

10 août.

Visite au Lavandou chez Élisabeth Van R. Où je retrouve Herbart ; passé le samedi soir et tout dimanche là-bas ; j'en reviens plus instruit et, me semble-t-il, quelque peu changé ; rien de plus beau que de se trouver parmi des gens authentiques. Dans la villa où Gide aime à faire de petits séjours, on y sent partout sa présence. Je poussai là-bas la familiarité avec Gide invisible jusqu'à chausser ses espadrilles. Nous le lui avons d'ailleurs écrit, assurés de sa joie, et aussi un peu de sa jalousie de n'être pas avec nous... Je sais que durant plusieurs jours des souvenirs me poursuivront, qui d'eux-mêmes se noteront sur ce carnet : je ne veux pas les forcer ; depuis plus de huit jours je vivais en repos, sans lire et sans écrire, mais avec l'impression de progresser tout de même ; je suis affamé de silence et, même au Pin, à part le premier soir, ai au fond peu parlé. — Le dernier livre de Gide, *Divers*, reçu ce matin, me confirme que ce qu'un auteur ne peut pas dire est encore plus intéressant que ce qu'il dit. Ce qui m'encourage. Le « laisse-toi guider par les mots » m'apparaît plus clairement. Que la beauté des phrases, la succulence, la plénitude et la nervosité soient mon seul but, où tout se versera.

L'autre soir, rencontré le vieux T. de L., que je connaissais très mal et qui me parut entiché de noblesse. « Excusez-moi, je dîne avec des gens du monde, le comte de Béarn, le prince Sixte, ils sont tous à Toulon : je me suis engagé... ». Je racontai cela à Herbart, qui m'avait présenté à T., et lui dis mon opinion. « Détrompez-vous, fit-il, T. est le seul homme de France qui tutoie tous les rois d'Europe. Cette noblesse qu'il citait est un fretin pour lui. Il s'en amuse. Vous l'entendrez dire sérieusement : "Je me suis laissé inviter par la duchesse de Guise, je ne sais pas si j'ose y aller". Mais en réalité partout on se l'arrache. »

Fatigue extrême, malgré la joie d'avoir gardé le lit jusqu'à 9 heures, hier au Lavandou. Mais nous avons fait une grande randonnée dans les Maures admi-

ramblement sauvages et sévères et, le soir, rentré à Toulon à minuit, je vadrouillai en ville, déjà fatigué. A la fin, comme je voyais beaucoup de matelots dormir étendus sur les bancs de la place d'Armes, je voulus faire comme eux. Je m'étendis, dormis un peu, mais ce que je crains le plus, le froid, ne tarda pas à se faire sentir ; je dus me relever plus fatigué qu'avant. Trois heures allaient sonner. Le plus sage était d'aller vite à l'hôtel finir la nuit. J'ai tout de même passé la moitié de la nuit à la belle étoile et, dans ma course dans la ville, connu l'état de l'homme sans foyer.

Nuit du 11 au 12.

(Quart à la mer)

Pas encore remis de ma fatigue de dimanche ; j'assiste à ma recomposition sans la brusquer. Extrême importance du sommeil chez moi... Je me souviens que Payot, dans sa grotesque *Éducation de la Volonté* (on vient de la réimprimer), disait qu'un garçon qui se lève tard, c'est signe de vice. Herbart, dimanche, se leva à 9 heures comme tous les jours, dit-il. Je pense assez à lui, car je l'admire pour sa frénésie et ses réussites. Je dois avouer que mon admiration pour mes semblables a tendance à diminuer, car je ne suis guère édifié par la moyenne humaine ; heureusement qu'il reste quelques hommes de choix. Je crains pourtant qu'Herbart, malgré sa force, ne s'use, qu'il ne se crée des chaînes et ne se mette à vieillir tout d'un coup. Déjà quelques signes passagers le montrent fatigué. Il avoue qu'il a tendance à l'obsession, ce que je redouterais tant pour moi. Il a plus de talent que je n'aurais cru. Quelques pages de *Limites*, qu'il vient de me montrer, sont en progrès sur *Le Rôdeur*. Son inspiration est toujours assez cruelle, mais il a un art remarquable de vous faire quitter terre, «don de féerie», lui ai-je dit, don de suggérer un monde maléfique et enchanté. Les surréalistes pourraient facilement le réclamer. L'influence de Rimbaud ne laisse pas de se montrer chez lui. Il a bientôt trente ans, et l'on sent qu'il a tout pour faire mieux. Il écrit à peu près sans rature et dans un état froid. Mais il écrit rarement. De même, Gide — je viens de l'apprendre par ses *Caractères* — reste longtemps sans écrire, puis se décide brusquement, n'importe où. Je reconnais l'excellence de la méthode. J'attends et laisse en moi se faire les choses. Je suis toujours à la veille d'écrire un chef-d'œuvre. Je sens en moi une inspiration sourde, une fermentation prête à produire tout à coup des éclats. Voici deux ans déjà que mes meilleures pages naquirent à Challes, sans que je les attendisse, me secouant de la joie la plus vive. Depuis ces deux ans, je n'ai rien fait d'inspiration, je n'ai pas reçu de profonde lumière, mais pas un seul instant je n'ai cessé de tendre les mains et d'appeler mon œuvre.

Dans la voiture, au milieu d'un très sauvage endroit par une route en lacets, Herbart durant la montée me parle de son prochain roman, *Alcide* ; aussitôt

je l'arrête : « Où avez-vous pris ce titre ? — C'est moi qui l'ai trouvé. — Vous n'auriez jamais lu, par Mme de Ségur, *Le Mauvais Génie* ? — Bien sûr que oui et bien des fois ! Que cela m'excitait ! Je me mettais dans des états en le lisant, à huit ans ! D'ailleurs, tout Mme de Ségur est plein de choses sadiques, fessées de petites filles, garçons qu'on fouette avec des orties, animaux que l'on bat. Je connais tout à fait bien Mme de Ségur. » Puis Herbart me raconte extraordinairement quelques scènes de son livre, qui promet d'être inouï. On y verra un étrange perversisseur, qui ne sera autre que le Diable, arriver dans un village ; il a tous les charmes et va droit chez le curé... Des suicides, des viols, un tas de choses éclateront le jour du départ du Diable qui, très indifférent, prendra l'autocar du matin sur la route... La mimique d'Herbart en contant est belle. Il se servira certainement de son expérience car, à Vence et à Cabris, il avait ensorcelé la jeunesse et y faisait la pluie et le beau temps. De quelle bouleversante façon m'a-t-il parlé de ce Cabris !...

J'ai maintes fois souhaité écrire des églogues, et aussi de faire des livres qui à la fois touchent les jeunes gens et aussi expriment des coins secrets de leurs âmes. Mais il faut se méfier du public jeune, et ne pas s'abaisser pour lui jusqu'à devenir facile. Les jeunes ont à la fois l'instinct de la beauté et le goût détestable. Green me disait que jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans il n'écrivit que des choses impubliables. Il est vrai qu'il est plutôt froussard. Mais cela me donne du courage, en un sens, les jours où j'ai peur de me compromettre.

Aujourd'hui, précisément, on a fait appel aux libérables en octobre qui voudraient prolonger de deux mois leur temps pour croiser à Ceylan, Indochine et Java. Admirable, et un peu long. J'étais follement tenté et prêt à donner mon nom, sans être sûr d'ailleurs du succès. Mais un peu de réflexion m'arrêta. Herbart et d'autres admirent que je supporte le service sans révolte, j'y mets du mien, je me contiens, et il faut avouer que j'ai le caractère m'enfoutiste. Que mon bonheur, aussi, je ne le veux bâti sur rien d'ébranlable ; mais mon refus de faire la croisière me prouve que la mesure est comble, que l'armée me fatigue, surtout par ses détails oiseux et fastidieux : lavage de linge (des sommes folles y passent), inspections, discipline... Il faut que j'en aie une profonde satiété pour refuser une occasion que je ne veux pas croire unique, mais du moins inespérée. Il faut que je redoute par-dessus tout les ennuis militaires, moi qui ai remarqué bien des fois que, dans le souvenir, les ombres disparaissent, et que finalement je n'ai pas de souvenirs malheureux.

12 août.

Combien n'ai-je pas de côtés communs avec Herbart ! Il nous plaisait de les souligner en causant. Mais je ne partage guère avec lui la cruauté, ni le besoin de la révolte. Il prône ouvertement la violence, et passe une bonne partie de son service en prison pour sa tenue peu digne d'un militaire ; par

contre, sa conduite moralement ne fut jamais blâmée. « J'aimerais, me disait-il, écrire quelque chose sur l'ivrogne français ; Dostoïevsky en a d'admirables : "Je suis le capitaine Lebdiakine, et qui a des loisirs". Mais j'en vois peu chez nous. » Je lui suggérai Rabelais et Baudelaire, qui sont des cas spéciaux. « Il est un personnage, disait-il, qui m'intéresse particulièrement et que j'ai plusieurs fois rencontré, c'est le grand blessé de guerre qui fait toujours du scandale : "J'ai fait le front, moi, je me suis battu. Vive la France ! Mort aux vaches !" — et de se frapper la poitrine. Ces gens sont en général suivis d'une femme emplumée. J'ai dû vous parler de celui que j'ai rencontré à ma dernière arrivée à Toulon, non ? alors, c'est à Desbordes. Je l'ai rencontré à la gare, il partait pour je ne sais quel sana : "Adieu Toulon ! Je m'en vais à Pantruche ! Quelle saleté que leur Midi ! Midi et demie. Midi un quart ! Viens, ma femme..." Et la femme qui essayait de le calmer le suivait tout de même. — N'était-ce pas une personne boulotte, plutôt petite ? — Oui, justement. » Je le connais aussi, ce couple. Je l'ai rencontré au café un soir de cet hiver. L'homme criait impitoyablement, sa femme le suppliait de se taire et implorait des yeux le public. Les gens demeuraient froids. Nous étions tous les trois au comptoir. Plein de pitié pour ce couple humilié, meurtri, ridicule, j'offris une cigarette à l'homme. Quelle émotion pour tous les deux, quelle surprise ! La femme me remerciait encore plus que l'homme, qui, de l'argent de sa pension qu'il venait de toucher, tint à payer mon verre. J'avais noté, dans mon carnet qui me fut volé en janvier, les propos étonnants du bonhomme tout dégingandé et mal vêtu, qui s'appuyait nerveusement sur une canne. Il était d'ailleurs ivre. Je me souviens que ce soir-là je n'avais plus un sou (ou presque), j'attendais un mandat — et que je repérai ce couple volumineux, persuadé que la moindre attention me ferait offrir ma consommation ; je ne trompais pas, mais ne m'attendais guère à ce que ma ruse pût verser tant de bonheur sur deux malheureux, et me laisser après tout bouleversé. Combien j'aime ces contacts avec la vie profonde où le bien et le mal, de grandes émotions causées par des gestes et des mots fort simples se manifestent ! Herbart, qui connaît profondément Dostoïevsky (je l'en admire fort, je le croyais modérément cultivé), me raconta l'histoire du vieillard au chien dans *Les Pauvres Gens*.

... En revenant le samedi soir d'un bal musette où nous avons passé un instant avec Élisabeth V. R., il nous cita plusieurs scènes prodigieuses des *Possédés* ; surtout la fête pour les institutrices de province, dont il apprécie merveilleusement — et mieux que je ne l'avais su faire dans ma récente lecture — la puissance de ridicule et de tragique et la forte progression.

C'est à la petite Catherine, fille d'Élisabeth V. R. âgée de huit ans, que j'envoie quelques mots au Lavandou. Cette enfant est peut-être la plus extraordi-

naire que j'ai jamais vue. Elle a de qui tenir. Elle est élevée sans aucune religion ni «principe» par sa mère et une gouvernante anglaise. Le résultat est admirable. Jamais enfant ne resta à la fois plus jeune et ne fut plus «en avance» ; cette enfant vous exprime des idées, des jugements. Elle est ahurissante. Et ce ne sont pas des mots... (A l'occasion, je repérais dans sa conversation et sa prononciation des expressions gidiennes ; cela est de famille. La N.R.F., que l'on sent aussi extrêmement présente au Pin, fut pour ainsi dire fondée à Paris dans le salon des V. R.). Ce fut à table que Catherine remarqua qu'Herbart et moi nous avions les mêmes yeux, c'est-à-dire d'une couleur bleue tirant sur le gris ou le vert. Elle trouva cela beau. Et sa mère l'approuva. Je dis que je préférais de beaucoup les yeux noirs. Herbart de même. Élisabeth, qui les a noirs, nous dit que, pour elle et tous ceux qui ont les yeux noirs, des yeux bleus paraissent troublants et merveilleux et qu'en tout cas ils sont plus expressifs. Ces choses me réjouirent... Herbart ajouta qu'aucun Arabe ne peut soutenir des yeux bleus ; que c'est pour eux terrifiant comme les Vikings. «Cela, dis-je, explique bien des choses.» Nous nous comprîmes. Je n'avais pas de raison de croire qu'Élisabeth V. R. ne fût sincère, bien que je pense qu'elle aime tendrement Herbart et ses yeux bleus. Admirable visage de femme : on voit qu'elle a souffert, mais on la sent sereine aussi ; rien n'est plus beau ni plus touchant que la tendre approbation qu'elle fait à tous les actes et à toutes les paroles d'Herbart.

Lui, reconnaît qu'il existe certaines femmes extraordinaires et les aime. Il ne croit pas au mystère du cœur féminin, et trouve qu'il comprend beaucoup mieux une femme qu'un garçon. Il n'a jamais cherché les femmes, elles sont venues à lui ; il m'en souhaite — et je le souhaite aussi —, mais pas trop tard ; à vingt-cinq ans, pas après.

Petites aventures : j'eus ce matin la crainte d'avoir attrapé une punition grave pour avoir dans mon quart de nuit simplement réveillé mon successeur sans attendre son lever pour me coucher. Or mon successeur ne se leva pas, et un peu plus tard un bateau signala qu'il était en détresse. Le signal souffrit passablement du retard. Pour un peu, on aurait pu faire remonter la faute jusqu'à moi. Heureusement que souvent ce que l'on craint n'arrive pas. Heureusement, aussi, que je suis prêt à tout et ne m'affecte d'aucune chose que je ne puis changer...

Herbart désirerait vivement les petites têtes momifiées des Mexicains, telles que Rivière nous en montra, au Duc et à moi au Trocadéro, mais c'est très rare ; il y tient cependant, car il pense avec Élisabeth V. R. que cela doit être un talisman extraordinaire. De même, il voudrait lui offrir une mandragore : c'est une racine qui a la forme d'un petit homme et qui pousse au pied des arbres par l'effet de leur sperme. Cette plante est très rare, si rare que je me

demande si cette origine est croyable ? Herbert et Elisabeth V. R. ont un goût extrême des « objets » (de même Jouhandeau, et Max qui ne possède rien — il y a de cela aussi chez Gide). Moi, je suis plus détaché, j'aime avoir des objets utiles parfaitement neufs et de bonne qualité, mais mon amour s'arrête là. J'ai peur des possessions nombreuses et me contenterais de quelques souvenirs chargés de sens et de beauté choisis entre mille.

Dimanche, les dernières heures que je passai au Lavandou, Herbert fut extraordinaire. (J'ai souvent remarqué que ma présence entre deux êtres qui sont intimes les amène parfois à se dire des choses admirables ou très profondes qu'ils ne se sont jamais dites). Ainsi, Herbert parla de ses deux séjours en Corse en termes troublants. Il décrit un village terrifiant où il travailla dans une scierie ; c'est là qu'il rencontra Angelo (« J'ai été maître-nageur — Je connais la vie... Voir *Le Rôdeur*). Il y connut aussi un général russe toujours ivre, qui n'avait qu'une jambe — un véritable ivrogne de Dostoïevsky, celui-là. Qu'Herbert nous évoquait bien ces choses !

17 août.

Midi — sur la rade.

Resterai, je crois, jusqu'au bout de ma vie, indigné que les gens du Midi n'aiment pas la chaleur. Sur l'admirable quai Cronstadt où tout vibre de soleil, pas un coin d'un café qui ne soit assombri par des toiles ; il est impossible ici de prendre le moindre bain de soleil à quelque terrasse, si ce n'est en hiver. Heureusement que j'ai le pont du *Thionville*, les jours d'appareillage, quand on est obligé de retirer les tentes...

Ravi, hier soir dans le train, de trouver deux scouts de seize ans, de Grenoble, élèves de l'école primaire, connaissant un peu Stendhal.

Beauté unique des fins de jour à Chambéry. Nulle part je n'ai vu de plus beaux crépuscules, dans nulle ville. Rien n'est plus harmonieux ni serein et, à force de paix, plus troublant que les maisons grises qui s'imprègnent lentement de nuit blanche. Ce soir, de nouveau à Toulon, je suis bien étonné qu'en cette ville lumineuse ses rues deviennent si vite sombres et sales. Évidemment, il y a le quai avec ses maisons aux couleurs vives et les merveilleuses touches de soleil ; mais les rues elles-mêmes ont emmagasiné peu de lumière ; la couleur et la matière de leur pierre est quelconque. A Chambéry, jeu d'ombre, de pierres tantôt blanches, tantôt grises, quelques taches noires parfois, un étrange silence dans lequel tout résonne ; je ne sais quel recueillement et quelle langueur dans les gens qui passent... Et le plus admirable, que je me reproche de n'avoir pas eu plus de temps pour l'explorer, mais que j'ai entrevu en compagnie d'Henri : les passages voûtés, les rues couvertes ; ici, le fantastique, le noble, le sordide, les charmes de l'architecture se conjuguent sans cesse, tantôt par la lumière, tantôt par son absence...

18 août.

En mer.

Le curé de Sonnaz où j'entendis la messe dimanche prononça son sermon sur les belles-mères et leurs brus en prenant le prétexte de Noémi et de Ruth. Il commença par dire qu'Ève fut peut-être la seule femme tranquille, car elle n'eut pas de belle-mère... Aux belles-filles, il conseilla d'être souples dans leur nouvelle famille, car il n'y a pas deux familles pareilles..., et il leur dit de patienter puisqu'au monde la jeunesse et la beauté l'emportent toujours... J'appris en sortant de l'église que ce curé, M. Martin, a la plus rare culture, ce qui pouvait se deviner...

20 août.

Fernand, dans une lettre, me juge en bonne voie, le rythme vient et la concordance des sons ; il me reprochait de faire des phrases très calées où il manquait pourtant un petit quelque chose. Je suis content de son avis... «Les embêtements seuls inspirent», me dit-il ; malgré mon désir d'être inspiré, je ne vois pas sans frayeur trois cents tonnes de charbon qui attendent que nous les embarquions demain.

Voici dix mois que j'écrivais à l'Arsenal (bibliothèque) que «ce climat libre et studieux me deviendrait bientôt lointain»... Mais, Dieu merci, le climat militaire que je n'ai pas encore pu prendre au sérieux me paraîtra bientôt un mauvais rêve. Rêve, pourtant, qui m'aura plus instruit qu'une année de Sorbonne ou d'aventures décousues ! Je plains du plus profond de ma pitié les garçons qui finissaient leur temps quand la guerre éclata. Au fond, j'avais tout pour souffrir particulièrement du service et, en somme, je m'en suis tiré sans douleur. Mais je ne suis pas resté très loin de la Bibliothèque de l'Arsenal. On est toujours soi-même. Impossible d'en sortir ; aussi faut-il être vaste et le plus possible s'oublier.

... J'ai trop de souvenirs... Ceux du bord, peut-être je serais incapable de raconter une anecdote, une aventure. Je possède assez bien les périodes de ma vie, mais ce que j'ai fait ne m'intéresse plus guère ; j'y pense rarement. J'aime beaucoup mieux le présent et l'avenir. Tout ce qui m'arrive tombe dans je ne sais quel abîme d'où tout sort généralisé ! Je n'ai que de l'expérience et ne veux pas dire une parole, ni écrire une phrase qui n'en soit soutenue. Mais les expériences précises, j'aurais trop à faire pour les cataloguer consciemment.

Je n'ai qu'une certitude : celle d'être le premier prévenu quand j'aurai trouvé ma voie.

22 août.

Le caractère inachevé, décevant, fragmentaire de la vie, je le reconnais, mais au lieu d'en souffrir j'en tire des leçons, car je n'estime que la plénitude,

le comblement, le triomphe, et prétends capter l'art — et aussi l'enseigner — de les faire naître.

Toutes les fois que j'ai fait la corvée de charbon, six fois déjà, j'ai reçu à midi, comme baume, une lettre de maman... Hier, cependant, pas de lettre, mais, quand j'étais encore tout barbouillé, un billet de Gide m'avertissant qu'il m'attendait à la plus proche porte de l'Arsenal. Je n'eus guère le temps de me laver et, les yeux dans un état déplorable, à cause du mistral qui soulevait le poussier, je courus à la porte. Gide y était avec Mme V. R., et sortait du train de Paris. Comme il va rester quelque temps au Lavandou, nous fîmes des projets.

Au retour j'allai voir le docteur. Ne me dit-il pas que je n'aurais pas dû faire le charbon, que je ne devrais plus le faire ! J'ai en effet tendance à la conjonctivite. Mais cela est trop beau, je n'ose pas y croire. Je ne veux pas baser ma joie sur des illusions. Pourtant, sur le coup je fus heureux... Si j'ai souffert d'une chose à bord, c'est de la corvée de charbon. La première fut atroce, je perdais le souffle, mes tempes et mon cœur s'affolaient ; pendant huit jours je fus rompu. Avant de faire la deuxième, j'allai voir un major à bord du *Condorcet* (le nôtre était en vacances), il m'ausculta avec une extraordinaire méfiance en me regardant du coin de l'œil, puis il m'ordonna du... bromure ! Mais, par derrière, il dit à l'infirmier de me foutre dedans pour tirer au flanc. Les autres corvées, je dus toutes les faire..., mais non sans m'arrêter souvent, car je ne tenais plus debout... Mes muscles commençaient à peine à s'y accoutumer quand, les trois dernières, nous eûmes le mistral...

J'aimerais, certes, ne plus faire le charbon, et c'est surtout cela qui me fait désirer «la classe», mais je dois reconnaître que, dans l'effort extrême que j'y dus fournir, moi sybarite, qui n'avais jamais travaillé de mes mains, il y eut une leçon extraordinaire. J'eus sûrement une vision du bain. Je poussai mes forces et mon courage jusqu'à l'extrémité que je parvins presque à dépasser. Pas plus que les autres souffrances, je ne regrette pas d'avoir connu celle-là. Toujours vibrant du désir d'apprendre à m'exprimer, j'aime à croire que, dans les émotions successives et les déchirements de recevoir et de lancer sans arrêt des poids de dix kilos, je puisai une plus profonde connaissance de moi-même et de ce qu'il importe que je crie avant de n'être plus au monde.

31 août.

«Personne ne se doute, me disait Gide, que nous entrons dans une période glaciaire. Oh ! ce ne sera rien... quelques siècles. Il y en a déjà eu sept ou huit... Les périodes ne se signalent pas par des froids excessifs, mais par l'absence de chaleur.»

Gide, bien que je n'écrive rien ni ne lise (il aurait aimé voir ce carnet), sent que je suis en progrès. Rien de plus sûr à mes yeux. Il ne cache à personne

l'espoir qu'il met en moi. Au dîner, il se montre charmant, puis au salon il se livre assez volontiers, car nous l'écoutons bien. (La lecture de son courrier a, comme d'habitude, amené d'étonnantes surprises. Lettre, surtout, d'un instituteur lui demandant, sous prétexte de pauvreté, «des livres sur papier onctueux, à l'odeur grave et abstraite», et inscrivant en P.-S. un rêve où il se voit son secrétaire...).

Herbart fait une assez vive embardée contre Valéry, contraire de la poésie et de la spontanéité. Gide remet les choses au point, mais reconnaît que l'ennuyeux, avec Valéry, c'est qu'il est toujours sûr de gagner et met à tous les coups dans le mille. Gide nous récite le prodigieux *Insinuant* (il remue son pied, ce faisant, ce qui est signe de nervosité). Un de ces derniers soirs, Gide a donné au Pin, devant Herbart, Élisabeth et les Groethuysen, une lecture de ce qu'il a écrit de *Geneviève*. C'est peut-être tout le travail qu'il a fait à Saint-Clair, mais il dit que ce fut très important. «Pourtant, ajoute-t-il, je n'arrive pas à m'y intéresser. Je ne suis pas fait pour le roman. Je n'y crois plus guère. Les critiques qui ont tant crié contre *Les Faux-Monnayeurs* n'avaient peut-être pas tout à fait tort. Je tends vers le journal. Je me refuse à dire ce que le lecteur attend. Je ne peux rien écrire de banal. Et, dans ce roman, il y a une grande part d'adipeux. C'est nécessaire pour donner l'impression de durée... Regardez Balzac, on sait toujours ce que ses personnages vont dire. Le lecteur est content... — Avec Dostoïevsky, dis-je, on ne sait jamais ce qui va arriver. — Oui, et c'est pour cela que je l'admire entre tous.»

... Puis nous parlons des livres qu'on voudrait avoir écrits. Gide en voit peu, mais cela ne veut pas dire qu'il n'en admire pas beaucoup. Il y a cependant certains poèmes de Baudelaire qu'il voudrait bien avoir faits... «La N.R.F., dit-il, n'est pas devenue ce que j'avais rêvé ! L'ambition des Gallimard en a fait une grande boîte qui a besoin des Bedel, des Kessel, pour vivre. On aurait très bien pu avoir une maison qui n'éditât que le meilleur et tout le meilleur, comme la... en Allemagne... Kessel, Bedel, ils sont de seconde zone, leur gloire ne m'indigne pas trop. Mais je ne saurais pardonner à Farrère. Il a tout. Le côté vieille France, et par-dessus le côté "fringant". Rien n'est plus détestable, ignoble, odieux, et pourtant tout le monde le lit. Je ne pourrais pas me taire en présence de Farrère... Il y a une chose que j'aurais pu faire il y a quelques années avec une bonne sténographe et qui m'eût fort intéressé. J'aurais appelé cela *Dictées*. J'aurais parlé de tout ce qui me venait à l'esprit, en oubliant que je n'étais pas seul. J'aurais parlé comme je pense. Cela eût donné quelque chose. Les premières dictées, les douze premières, je les aurais déchirées, mais, après, ce serait devenu bon. Une heure par jour, c'eût été étonnant. Maintenant, je crois qu'il est trop tard, j'ai pris des habitudes... — C'est un peu l'écriture automatique des surréalistes, dit Herbart, mais pour-

quoi n'emploieriez-vous pas un dictaphone ?...». Gide a l'air de renoncer aux dictées, comme à bien d'autres choses, dit-il. Mais le fait qu'il nous en parle est significatif...

Gide alla se coucher. Les autres se rendirent au Lavandou. Je les accompagnai. On s'installa sur la place à un café dansant. Pauvre conversation. Herbart et Élisabeth nous quittèrent pour monter à Bormes. Paul de V. seul dansa. Le prince Mirsky était là, mais son visage triste et son humeur de neurasthénique nous assombrissaient (admirable qu'il ait renoncé à tout, même à son titre, pour adhérer au soviétisme)...

... Le lendemain matin, pendant le petit déjeuner, à table, Gide exultait : «Je n'ai plus du tout envie de filer en Corse... Je n'ai plus envie que de travailler à Cuverville, de mettre à profit ma ferveur.»

Nous allons à la plage... Nos amis viennent. Tout le monde se baigne, sauf moi. Mais je lis avec un grand plaisir un opuscule que Gide vient de faire imprimer (à titre d'essai, et par peur des posthumes) de son *Journal* de 1927-28.

Je ne sais plus comment nous parlons de Joseph. «Thomas Mann est en train d'en faire un gros ouvrage. C'est un admirable sujet, que tu peux très bien traiter toi aussi. J'y ai jadis pensé pour moi. — Quelles idées avez-vous là-dessus ? — Je suis surtout frappé par les rêves de l'échanson et du panetier (j'en parle dans une conférence) ; l'échanson qui verse l'ivresse est sauvé, tandis que le panetier qui donne à manger meurt. Et puis, toute l'histoire de la coupe volée est vraiment admirable.»

A table, nous en venons à la mythologie. Gide eût bien aimé faire une pièce sur Polycrate : «Vous vous souvenez de la légende que l'on raconte si bêtement. Polycrate jette un anneau très précieux dans la mer et un poisson le lui rapporte... J'aurais supposé qu'il arrivait au bonheur par un dépouillement progressif ; enfin, il n'a plus qu'un anneau, il le jette, mais le poisson le lui rapporte : c'est l'anneau conjugal. La femme eût joué un rôle important ; on l'eût vu assister au bonheur grandissant de Polycrate...»

L'après-midi, nous retrouvons Groethuysen et Alix Guillaïn, retour de Port-Cros ; admirables tous deux. Je ne dis rien de leurs propos. Mais leur personne est étonnante. Admirable regard de Groet, plein de bonté et de tant de lumière. Nous nous surprenions parfois à nous entre-regarder. Je l'admirais profondément. Son étonnante saleté n'empêche pas la plus rare élégance de manières. Gide me dit que, quand Alix Guillaïn n'est pas là, il est autrement sale. Il y a stratification. Trois couches successives : les pellicules dans le dos, plus bas la cendre de cigarettes, enfin la mie de pain...

Gide s'est décidé à partir ce soir même... On fait les malles. Toujours cet étonnant lyrisme dans les départs de Gide...

Les Herbart nous conduisent à Toulon pour dîner. Les laissons. Trouvons

Desbordes dînant chez «Charley». Il est seul. Cocteau malade. Aurions aimé les trouver ensemble. Cependant, Gide et Desbordes s'accordent à dire que, quand Cocteau est là, il brille trop et empêche Desbordes de parler. On n'est pas plus sympathique que Desbordes. Mais qu'il a changé en quatre ans ! Quel air pâle et désincarné (l'opium), quels yeux bleus suppliants et pleins de détresse !... Tout ce qu'il raconte est dit sur un ton calme, un peu contrit, à mi-voix. Il me regarde très fixement et d'un air presque douloureux. Je suis parfaitement à mon aise, me sens en communion et peux parler. J'ai l'air heureux, moi ; je dis que j'ai passé un mois de grand bonheur dans le dernier dénuement. Desbordes me comprend et paraît m'envier. Il est heureux d'être avec Gide. Il ne lui dit peut-être rien de très intime, mais sent qu'il est compris. La princesse Murat entre. Desbordes court vers elle. Aussitôt, avec Gide nous échangeons des mots de pitié pour Desbordes. «C'est étrange, dit Gide, le point auquel Cocteau a déteint sur lui, mêmes mots, mêmes gestes ; mais je préfère de beaucoup Desbordes...»

Desbordes va rejoindre Cocteau. «Je ne lui ai pas dit grand'chose, dit Gide, car il répète tout à Cocteau... Et tout ce qu'on dit à Cocteau, on le retrouve dans ses livres (cf. *Le Coq et l'Arlequin*)... Mais Desbordes sent que je comprends son malheur. De quelle façon m'a-t-il répondu "Non", quand je lui ai demandé s'il travaillait ! Pauvre petit, c'est une épave ! Il m'a dit : "Je viens de relire *L'Immoraliste*"... puis un silence. Il attendait que je lui parle de son livre ; je ne lui en ai rien dit ; c'est trop mauvais, trop incohérent...». Je suis absolument bouleversé par cette rencontre, et sur le point de pleurer. Gide partage mon émotion. Mais, la secouant, je m'écrie : «Parfois j'envie ceux qui ont toujours du monde autour d'eux, ceux qui écrivent, qu'on lit, qu'on connaît..., mais je vois qu'ils n'ont rien !»

Faisons quelques tours délicieux par la ville ; Gide me dit : «Quelle bonne idée tu as eue le premier jour que tu m'as écrit... Je me sens tellement comme toi, avec la même sympathie pour les autres...». Gide me parle avec bonté. Il n'y a pas un mot de lui qui ne m'enseigne quelque chose, qui ne me donne du courage, qui ne me prouve son affection.

1^{er} septembre.

En mer.

Ne rien tolérer près de soi que d'exquis. Admirable, que Gide n'ait jamais autour de lui que des gens, des objets, des paysages admirables.

6 septembre.

Dimanche somnolent à bord... Je passai hier un samedi en ville un peu mouvementé qui explique ma fatigue. Je fus prendre le café sur le quai. Je lisais. Mais on accourt. C'est Véra, la jeune russe, amie du prince Mirsky... Le vaguemestre du *Thionville* que nous rencontrons plus tard me dit qu'il a

pour moi un paquet provenant d'une pharmacie (c'est en effet une spécialité pour les cheveux que Gide m'avait promise. Donc il est de retour à Paris).

... Véra est tout à fait le genre de femme qu'il me faut. Nous nous plaisons beaucoup. Quand Gide fut parti, elle eut beaucoup de peine. Un grand vide se creusa autour d'elle. Elle se mit, pour oublier, à fumer des vingtaines de cigarettes, ce qui la rendit malade et encore plus triste. Gide et elle aussi se plurent. Elle s'étonne d'ailleurs (bien qu'elle soit mariée) que tous les hommes qui l'intéressèrent n'aimassent pas les femmes. Nous causâmes de Gide à perte de vue, et de Saint-Clair. Rien n'est plus passionnant que de savoir ce qui s'est passé dans une société, dans un pays, après votre départ. Ce qu'on a dit de vous, quels étaient les rapports de ces gens que l'on a rencontrés en bloc, ce qui s'était passé avant, les réactions qui eurent lieu dans la suite. Rien de plus instructif pour la conduite de la vie et du romancier que de prendre des points de vue divers sur les mêmes personnes et les mêmes événements.

Tout à fait passionné par les événements inquiétants et multipliés qui éclatent au monde. A quoi assistons-nous ? Les monnaies les plus solides s'ébranlent, les gouvernements disparaissent... Je n'ai pas de parti ; je les ai tous ; je suis inquiet ; je vois du danger de tous les côtés et pas une planche de salut. Mirsky, pas moins inquiet que moi, est persuadé qu'il faut une révolution, oui, tout est à changer... Mais j'ai souvent l'impression que rien ne peut l'être. A moins que l'absurde enchaînement des choses ne s'en charge... Je suis plein de pitié pour la souffrance des autres. Je veux la soulager dans le particulier, répandre des idées peut-être efficaces, mais ne pas «agir». Ma voie est différente... Après avoir vécu si longtemps en dehors, je sens que, tout en restant «neutre» encore, je ne peux plus être indifférent. Infiniment troublé de voir que les gouvernements les plus démocratiques sont en général ceux qui échouent... Mais mirsky m'assure que ce sont là des gouvernements fausement démocratiques (celui de Mac Donald, par exemple).

26 septembre.

Violemment intéressé par ces articles successifs qui surgissent dans *Le Temps*, *Candide*, *L'Action Française*, *Les Nouvelles littéraires*, tendant à prouver que l'esprit «d'après guerre» des années 1920-30 est aboli, n'ayant rien laissé de durable... Je me suis toujours senti peu de contact avec les gens de Montparnasse, et me souviens que, voici déjà quatre ans, j'étonnais Parturier par mes souhaits de bon sens et de modération et par mon mépris des jeunes trop pressés... J'ai souvent pensé que les expériences insensées des dadaïstes étaient un grand enseignement ; les voies de l'anarchie sont éprouvées. Nos aînés nous montrent ce qu'il ne faut pas faire... Herbart m'avait vanté si singulièrement *Nadja* de Breton que je voulus le lire. Ce livre, disait-il, l'avait

transformé, bouleversé. Je le lus, mais n'y vis que peu de choses. Beaucoup de modernisme, de «trouvailles», un agaçant besoin de piétiner la réalité (comme dans *Le Piéton de Paris*, mais moins réussi), un grand besoin de parler de soi, et du pédantisme. Il y a mieux à faire. Il faut être moins «original»... Ce qui me fait plaisir, c'est de me sentir si peu de mon temps ; je n'ai jamais donné dans les modes ; ou j'ai été en avance sur elles... N'être pas à la mode n'empêche pas, heureusement, d'être accordé à la vie. Et je me sens en voie de résoudre à ma façon le problème de l'harmonie du moi et du monde... On reproche à l'après-guerre d'avoir méconnu l'humain ; pour moi, l'homme avant tout m'intéresse ; je veux de jour en jour agrandir mon expérience. Mais où je suis mal certains critiques — surtout les catholiques —, c'est quand ils reprochent à Gide de n'être pas humain ; je le connais trop bien pour savoir qu'ils se trompent, et je sais que ma sympathie pour les hommes, ma tendresse diffuse, c'est Gide qui m'a aidé à en prendre conscience en reconnaissant qu'il la possède aussi. Que j'aurais lieu de m'inquiéter, si je croyais en Massis et les autres, quand ils parlent de l'empoisonnement de Gide ! car vraiment je me sens sous son charme. Nécessité d'être sincère avec soi-même ; je fais tout pour toujours savoir ce que j'aime et ce que je subis. Les influences ne sont dangereuses que pour les suiveurs. Il faut s'abandonner à sa pente et aux influences qu'on aime ; on résiste toujours suffisamment quand on est quelqu'un. Tout ce dont on se rend compte est bon... Comme il sera curieux de voir le temps où je supputerai en moi l'influence de Gide, où je la sentirai terminée, où je la jugerai. Ce jour-là, j'aurai sans doute cessé d'être jeune ; je saurai qui je suis... Je sens que ce sera fort long.

Éclipse de lune ce soir. Grandeur de l'éclipse : 1,326, le diamètre de la lune étant *un*. (Éphémérides nautiques).

Très curieux, d'observer une lueur rouge sombre, projection de la partie de la Terre éclairée, qui peu à peu envahit la Lune.

28 septembre.

Encore douze jours de service... Comme à toutes mes permissions, je compte arriver à Paris sans prévenir... Je me vois de bon matin réveillant la maison. Certes, le temps de Paris ne sera pas engageant, mais comme il fera clair en moi !

Joie de retrouver la famille. Joie comme animale et d'affection profonde.

... Puissent les amertumes, dont incessamment je libère mon cœur ces derniers jours, ne pas reparaître à Paris !

30 septembre.

Combien j'étais sentimental jadis ! Je ne pouvais rien quitter sans être déchiré... Depuis, une vie plus mouvementée, la philosophie de Montaigne et de Gide m'ont appris à ne tirer que du bonheur des changements. (J'en arrive

même aujourd'hui à trouver Gide sentimental, comparé à moi... Il lui devient impossible, par exemple, de voyager seul ; sa sympathie veut tout partager)...

4 octobre.

Accès sentimental à la pensée que dans quelques jours je vais quitter le midi. Brusque désir de monter en un point d'où j'embrassera la ville et la mer. Plus raisonnable enfin, je me contente de m'asseoir au «Lido», dont la terrasse est bâtie sur la plage. Ma table est le plus ensoleillée. Je passe plusieurs heures dévoré de soleil. Je suis heureux et jouis consciemment du présent. Le soleil commençait à baisser quand je retourne en ville ; je voulais prendre une embarcation qui traverse la rade pour admirer le couchant, mais je tombe sur Smara. Il m'apprend que Cocteau a pris la fièvre typhoïde, mais que sans doute, grâce à l'opium qui agit sur l'intestin, il n'en souffre pas trop. Tout le monde est gentil pour lui. Les Bourdet l'approvisionnent en champagne et lui offrent leur maison pour sa convalescence. Noailles télégraphie qu'il met à sa disposition trois millions... Je ne veux pas tomber dans les ragots... J'apprends cependant que depuis trois ans Cocteau n'a pas lu un journal, et qu'il défend qu'on lui parle des catastrophes qui surviennent au monde ; de même, il ignore tout des attaques qui se font contre lui... Je dis à Smara que j'ai su par Gide qu'il assistait au dîner Cocteau ; c'est Paul qui me l'a dit..., mais cela fait tant de plaisir à Smara de croire que Gide a retenu son nom ! Je vais, le soir, voir jouer *Les Anges de l'Enfer*, sur le conseil de Smara. Cocteau et lui ne sauraient s'en lasser. Ce film, malgré quelques longueurs, atteint un grand tragique. Quelques grandes scènes : poursuite du Zeppelin par une escadrille ; ronflement infernal des moteurs... Étonnante, vraiment, cette poursuite dans les airs : le zeppelin énorme qui fend les nuages, et les avions légers qui le harcèlent, surgissant brusquement...

Les gens apprécient surtout quelques passages grotesques, destinés à couper les combats. Rien à attendre du public. Je comprends de reste la «tour d'ivoire» de Cocteau.

Paris, 16 octobre.

En rêve, seulement, je me retrouve à bord... Mais il me paraît tout naturel d'être civil. Cela m'était tellement dû que je n'ai pas la force d'en être joyeux...

Revu Gide et Herbart. On me conseillerait presque les Sciences Politiques... Tant de choses vont se passer, il faudra pouvoir les comprendre. On aura même envie de jouer un rôle, dit Herbart. Gide n'en disconvient pas, et assure que Martin du Gard en serait encore plus capable que lui s'il ne prétendait qu'il s'en est enlevé le droit en acceptant la fortune ; «objection peu fondée», disent Gide et Herbart ; «il faut user éperdument de la fortune quand on l'a... C'est encore le meilleur moyen de ruiner les sociétés capitalistes»,

ajoute Herbart. «Je me passionne de plus en plus pour les questions économiques, dit Gide, et cela au détriment de la littérature. Je m'en étonne, m'en inquiète. Je finirai peut-être en n'écrivant plus que des tracts et des traités sociaux comme Tolstoï. Il faut lire le journal de sa femme ; on voit que ce prétendu chrétien n'était au fond qu'un sensuel qui se contrefit — Tolstoï que je n'aime pas m'intéresse en cela. J'essaie parfois de reprendre *Guerre et Paix*, mais je m'enfoncé davantage contre lui. Je ne peux pas le lire. Toute sa psychologie me paraît de convention. Il a été bien dangereux pour tous les écrivains français qui l'ont suivi : Martin du Gard (pour qui c'est un dieu), Charbonne, pour parler des meilleurs..., et aussi Le Dantec.»

«J'aurais aimé écrire une *Apologie de l'Esclavage*, avoue Gide en montrant une lettre de Coppet. Les noirs, quand ils appartenaient à un maître, on les soignait, on les ménageait. Toute mort était une perte. Aujourd'hui, ils ne sont plus à personne. L'État s'en désintéresse. Coppet a entendu un administrateur se vanter que, si les noirs devaient quatorze jours de travail par an à l'État, ses noirs à lui en étaient déjà au "deux centième"...» Les gouverneurs, là-bas, en ont fini d'avoir peur de Gide. Ils voient qu'il ne revient pas. Pendant quelques années, ils se surveillèrent, mais aujourd'hui les abus reprennent de plus belle. Gide reste prêt à se faire le porte-parole... S'il a pu être écouté du ministère, dit-il, c'est qu'il ne s'est pas posé en anticolonialiste. «Mais, lui disait Challaye, moi aussi, au début, j'ai voulu être modéré. C'est intenable, on n'obtient rien.» «Je comprends de reste Challaye, maintenant. En France, on n'a que trop tendance à se blouser avec des mots.»

En Algérie, Gide, avec Laurens, assista jadis à l'arrivée de tonneaux d'absinthe commandés par les missionnaires pour convertir les Arabes. Tous les autres moyens s'étaient montrés inefficaces. Heureusement que l'absinthe et l'anisette ne sont pas considérées comme alcools par l'islam...

«Je ne partage pas l'indignation de gens contre l'anthropophagie, ajoutait Gide. Les pygmées, qu'on nous donne à admirer parce qu'ils ne mangent pas leurs semblables, sont précisément les plus arriérés des nègres.»

Allusion de Gide à une représentation de *Phèdre* où le jeune Hippolyte était un merveilleux garçon. Public électrisé. Pour un coup, on comprenait l'emportement de Phèdre, qui le plus souvent ne paraît que littérature.

Comme Herbart le questionnait sur ses méthodes de travail, Gide répond qu'il n'a pas écrit deux livres de la même façon. Jamais de fenêtre ouverte. Il fut un temps où il travaillait rideaux tirés, à la lumière artificielle : il employait même des bougies, ce qui l'exaltait fort. Herbart, lui, travaille étendu, ce qu'a l'air d'approuver Gide...

Gide prend assez souvent des notes, mais il reconnaît qu'elles lui sont inutiles ; à présent, cependant, ses notes sont intéressantes en elles-mêmes, et il

lui arrive de les publier.

Je parlai peu, chez Gide. Peut-être à cause de la présence d'Herbart — compliquée bientôt de celle de Paul. Me sens terriblement sauvage et ours. Ne supporte que quelques personnes, ou bien des inconnus. Préfère à tout la solitude.

29 octobre.

Dîné avec Gide chez Mme Van Rysselberghe, pour aller aux « couturières » de la pièce de Martin du Gard, *Un Taciturne*. Retrouvé plusieurs amis de Gide ; fait quelques connaissances (Schlumberger, Massot...). Aperçu Armand Prévost, cet hypocrite, ancien élève de Passy, suffisant, vulgaire, devenu dessinateur. Je ne saurais rien dire de la pièce, sinon que la hardiesse du dernier acte pourrait amener des réactions intéressantes chez le public. On y voit « le taciturne », homme d'affaires irréprochable, soudain s'apercevoir qu'il aime d'amour son jeune secrétaire... La répétition se prolongea tard.

Nous passons à « la Pléiade », sur le boulevard Saint-Michel. Schiffrin nous montre des photographies de Nijinsky dont il va me faire un album. Bouleversantes. On n'a pas vu de visage plus plastique, plus semblable à ceux de la sculpture égyptienne... Il n'est pas une photo où le corps de Nijinsky n'exprime pas une attitude à la fois simple et indescriptible, un prodigieux sentiment... Schiffrin est un peu sévère pour *Un Taciturne*..., on s'accorde à préférer les comédies en patois qui tiennent, dans l'œuvre de Roger, la place des *Contes drôlatiques* chez Balzac. « Dans vingt ans, dit Gide, on sera étonné en lisant sa correspondance ; comme pour Flaubert, on dira "qu'il écrivait mieux quand il se laissait aller". C'est un vin riche et savoureux, pas dépouillé, plein de tanin. »

... Green arrive, que je n'avais pas vu depuis près de deux ans. Il a perdu son charme et son éclat. Il est pâle et paraît fatigué. Mais il continue à travailler régulièrement tous les jours. Gide lui dit que, s'il ne connaît pas la jalousie sentimentale, il est du moins féroce jaloux de ses confrères qui peuvent travailler ainsi. Green avoue que cet été il resta un mois sans écrire, et que cela le rendit très malheureux, car il croyait qu'il ne pourrait plus écrire. « Ah ! fait Gide, je me dis cela plusieurs fois dans l'année, je n'y fais plus attention... Cette habitude d'écrire chaque jour, ajoute-t-il, est cause, comme je vous l'ai dit, de l'unité de débit de votre *Léviathan*. C'est un écueil... Je pense avoir absolument évité ce défaut dans mes *Faux-Monnayeurs*..., mais j'y ai mis six ans et avec de grands intervalles... »

Gide publie quelques notes sur Chopin ; c'est l'occasion pour Schiffrin et pour lui de honnir la virtuosité des artistes ; on joue Chopin beaucoup trop vite.

« Est-il art plus sage que cette lenteur ? »

A tant entendre de musique à la T.S.F. et partout, Gide en est dégoûté... Cette rapidité dans Chopin enlève toute la sensualité, dit-il... Grands rapports avec Baudelaire. (Mozart, c'est davantage Giorgione que Raphaël). Auparavant, quelques mots sur Caravage, dont Gide aimerait voir un album, que Schifffrin éditerait volontiers. Mais qui pourrait faire le texte ? On ne voudrait rien d'académique. Il faudrait raconter l'existence scabreuse du peintre (aller à Malte pour cela, dit Green). Gide pense que Caravage tire la peinture de la stérilité dans un moment difficile de son histoire, et il en fait descendre directement Manet...

... Depuis huit jours, j'ai entrepris des lectures, mon esprit se réveille... Gide insistait, hier encore, sur la beauté des souvenirs de Saint-Clair et de Toulon. Suis-je sous son influence ? Sans doute. Mais aussi je peux suivre son exemple, ce qui est différent. Il est avec moi de la plus grande familiarité, sans cependant que nos rapports et nos sorties tombent jamais dans la banalité.

Je lui dis que je viens de lire le *Voyage en Orient* de Nerval. Il ne le connaît pas, mais trouve que ce charmant auteur est surfait aujourd'hui, cela sans doute à cause de son caractère si sympathique.

Quant au prince de Ligne, que j'ai feuilleté récemment, il m'engage à tout lire.

C'est à Serge et à l'écrivain qu'il raconte qu'un des plus grands fous-rires de sa vie, ce fut jadis avec Louÿs au Français. Mounet-Sully, grandiose, jouait *Œdipe* ; à la fin de la pièce, il s'amenait aveugle, éclaboussé de sang, marchant avec lenteur, puis, s'agenouillant près de ses fils, ses mains tâtonnantes rencontraient la tête des petits Étéocle et Polynice et, maladroitement, faisaient à chacun tomber sa perruque blonde ; on voyait alors apparaître deux gamins de Paris étonnés, bruns comme des sarrazins.

CARNET III

(1^{er} novembre — 18 décembre 1931)

*Commencé à Paris
le 1^{er} novembre 1931*

Toussaint.

Retrouvé le Max Jacob habituel, cherchant à plaire, mais moins flatteur. Jouhandeau visitait Max. La première fois que je les vois ensemble. Accord parfait entre eux. Jouhandeau, la langue déliée ; questionnant, écoutant Max comme un oracle. Max lui rapporte le mot de Picasso : « Jouhandeau, c'est des marrons sculptés... ». Max, dès que Jouhandeau sera sorti, ne pourra pas s'empêcher de dire : « Quelle tête il a fait ! Qu'a-t-il compris ? » Pas une amabilité de Max n'est sans venin. Pas une de ses paroles — le plus souvent imaginées — n'est sans plusieurs sens — ou c'est un à-peu-près, ou quelque chose d'absurde... Je crois qu'il a gâché sa vie, mais du moins aura-t-il beaucoup parlé. Ne pas contester, d'ailleurs, sa « nouveauté ». Éternelle manie de juger. Tous ceux que je l'ai vu encenser, je les ai vus aussi salir par lui, parfois à grands intervalles et parfois dans la même conversation... Après le dîner, nous restâmes seuls dans la salle de l'hôtel. Étrange comédie. Max, vis-à-vis de moi, pontifiait. Peut-être profitait-il de l'occasion pour que le personnel le vît sous un jour sérieux. Comment n'éclatait-il pas de rire ? Ou bien voulait-il vraiment m'en imposer ? Il disait : « Maintenant, entre nous, je peux parler d'idées générales, de littérature ; je ne serai pas interrompu par des idées contradictoires, des incompréhensions... » Dieu, que ses jugements, ses considérations étaient incohérents et misérables. Il loue Balzac (que d'habitude il noircit), condamne Maupassant pour sa vulgarité... Mais il n'est pas sans admirer le caractère de Mosca et du père Leuwen. Cela, il a dû le glaner quelque part. Il est bien impossible qu'il sache de quoi il s'agit...

J'ai vu que Jouhandeau séduit les auditeurs... Sa présence par elle-même est assez étonnante ; d'autant plus qu'il paraît plus jeune que jamais. Mais qu'a-t-il ? Une riche vie intérieure, c'est certain ; un art très particulier, mais aucun jugement ; il ne domine rien. Max lui parlant de la province, il demanda ingénument si celle qu'il avait décrite n'était pas un peu trop grimaçante ?

Un peu plus tard, il assurait Max que ses tableaux étaient beaucoup plus beaux que ceux d'Odilon Redon... Ces messieurs parlèrent un peu de métier, et convinrent qu'il est bon d'avoir des amis durs. Ils se disaient cela avec douceur. Moi, du moins, j'ai la chance que les quelques juges dont je m'entoure soient vraiment sans complaisance, et aussi j'aime aller au-devant des critiques. Après-midi hésitante ; promenade par un beau temps. Délicieux visages, comme toujours les jours de fête. Voulais entendre le *Requiem* de Mozart ; puis voulus aller au Père-Lachaise, que je n'ai jamais vu ; les fleurs en sont célèbres le jour de la Toussaint...

2 novembre.

Je n'arrive pas à ressaisir mon équilibre ni la joie triomphante qui m'habita durant trois ans. Je me retrouve presque adolescent, la lèvre tremblante, mais du moins plus rassis. Au lieu de m'inquiéter, j'en arrive à me dire que mon long bonheur, pour que j'en profite, il faut peut-être que je traverse une phase de regret...

Entraîné Gide et Paul à une pièce de Montheùs. Au restaurant, Gide nous raconte le drame Serge - Green ; photographie, téléphonages, histoire assez inquiétante... Nous parle aussi des réactions diverses du public devant le *Taciturne* ; il ne serait pas étonné qu'une bande se constituât, genre Action Française, pour venir faire du scandale dans la salle. Ce serait le signal de toute une offensive. Déjà, quelques individus manifestent... Il a reçu dans la même journée les traductions allemande et anglaise de *Corydon*, ce qu'il croit significatif. (Il nous signale une lettre de Baudelaire à Mme Sabatier, de la plus étonnante obscénité ; elle est inédite ; il en avait une copie qu'il a si bien rangée qu'il ne la trouve plus. Nous signale aussi *Hombres* de Verlaine). La pièce, à tendances sociales fort incohérentes, intéresse Gide ; par malheur, Montheùs ne jouait pas (avant de partir marin, je passai une soirée bien extraordinaire à le voir ; il a vraiment le don d'électriser la foule). Nous ne restâmes pas jusqu'à la fin ; mais Gide m'assura qu'il n'était pas déçu, ce que je crois volontiers en voyant sa curiosité...

(Le *Requiem* de Mozart est apocryphe, me dit Boschot — ce qui m'enlève du regret...).

7 novembre.

Soirée Gide chez Mme V. R.. Gide insistait en m'invitant : il n'y aurait que des intimes, dont je connaissais plusieurs. J'acceptai sans trop promettre... Je vins, et non sans trac. Celui de passer le conseil de discipline était moindre. Mon imagination me représentait des gaffes, des maladresses ; mon état était si ridicule que je m'en amusais. Je m'assurais qu'il fallait commencer une fois à paraître devant des «personnages», et que remettre à plus tard ne simplifiait rien... Bêtise de l'imagination, erreurs de la timidité ; tout se

passa très simplement, et la soirée fut excellente.

Retrouvé Green beaucoup plus jeune que l'autre jour, très cordial. Fernandez, fort intéressant, me rappelle Gabilanez, avec lequel il s'entendrait ; même esprit logique avec une frange d'émotivité ; réactions très rapides, mais sans que rien soit hasardé. Martin-Chauffier et sa femme ; lui, violemment sympathique, mais moins bavard que Fernandez... Une jeune doctoresse, Jacqueline Fontaine, au jugement et au goût les plus sûrs, son très authentique dans la voix, frémissement imperceptible, tout pour conquérir Gide ; elle était enchantée. Deux jeunes annamites, dont l'un, Pamouchi, interne, était beau comme un bronze. Le dernier arrivé fut Martin du Gard, vrai colosse, mais bon enfant ; léger accent faubourien, qui donne une vague ironie à toutes ses paroles. Il arrivait de sa pièce... Plus tard, questionnera les annamites sur leur action possible chez eux. « Est-ce vous qui avez besoin de nous, ou nous qui avons besoin de vous ? » « Je crois qu'aujourd'hui on est au bout de l'évolution, il faut enfin la révolution. L'édifice social doit craquer, mais je pense qu'il y a plusieurs choses conservables. » Au *Tsar Lénine*, à l'Atelier, il lui semble sentir une houle passer sur le public...

La plus grande conversation fut l'exploitation de Jacques Rivière par sa femme. Fernandez, très tourmenté... Il y a là un grand sujet de roman, qui commencerait à la mort du mari ; peu à peu, on reconstruirait le personnage..., et Gide faisait remarquer que Rivière est en quelque sorte pris dans son propre piège, puisque la comédie qu'il joua de son vivant aux yeux de sa femme — la fausse figure qu'il lui donna de lui-même —, c'est cela qu'elle impose aujourd'hui. (Au lendemain de la mort de Jacques, elle écrivit à Gallimard en demandant la direction de *La N.R.F.* ; Fernandez pense qu'aujourd'hui elle prend sur son mari l'empire qu'elle ne sut pas avoir de son vivant...). Parallèle très savoureux, par Fernandez, d'Altermann et de Maritain. Fernandez est aussi plein d'anecdotes que de pensées, et l'on ne saurait s'ennuyer avec lui... Martin du Gard plaidait pour le Rivière chrétien : « Ses écrits religieux sont d'un accent si véritable que, même s'il avait perdu la foi, lors de sa mort je crois qu'il aurait dû revenir à la religion... » (On lui répondit que là n'était pas la question, mais seulement de savoir si on avait le droit de défigurer « les morts »). « Et que dirait Rivière, ajoutait Fernandez, en voyant sa fille au couvent, lui qui portait sur cet enfant tous les désirs qu'il n'avait pu réaliser ?... »

9 novembre.

« Tu as tort de chercher un "sujet", me dit Gabilanez. Il faut partir d'un personnage. Tu verras aussitôt naître des actions... »

... Je me contente d'espérer et de désespérer en attendant qu'une forme tombe pour moi du ciel... Je dois bien reconnaître que, toutes les fois que je me suis forcé, rien de bon n'est venu. Là n'est pas la question. C'est d'ense-

mencer le terrain, de diriger l'intention.

12 novembre.

Retrouvé Gide (retour de Cuverville) pour voir jouer *Tabou* avec Paul. Ce dernier, brusquement empêché. Pour ne pas le priver de voir le film ensemble, nous changeâmes d'avis. (Hésitation entre *L'Opéra de quat'sous*, la revue de Mistinguett, le *Tsar Lénine*. Finalement, *Judith* de Giraudoux l'emporte). Montons dîner chez Wepler. En chemin, je parle à Gide de ma basse tension. Il appelle cela le marécage, et dit qu'il n'en a que trop connu toute sa vie, mais ajoute qu'il est bon de changer de pression. (En effet, l'insatisfaction, la monotonie, l'absence de lyrisme, tout cela m'oblige à «compenser», — à frapper contre mes limites pour voir ce qu'il y a derrière. Je tends la perche à mes personnages, qui ne se pressent pas d'accourir ; je tiens la ligne dans une eau trouble où tout demeure insaisissable). «As-tu lu dans *La N.R.F.*, me demande Gide, certaines lettres d'étudiants allemands tués pendant la guerre, que je trouve admirables, bouleversantes ? Nous nous serions compris. J'ai relevé les noms de certains de ces jeunes gens ; c'était pour moi comme un devoir. On sent trop bien qu'ils étaient faits pour dire quelque chose, et qu'ils n'en ont pas eu le temps. Il y a surtout une lettre de l'un d'eux à son frère : il sent qu'il ne reviendra pas, mais il veut lui laisser le meilleur de lui-même. Il dit aussi : "En 70, ceux qui partaient pensaient gagner le ciel. Nous, ce n'est plus pareil... Mais cela ne fait rien." Je trouve tellement beau d'avoir, sans Dieu, sans religion, su faire quand même le rétablissement.»

En descendant vers le théâtre, nous évoquons les souvenirs déjà lointains de Chartres, de Rouen... Gide m'assure qu'à ses questions sur Max Jacob, quand je lui répondais jadis que je ne le voyais plus guère, il ne pensait pas sans frayer : «Il le plaque, et il ne tardera pas à en faire autant pour moi». Maintenant, il est rassuré.

Nous restâmes jusqu'à la fin de *Judith*. Cela arrive rarement à Gide. Il reconnaissait d'ailleurs des beautés et du talent à travers le verbiage et la préciosité excessive des moindres détails. «Les personnages "jaspinent", disait-il. On sent aussi que ce sujet ne tenait pas au cœur de Giraudoux. C'est gratuit. On ne voit pas trop où il veut en venir. Parfois il atteint à l'émotion, malgré les concetti et les pointes. Voiture et Balzac ne sont guère précieux à côté de lui. Ils ne paraissent que soucieux de bien dire. Tandis que Giraudoux, c'est l'acrobatie perpétuelle. Quel exercice de l'esprit ! Aussi, tout reste cérébral. De plus, je trouve presque choquante la brutalité, l'impiété qu'il manifeste, comparée à la joliesse et aux grâces de l'ensemble de l'œuvre... Giraudoux est un de ceux qui m'ont le plus étonné dans ma carrière littéraire. A lire ses premiers livres au compte-gouttes... Mais, au contraire, il a produit énormément, ce qui prouve que ce n'est pas si difficile et qu'il y a un procédé...»

Le docteur Gil Robin vient saluer Gide, mais nous ne dûmes que deux mots. Ce que m'en a dit Gide et certains articles que j'ai lus de lui sur l'adolescence me donnent le désir de le revoir... Jean-Louis Vaudoyer vint aussi. Grand et la moustache tombante, très grenadier de l'Empire ; « on le dirait descendu d'un tableau de Gros ou de Géricault », disait Gide. Il admirait beaucoup la pièce. Grande douceur dans le regard voilé, mais pas d'éclat. Une excessive distinction, un air très « avant-guerre » manifeste jusque dans le costume. « C'est un très brave garçon », me dit Gide.

(Dabit ayant offert à Gide, qu'il traite avec un respect quasi mystique, de lui faire visiter Belleville, Gide pensa d'abord m'emmener avec lui, mais il se ravisa, connaissant le caractère passablement ombrageux de Dabit...).

15 novembre.

... Les lettres des étudiants allemands tués à la guerre sont admirables, mais ne m'apprennent rien que je n'eusse pressenti. Ceux de la grande race ont l'art de se soumettre à l'inévitable avec joie ; le sacrifice d'eux-mêmes, bien qu'inutile, ne les dérange pas. Leur ferveur n'est jamais plus haute que lorsque tout les abandonne. Desjardins dit que certains français éprouvèrent les mêmes sentiments. Rien de plus sûr. Je sens que j'aurais été pareil dans les mêmes circonstances. Il existe partout des êtres admirables, et qui désirent que triomphe la vérité. Je me range près d'eux. Mais après ? Je ne crois pas que l'humanité puisse toute arriver à ces sommets... Ces étudiants, ces frères, qui ont donné leur vie, ce n'est toujours que pour quelques-uns. Tout ce qui arrive est vanité, sauf pour les rares qui ont les yeux ouverts et le cœur libre, et qui savaient avant de voir.

17 novembre.

Parti hier soir voir de Massot, que je ne trouvais pas.

Retour par le métro. Personne n'était beau dans la voiture. Tous les voyageurs avaient l'air las et mélancolique. Sur eux aussi pesait la fatalité. J'en vins à m'indigner des pages dures que j'avais écrites sur les hommes quelques heures auparavant. « Comment ai-je pu oublier la pitié ? », me disais-je.

... Les laideurs que j'ai vues, celles dont j'ai souffert, je n'en ai jamais voulu à personne. Le terrible, c'est de sentir que la vie est ainsi faite, et qu'on n'y peut rien.

19 novembre.

Réunion chez Gide, à laquelle je fus invité téléphoniquement. J'y retrouve Groethuysen, rencontré l'autre jour à Sainte-Geneviève et qui m'aida à chercher la *Critique du Jugement*. Martin du Gard est là, Paulhan aussi, quelques dames, quelques jeunes... Le clou de la soirée fut Malraux retour de Chine, de Perse et d'Amérique. Il occupe à lui seul toute la conversation, mais on ne

saurait rêver causeur plus fertile et mieux documenté. Il commence par parler de la Perse, qu'il engage Gide à visiter. «C'est le pays même de la volupté, dit-il. Vous n'avez pas idée de leur hospitalité. On ne pense là-bas qu'au plaisir. C'est le but de la vie. On ne peut comparer leur vie qu'à du Casanova. C'est la plus grande liberté des mœurs. Rien de clandestin comme dans l'Afrique du Nord. Les femmes circulent masquées, ce qui permet toutes les plus grandes audaces... Mais la métaphysique ne manque pas. Le plus grand mépris pour les occidentaux vient de ce qu'ils n'y entendent rien. (On adopte nos inventions exactement comme Julien adopte "les règles du jeu" que lui apprend l'abbé Chélan). Tout Persan qui se respecte vous dit : "Enfin, j'ai trouvé mon hérésie". Cela devient sa raison d'être... En Orient, la jouissance sexuelle est considérée comme inférieure... La jouissance supérieure, c'est la communication avec l'infini. Cela, surtout au moyen de l'opium (comme l'alcool pour certains au XVIII^e siècle). Ces gens-là ne vivent que pour la sensualité. La femme n'est pour eux qu'un moyen de communiquer avec Dieu... Quant à la Chine, sa guerre avec le Japon, ce n'est qu'une campagne de presse. La meilleure raison, c'est que la Chine n'a pas même d'armée, et que le Japon occupe la Mandchourie sans résistance. Toute la guerre n'a été que deux dissidences entre Japonais. Herbart, ajoute-t-il, s'il est prudent, pourra peut-être voir des choses intéressantes. En tout cas, s'il constate qu'il n'y a pas de guerre — et le dit —, ce sera déjà une révélation. Le parti communiste, en Chine, paraît pour le moment anéanti. Il n'y a que, dans le Nord, une armée de 45 à 50 000 hommes, qui se battent fort bien. Pékin est admirablement conservée, mais rien à tirer du peuple, pas plus que des rares lettrés...» Malraux dit aussi que, s'il a eu sous les tropiques la vision de la chaleur, il a eu aussi, en Mongolie, la vision du froid. L'atmosphère est très différente, et surtout, dans tous les deux, la ligne d'horizon infiniment dilatée...

Il revient par New-York. Groethuysen est vivement intéressé par cette nouvelle civilisation ne datant que de quelques années et dans laquelle la femme est reine. Plusieurs amants aux jeunes filles, petting (en réservant les derniers dons)... Régime de castes exclusivement strict, snobisme... La femme est toujours occupée à grimper d'un échelon ; ça et l'amour, elle ne fait pas autre chose. Grand mépris pour l'Européen, de son admiration pour Charlot entre autres. Le dieu, c'est Maurice Chevalier. Les cabarets clandestins sont sinistres — aucune joie. Le but est de s'enivrer et de s'endormir la tête dans les bras. (A Chicago, la ville nègre est bien plus étonnante, plus violente). Quelle différence de volupté entre l'opium du Chinois et l'alcool de l'Américain ! La femme, là-bas, n'aime pas un homme, mais dix, qu'elle ne connaît en aucune mesure comme une Française son amant. C'est un véritable renversement. Une femme n'est pas fière de sa beauté comme chez nous, mais forte

d'une sorte de pouvoir magique. (Le film américain où la femme est vaincue est une sorte de revanche contre la réalité). On n'est pas excessivement précoce en Amérique. En Orient, au contraire, la grande activité sexuelle, c'est de onze à vingt ans. (Martin du Gard, en face de qui je suis placé, quelle belle expression je surprends sur son visage, lui qui passe pour laid ! Tout à coup, il paraît souffrir, sa bouche se serre et ses traits s'émacient...). Malraux paraît certain que chez l'occidental seul (et encore, celui qui est vraiment de culture gréco-latine) il peut y avoir d'érotisme provoqué par des idées. Tout le reste du monde serait dans un infantilisme sexuel. Ce qui expliquerait, en somme, une sensualité plus diffuse.

Grand optimisme aux États-Unis, dit Malraux. (Hoover va décréter la fabrication de la bière avec 4 % d'alcool, ce qui en une nuit occupera deux millions et demi de chômeurs sur cinq millions).

L'Amérique se moque de la crise mondiale, car, dit-elle, je ne vis pas de mon commerce extérieur, mais simplement de mon trafic intérieur. Je peux me suffire. Crevez... (Mais, dit Groethuysen, cette force pratique qui a été leur triomphe suffira-t-elle maintenant que *l'esprit* paraît devenir nécessaire ?)

Nul peuple plus religieux que l'Amérique : toute religion est bonne, pourvu qu'on en ait une. On veut surtout être renseigné sur l'origine du monde, et avoir des préceptes moraux... Manifestement la crise sévit là-bas, comme ici, seulement on l'accepte comme un fait inévitable et qui ne fera que renforcer la grande Amérique. Ce n'est pas comme en France, on y est frappé, en déquant, de l'atterrement des gens : ils redoutent l'avenir. Il est curieux que, chez nous, ce n'est jamais la crise présente dont on se plaint, mais de celle qui va venir dans trois mois. (Il n'est guère que l'Anglais que les États-Unis estiment. Le Français n'est qu'un animal cynique). Toute-puissance de la presse. Les gens ne sont peut-être pas si malheureux, car ils trouvent que tout est très bien. Extraordinaire pouvoir de Hearst, le patron du cinéma...

Paulhan, très silencieux. Groethuysen questionne et observe (la jeune fille américaine surtout l'intéresse). Martin du Gard a souvent le mot gouailleur. Gide écoute et oriente...

23 novembre.

Vu avec Gide, en matinée, *L'Opéra de quat'sous* dans la version allemande.

Il me demande des nouvelles de ma torpeur, et me dit qu'il craint bien d'y entrer... Je lui dis que, toujours sans issue, je me suis décidé tout de même à relire Pétrone. «Oui, c'est très excitant, répond-il. Je ne sais même rien de plus excitant. C'est bien lui qui raconte l'histoire exquise et prodigieuse du précepteur...».

Les livres excitants sont bien rares, dis-je. Il m'approuve, et j'ajoute que soi-même, on aimerait parfois en écrire (lui n'en a pas envie, mais a été flatté

qu'Herbart ait trouvé certaines pages de lui très capiteuses)...

«Nous vivons dans une contrainte effroyable ! Ah ! nous sommes encore loin du compte. Souday écrivait de *Corydon* : "En voilà assez ! la mesure est comble"... Mais il y a longtemps de cela, et regarde comme les choses ont continué. En ce moment, il semble qu'il y ait une réaction, mais nous aurons bientôt la contre-réaction. Il faut écrire quand même, quitte à ne pas publier.» (Gide, qui paraissait un peu las, se ranime sur ce sujet et devient éloquent. J'étais sûr ainsi de le faire parler, sûr aussi de ce qu'il dirait).

25 novembre.

Visite au docteur Robin, à qui j'avais écrit. Gide m'avait dit : «Je crois qu'il pourra t'intéresser»... Brève visite, mais substantielle. Assez vite au fait :

— J'ai déjà assez fait d'articles sur l'adolescence. Je la trouve tragique, je la considère comme un drame... Au fait, n'a-t-on pas tort de nous décrire la vie humaine comme une courbe, de l'ascension de l'enfance à la pente de la vieillesse, en passant par le sommet de l'âge mûr ? Chaque période de la vie est un «en soi». L'enfant, on sait qu'il se suffit à lui-même grâce à sa fiction... L'homme fait, ce qui le distingue, c'est surtout le renoncement, l'accommodation à la réalité. L'adolescent, lui, il se butte contre la réalité. Il ne veut pas céder. L'adolescence n'est gracieuse que vue de loin, mais en réalité c'est une maladie. Tout adolescent est quelque peu schizophrène..., mais je suis d'avis que qui n'a rien donné dans son adolescence est bien prêt de ne rien faire de sa vie. Je voudrais qu'on laissât faire, à cet âge. Il est capable de choses étonnantes.

— Oui, dis-je, d'adolescents, ce sont surtout des vagabonds, des hors-la-loi que j'ai connus, ils se réalisaient admirablement... Peut-on tirer quelque chose de la Petite Roquette ?

— Sans doute. J'y ai été longtemps chargé d'examiner les enfants, mais on s'en lasse. C'est toujours la même chose, toujours les mêmes délinquances, sujets passifs, etc... Je projette depuis longtemps un *Drame de l'Adolescence*, que de nombreux travaux m'empêchent d'écrire, mais... voudriez-vous le faire avec moi ? Cela vous amuserait-il ?...

— Je m'intéresse passionnément à l'adolescence, docteur, dis-je, mais je n'ai que vingt-deux ans.

— Vous me paraissez bien douter de vous-même !... Je vous donnerais mon plan, vous feriez part de mes vues. Vous me diriez de votre côté vos objections, vos opinions...

— Mais le peu que je sais est fort mal coordonné ; c'est plutôt des observations sur des rencontres, quelque chose qui touche à l'aventure, en tout cas plus littéraire que scientifique.

— Des faits ? Vous avez des faits ? C'est justement ce qui me manque.

Vous pourriez m'aider dans les recherches, dans la bibliographie... Voulez-vous parler à André Gide de ce projet ? Je crois qu'il serait bon que nous le voyions ensemble. Réfléchissez-y.

Premier mouvement : recul, doute de moi ; sentiment que, bien que m'intéressant à l'adolescence, je n'ai rien à en dire (mais voici trois ans, tout de même, je me constituai un dossier à ce sujet, et rêvai pour plus tard d'un travail...). Je ne cache pas au docteur que je me sens très incapable... J'ajoute que pourtant Gide m'a offert un jour de mettre à ma disposition les nombreuses lettres de jeunes gens qu'il a reçues... En moi-même, je m'assure que ma vocation, qui est de faire une œuvre « créée », n'est pas encore dessinée, qu'il faut attendre, que je ne suis guère fait pour les travaux scientifiques..., et que mettre mon nom sur le livre de Robin ne serait peut-être pas honnête. (Et puis, ni lui ni moi ne pouvons lire en allemand les livres encore intraduits de Stern). Robin n'a d'ailleurs pas trop l'air au courant des travaux allemands ; par contre, il parle assez complaisamment de ses livres. Il a fait de nombreux romans, me dit-il...

Je me méfie un peu de lui. Il est bien littéraire. C'est peut-être Gide qui l'attire en moi (le seul livre de lui que j'ai lu en est plein)... D'un autre côté, ce ne serait ni un mauvais exercice, ni une inutile occupation que de me lancer dans ce travail. Il ne m'ennuierait pas. Le seul obstacle, c'est mon manque de confiance en moi-même... Peur d'y mettre trop de moi-même (n'ayant pas assez d'observations), et que ce moi-même ne soit à la fois gauche et littéraire... Avant de prendre une décision, ou de parler à Gide, il faut que j'évalue soigneusement ce que je ne sais pas moi-même sur l'adolescence.

Lectures de livres et d'articles sur l'enfant, l'adolescent et le délinquant.

29 novembre.

Été à Padeloup... Décidément, la musique n'agit sur moi qu'une fois sur dix... Je n'eus qu'un instant d'intérêt pour le seul deuxième *Moment musical* de Schubert. Là, je fus comblé. Rien de plus joyeux, de plus mutin. C'est une ronde de donzelles. Que de rires, d'abord, les uns éclatants, puis d'autres étouffés...

Assisté à la grand'messe de la paroisse, présidée par le Cardinal. Un instant d'émotion me restitue une de mes âmes. C'était au début, lorsque, parmi les fleurs et les cierges, le clergé lumineux se répandit dans le chœur et s'entoura d'encens.

Je commence à écrire tout ce qui me vient sur l'adolescence. J'y pense fortement. Ce n'est pas pour cela que je note des choses neuves, mais je sens que pour en trouver (peut-être) il faut se mettre à l'œuvre. Je n'ai pas de plan (c'est le docteur qui me le donnera). Je me contente de creuser en moi, et de fixer un peu cette fuyante matière.

Repris Whitman, qui se montre encore plus excitant que Pétrone. A le lire, parfois il me semble qu'il me devance. Je n'ai peut-être jamais rencontré de poète avec lequel je me sente davantage en sympathie. Il est des choses, peut-être, que j'aurais dites s'il ne les avait pas dites... Je sens que j'ai vécu ses poèmes avant de les lire. Rien ne m'appartient plus profondément que cet amour insatiable des inconnus, cette faim..., cette soif... Larbaud suggère que Whitman fut peut-être un solitaire. On n'en saurait douter...

1^{er} décembre.

Gide vient me prendre pour voir projeter un film soviétique au temple maçonnique, à deux pas de chez nous. Le dernier film qu'il y vit — sur les enfants abandonnés — était tellement beau qu'il n'a pas eu, dit-il, le cœur de voir celui-ci tout seul. Nous trouvons Dabit à l'entrée. Quelques formalités pour pénétrer dans la salle. Je dois m'inscrire au Cercle de la Russie Neuve. Un public fort curieux, dans l'ensemble, se voit rigoureusement contrôlé... Nous arrivons dans une salle assez étroite, mais longue. C'est la loge. Tableaux étranges sur les murs. Faisceaux de drapeaux de toutes les nations, mais portant, de plus, dans leurs couleurs différents dessins. Une estrade, surmontée d'un dais rouge et d'un oiseau symbolique, aux ailes déployées... Plusieurs des assistants revêtent une écharpe de soie, verte ou rouge, portant des broderies. Une dame d'un certain âge monte sur l'estrade et annonce le conférencier. Elle baisse un peu les yeux, parle pointu... On la verrait tout aussi bien dans un patronage chrétien... Le conférencier, Francis Jourdain, nous annonce que nous allons voir un film anticlérical. Pas de persécution religieuse en Russie, dit-il, ce qui serait bien maladroît (les papes fusillés le furent pour des raisons politiques). On a même recueilli dans des musées tous les ornements et vases sacrés provenant des églises ; la plupart, malgré leur richesse, n'ont pas de valeur artistique..., mais il est touchant, dit-il, de songer devant ces trésors que le peuple qui les a conservés a traversé la famine. Il existe aussi des musées anticléricaux. Certaines statues jadis vénérées, toujours illuminées, qui paraissent vivantes au peuple, on les a descendues de leur socle et exposées à tous les yeux pour qu'on voie que ce ne sont que des sculptures grossières... On a vidé les reliquaires, et montré que ce qu'ils contenaient étaient le plus souvent os de mouton. Enfin, dit-il, la lutte anti-religieuse est surtout une lutte contre la superstition... Gide, pendant cet entretien, donne plusieurs signes d'impatience, et conclut que ce Monsieur est bien primaire... (Gide ne perd jamais de vue la grandeur du sentiment religieux et de ce qu'il représente, encore qu'il lutte assez souvent contre les Églises).

Il nous a dit, à Dabit et à moi, le plus grand bien des derniers écrits de Jouhandeau. « J'aimais déjà beaucoup *Veronica*, suite de *Godeau*, mais *Élise*, dont je viens de lire la deuxième partie, est vraiment admirable. J'ai

aussitôt écrit à Jouhandeau. Je ne le vois pas assez, je le regrette. Évidemment, il a écrit cela sous la dictée de sa femme, mais il fallait être Jouhandeau pour en tirer tout cela. C'est d'une qualité rare, on y sent une détresse extraordinaire, et aussi parfois un comique féroce. Élise, à qui on a recommandé des bains : ça la gêne. Elle va trouver son confesseur, qui lui dit : Mettez de l'amidon. C'est comme ça que je fais... Tout le dessin de Jouhandeau est sans tache, souvent inégalable. Je ne vois pas qu'on puisse mieux réussir dans l'art du raccourci...»

Gide est assez excité par le chahut qui se produisit l'autre soir au Trocadéro, à la Conférence internationale pour le désarmement. Personne n'a pu parler. *L'Ami du Peuple* et *L'Action Française* ont très bien raconté cela, en se donnant chacun le beau rôle... La presse étrangère a aussitôt tiré parti de la chose... Le film commence. On l'annonçait satirique. Nous nous attendions à une bonne farce ou à des images d'Épinal. Mais non. C'est bien plus compliqué, et assez peu mordant. «Cela manque d'âpreté», dira Gide, en sortant avant la fin. Il ajoutait : «On va croire que je sors parce que je suis scandalisé». On y plaisante les miracles, pèlerinages, quêtes, conseils de fabrique, toutes choses connues. Gide a presque du regret de m'avoir dit de venir... Je le raccompagne au métro. «Et ton marasme ?... Il faut faire comme le baron de Münchhausen quand il est dans le marais, prends-toi toi-même par les cheveux !»

Whitman = angoisse de la sympathie.

... Mélange de diverses sortes d'amour, la pitié et la passion, deux pôles entre lesquels une sensibilité comme celle de Whitman savoure toutes nuances. (Catel. Naissance du poète).

Dans ses premiers contes, ils sont tous seuls, les jeunes héros que Whitman a mis en scène, à cause de quelque vice de caractère ou de constitution. Quelque chose est en eux, en leur âme, en leur chair, qui les tient éloignés des autres, en fait des solitaires au milieu d'une humanité ardente, et des méditatifs dans une civilisation active.

... Quelque part, W. dit que toute sa vie, et dès l'enfance, il fut hanté de l'image du rivage..., de la mer..., il sentait qu'il écrirait un livre exprimant ce mystique et fluide thème...

Qu'avait donc la mer pour se rendre maîtresse ainsi de l'imagination du jeune Walter ? Elle agissait sur ses sens et lui révélait son corps. «La mer me poussait de son amour», dira-t-il plus tard. Elle fut sa première amante. Grâce à la mer, Whitman se met en rapport avec la nature, seule vérité. D'où son goût, puis son culte de la nudité.

... Ce qui l'intéressait par-dessus tout, c'était la santé... Il se propose toujours l'assainissement de sa vie... Que sera le besoin d'écrire en vers, sinon

une forme de cette réalisation, peut-être la plus efficace ?

Catel citait au début : « Je parcourais librement le voisinage ; étais souvent sur le Nouveau Bac (Brooklyn) ; me souviens que j'étais l'enfant gâté des gardiens et des marins »... Le jeune Walter devait se représenter la vie familiale comme une chose instable, et les caresses qu'il ne recevait pas d'un père occupé ou d'une mère silencieuse, il allait les cueillir sur le bac, ou les remplaçait par de douces flâneries au bord de l'Hudson.

Grande importance, dès l'enfance, des flâneries dans les rues... Vers l'âge de dix-huit ans, il devient instituteur...

A vrai dire, les *Brins d'Herbe* de 1855 résonnent d'une immense nostalgie. N'est-ce pas naturel ? L'identification que Whitman a cherchée entre lui et l'univers ne concerne que l'esprit, l'imagination, fort peu la volonté. La sympathie qu'il exprime pour le prisonnier, le blessé, l'artilleur, s'arrête aux mots qui l'expriment. Fût-il jamais homme dont le cœur se contentât de mots ? Un poète est privilégié en ce sens que pour lui l'expression d'un désir est le commencement de la satisfaction. Il porterait bien peu d'humanité en soi, celui qui n'éprouverait pas une déception et une peine à n'aller pas plus loin. Whitman n'était pas celui-là. Le remède que notre poète a su trouver n'a fait, à vrai dire, qu'augmenter son mal. Car c'est aussi une loi fatale, que les mots qui précisent un désir et lui donnent une forme plus définie l'imposent plus fortement à l'âme. Après les *Brins d'Herbe*, Whitman dut croire que commençait pour lui la véritable vie. Il dut croire que les sympathies allaient lui venir, que ceux dont il sollicitait l'amour (car ses vers appelaient l'amour autant, sinon plus, qu'ils le donnaient) viendraient en foule près de lui, que c'en était fait de la solitude des jours précédents. Or, il n'en fut rien. Après comme avant, l'amour fut refusé à Whitman, selon toutes les apparences.

2 décembre.

Dîné avec Gide et Robin. J'arrive en avance chez Gide (au téléphone, comme je lui transmettais le projet du docteur et son désir de le rencontrer, il s'était montré enthousiaste).

« Tu fais bien d'arriver en avance, me dit Gide. Je voulais te dire de la part de Martin du Gard de te méfier de Robin. On n'est pas sûr de lui. On ne le connaît pas. On sait simplement qu'il est un arriviste... »

Gide me lit un passage de son *Journal* répondant à un syllogisme de Maurice Martin du Gard dans son livre sur l'Afrique. Ce monsieur, dans une phrase de syntaxe douteuse, assure que ce n'est pas le plaisir qui jette le « Noir » sur sa femme, ni l'amour, mais le désir de procréer... Gide veut bien admettre l'assertion de Du Gard, mais alors, comme il a reconnu la salacité du « Noir », que pourra-t-il faire quand sa femme sera grosse ?... N'est-ce pas expliquer ce que les administrateurs ont souvent dit à Gide, que les plus jeunes servent ré-

gulièrement au plaisir de leurs aînés ?... Est-il besoin de souligner l'inanité de ce désir de procréer ? Qu'en penserait Lévy-Bruhl ? Le syllogisme de Martin était : «Le nègre est normal ; or le nègre n'est pas p. ; donc la p. n'est pas normale». S'autorisant de son expérience, Gide peut dire : «Le nègre est normal ; or le nègre est p. ; donc la p. est normale»...

A son entrée dans le studio, Gide cherchait une traduction latine fort rare de poèmes arabes qui pendent en banderoles à la mosquée de la Mecque. Cette poésie est admirable, dit-il, il y est toujours question de tente, de chameau et d'un ami. Elle date d'ailleurs d'avant Mahomet... Soudain Gide se rappela qu'il avait prêté ce livre. Mais à qui ? Résolution (que j'ai prise pour ma part, ne faisant qu'une exception) de ne jamais prêter de livres... Comme le docteur n'arrivait pas encore, Gide prit une clef et ouvrit un casier de sa bibliothèque où s'alignaient des papiers, d'entre lesquels il tira une enveloppe cachetée. Il l'ouvrit et me tendit à lire plusieurs feuilles intitulées *Le Ramier*... Mais Robin arriva...

Il faut bien avouer qu'il trompa notre attente, en ce que, ni chez Gide, ni au restaurant, il ne nous apporta de curieuses lumières sur des points de psychologie. Il se plaignit au contraire de son métier de médecin qui l'empêche de se livrer à ses occupations littéraires, car, dit-il, il tient à ses romans au point que, s'il ne s'est pas fait psychanalyser, c'est pour garder ses complexes. Il dit aussi — au grand étonnement de Gide — que la Petite Roquette n'est pas intéressante : «Toujours les mêmes types, mêmes délinquances sociales, mêmes phrases socialisées. On a l'impression qu'ils pourraient aussi bien être ailleurs. — Oui, fait Gide, le hasard m'a aussi beaucoup frappé, lorsque j'étais juré... Mais je ne peux pas croire qu'en y regardant de près on ne trouve des choses curieuses chez ces enfants. — Il est vrai, dit Robin, que notre examen est superficiel. Il s'agit plutôt de les classer en gros. Parfois, l'intuition nous dit bien qu'il y a quelque chose... — Vraiment, dit Gide, c'est ce quelque chose, ce rien qui fausse imperceptiblement le calcul, que je crois remarquable. Toutes les découvertes modernes — aussi bien celle du radium que les autres — sont parties de la prise en considération d'un petit fait... Je revoyais dernièrement ce que dit Goethe dans sa tératologie.»

Au sujet des haines familiales, violente embardée de Gide contre la famille. «Elle n'existerait plus en Europe, que nous l'aurions encore en France... Le petit oiseau, lorsqu'il quitte le nid pour la première fois, n'y revient plus. C'est fini. Il n'y mettra plus les pieds... Le sentiment de la famille ? Mais les sauvages élèvent des enfants qui ne sont pas les leurs, ils se les donnent, les échantent. J'ai un curieux dossier à ce sujet, fait d'observations de missionnaires sur les Maoris. Stevenson dit d'ailleurs les mêmes choses dans *Mers du Sud*. En Angleterre, la famille est bien différente.»

Au sujet des pénitenciers, Gide disait qu'il connut jadis le président Bonjean, qui lui facilita un séjour dans une de ces maisons. Il disait : « Je ne crois guère au criminel-né, pas plus qu'aux prédispositions... Ce qui fait les coupables, c'est la paresse... » Il se rendait compte aussi de la difficulté de recruter des gardiens. Les uns sont des brutes, et les autres, quand ils aiment les enfants, ne les aiment que trop.

Avec beaucoup d'insistance, Robin revient souvent à la littérature... Il compare la *Judith* de Giraudoux à la *Salomé* de Laforgue... « Oh ! dit Gide, vous parlez là d'une chose que j'admire beaucoup. Il y a dans *Salomé* une qualité que n'atteint pas Giraudoux... » Le docteur admire Jouhandeau, ce qui est une occasion nouvelle pour Gide de louer *Élise* : « Quelle objectivité ! Jouhandeau a le plus de personnalité quand il se contente d'être un miroir. Quelle sympathie ! Mais comme il sait être féroce, et quelle infernale poésie se dégage d'*Élise*... Il n'a que peu de lecteurs, mais il a de vrais amis. Je le considère comme un des meilleurs de l'époque. »

... Quand, au début, nous fîmes allusion au livre sur l'adolescence, Gide glissa : « Robert Levesque a besoin de gagner sa vie ». Pas de réponse... Mais à présent Robin dit que ses livres ne lui ont jamais rien rapporté, et qu'il doit gagner sa vie avec sa profession... Il dit aussi qu'en tant que médecin il ne peut pas publier n'importe quoi, et que plusieurs maisons — *Œuvres libres*, Flammarion — lui font des difficultés...

Gide se dépense de la façon la plus aimable (au commencement, il fait un charmant éloge de moi, disant que je suis tout indiqué pour cet « ouvrage »), le docteur, au contraire, ne donne pas grand'chose. Je dis : « J'ai parcouru Mendousse, Compayré, Gauthier, les auteurs d'avant-guerre sur la question ; ils insistent tous sur la réserve, la pudeur des jeunes gens. Aujourd'hui, on ne peut plus soutenir ça... » Il répond : « Je ne sais trop. Pour moi, l'adolescence est une courte démenche précocée. » C'est assez amusant !

— Oui, dis-je, il faudrait faire une place à l'obsession sexuelle sous toutes ses formes, qui d'ailleurs ne va pas sans peur, tremblement, pudeur... (J'essaie par tous les moyens de faire dire au docteur et ce qu'il pense et ce qu'il voudrait de moi ; cela reste vague...). Mais, comme sur l'homosexualité il patauge, ânonne, et qu'on lui a fait dire qu'on la rencontrait toujours à la Petite Roquette, j'avance : « J'ai moi aussi reconnu presque toujours ce sentiment chez les êtres redevenus eux-mêmes, les hors-la-loi, les vagabonds, ceux qui échappent à la société ; ne serait-ce pas dire que ce penchant, s'il n'est pas "normal", est du moins naturel ?... » Là encore, ma question tombe dans le vide (mais, ensuite, Gide me louera fort d'avoir eu la hardiesse de la poser)...

J'ai eu un instant l'impression que nous n'avions rien dit. J'ai essayé d'accrocher quelque chose...

« Il est vrai, dit Gide, nous avons passé ce dîner à battre les buissons battus, mais il n'en est sorti aucun lièvre... — De plus, dis-je, le docteur a le physique d'un homosexuel... — Et dans ce qu'il a de désagréable, fait Gide. » J'ajoute que, lorsqu'il nous parla d'un vieux et célèbre diplomate avec lequel il avait vécu (pour le soigner), j'avais franchement eu envie de rigoler...

Gide s'excusa auprès du docteur quelques instants après le café... « J'espère que nous nous reverrons », me dit Robin..., phrase ambiguë qui, en me prouvant qu'il regrettait peut-être la promesse de collaboration qu'il m'avait faite, me laissait en quelque sorte la liberté de ne pas y donner suite... Cet homme ne m'est pas sympathique. Cela perce d'ailleurs dans mes notes, le jour de ma première visite. Nous avons de la peine à nous regarder en face et, pis que cela, les quelques instants que nous nous trouvâmes sans Gide, il n'y eut entre nous qu'un silence embarrassé...

Je repassai chez Gide pour lire *Le Ramier*. Cela date de 1907 (je voyais bien, à l'écriture, que du temps avait passé). C'est le récit d'une aventure amoureuse. Chose assez rare dans les écrits de Gide — vraiment pleine de grâce, de poésie, dans l'atmosphère d'un village près de Toulouse dont R. est le maire. Gide, qui n'avait pas relu cet écrit depuis longtemps (il y trouve même des fautes d'orthographe), juge qu'avec peu de corrections il en ferait une bonne chose.

Mon admiration pour cet écrit est grande (y repensant après cette lecture, j'y ai trouvé de nouvelles beautés), aussi je puis dire à Gide : « Je crois que je dirai aussi bien ce que je sais des garçons par la littérature. Nul besoin de monographies scientifiques. *Le Ramier* apprend beaucoup de choses sur les garçons, bien plus qu'un manuel. »

Gide a rencontré Max quelques instants dans une exposition, tout pimpant...

Il me propose un moment de m'occuper de la collection « Ne jugez pas », qu'il avait cependant projeté de confier à Herbart...

3 décembre.

Relecture de *La Religieuse*. Admiration très vive. Dès le début, intérêt soulevé. Tout est vivant, peinture de la vie monastique, noirceurs religieuses. Quand on arrive à l'amour de la supérieure, l'admiration n'a plus de bornes. Les scènes passionnelles sont magistrales, l'atmosphère « couvent » étonnante, la grâce et l'innocence de la sœur Sainte-Suzanne exquises. C'est une vraie passion qu'éprouve la supérieure et que nous dépeint Diderot. La folie de la supérieure, ses hallucinations, rien n'est plus proche de nous.

Je suis on ne peut plus ravi de la lecture du petit volume des lettres de Mlle Aïssé à Mme de Palandrini... C'est du meilleur dix-huitième. A chaque instant on y entend un son de voix véritable. On pense à Sévigné, et pour se dire

que ces deux femmes n'ont pas de ressemblance, ou, plus exactement, qu'Aïssé garde toujours la réserve, qu'elle fuit l'éclat et qu'elle protège sans cesse les sentiments que l'autre étale. La phrase est courte, vive, mais au total le paragraphe est très nourri. Pas la moindre trace d'enflure. Rien de plus féminin, avec de la douceur, de la grâce, du bon sens. Un art exquis de conter à l'amie provinciale ce qui se passe à Paris. Des dix anecdotes que contiennent les trente lettres, il n'en est pas une qui ne mériterait d'être détachée, autant pour le mérite du récit que pour le fond, toujours extraordinaire et poétique.

14 décembre.

Passé mon dimanche après-midi dans les rues. Je rentrai morne à la maison, où je trouvai au coin du feu Gide qui m'attendait... Il arrivait de Belgique voir jouer son *Œdipe*, et désirait passer la soirée avec moi ; mais, comme c'était l'anniversaire de Michel, il voulut bien s'asseoir à la fête et dîner avec nous. Il nous raconte qu'à Anvers, reconnu dans la salle bien que se cachant dans une loge, le public demanda l'auteur, et qu'il dut fuir dans les couloirs et, se sentant poursuivi, s'enfermer quelque part... «Toute la salle était habillée, et moi je portais ce veston. J'avais peur de paraître indécent.» «Mais, dis-je, c'est qu'il est des pièces pour lesquelles on s'habille...»

Heureux de questionner Michel et Jacques sur le scoutisme. Il s'avoue rempli de nostalgie à l'idée que son temps ne connaissait pas ces plaisirs. Parle politique. Blâme les manifestations — surtout celle du Trocadéro... Épouse tout à fait les opinions d'une famille bien-pensante, mais avoue cependant que par principe il n'a jamais voté... Parlons de la bêtise des morceaux choisis que l'on fait apprendre à Jacques, et Gide de citer de gentils vers de Florian.

... Allusions au Congo, histoire d'animaux... Opinions sur des films...

Enfin, il nous emmène, Michel et moi, voir *Tabou* dans un petit cinéma. Salle assez morte, mais le film dépassa toutes nos espérances. Un seul malheur : c'est qu'on ne voit pas plus longtemps ces admirables corps de Polynésiens, ces visages, ces sourires. On aimerait les retenir. On aimerait en avoir des photos. Gide ne se lassait pas de me donner des coups de coude. Très excités tous deux par l'île de Bora-Bora où se déroulait le film. Chacun des nombreux figurants était si excellemment choisi qu'on ne savait pas lequel regarder...

Pendant la projection d'une ineptie qui précéda *Tabou*, je dis à Gide que je suis sans doute à l'âge où il sied de se marier, car j'aspire vraiment à une liaison stable, qui me dispense de courir et me laisse travailler. Lui fait part de ce mot d'une putain récemment rencontrée, qui me disait que depuis deux mois leurs affaires marchent mal, autant de par la crise que de par l'extension des «lopes»... Il dit qu'il me faudrait peut-être un petit voyage à l'étranger pour m'équilibrer.

Gide a reçu une réponse de Jouhandeau à sa lettre au sujet d'*Élise*. Il lui citait un fragment de *Journal* où il déplorait de ne pas le voir plus souvent... La réponse, bien que charmante, assure Gide que, malgré plusieurs tentatives, Jouhandeau a toujours senti entre eux un manque de naturel... «Et de fait, Jouhandeau a raison, dit Gide, cela exigerait une longue explication par lettre que je ne veux pas lui faire, mais je n'arrive pas à être simple avec lui qui ne l'est pas avec moi...»

18 décembre.

Aujourd'hui, conférence sur Michel-Ange, avec projections. J'admire tendrement ces garçons deux à deux et toujours souriants, qui sont, à la Sixtine, derrière chaque terrible prophète. Les sibylles ont aussi les leurs.

... Regrets d'avoir manqué le dernier cours, où l'on montra les grands et les petits *Ignudi*...

Lu en Sorbonne le début de la correspondance entre Gœthe et Schiller. J'en sortis l'esprit singulièrement élevé et le cœur allégé, puis je fus à Sainte-Geneviève où, sans jeter les yeux sur les jeunes visages qui le plus souvent m'empêchent l'attention, je parcourus avec délices le premier tome de la *Correspondance* de Grimm. Rien n'est plus délicieux que le Dix-Huitième, rien plus proche de nous, et nulle part mieux que dans ces lettres sur tout ce qui se passe à Paris. Je m'en suis aperçu. Aucune lecture n'est plus légère, qui cependant à chaque instant vous oblige à penser... Ce soir, il fait grand froid dehors (ce froid par lequel j'ai tant aimé courir). Je lis avec beaucoup d'amusement le savoureux *Roman Bourgeois*.

MISE AU POINT

par

ROMAN WALD-LASOWSKI *

l'acte gratuit

Que reste-t-il à dire sur l'acte gratuit qui n'ait été dit ? Peu d'événements littéraires ont suscité d'aussi nombreux commentaires, peu d'entre eux sont au même degré équivoques. Rabattus en vain sur les calculs de la raison et ceux mêmes de la morale, l'acte gratuit et son orgueilleux relief s'y dissolvent invariablement en sophismes. Gide prêtait à cela, encourageant d'emblée dans les *Caves* prétextes et incidences. Scholiaste attentif de ses moindres écarts, ne méritait-il pas en définitive, livrant ses lecteurs au charme multiple d'une *œuvre raisonnée*, tout ce tapage théorique provoqué autour d'une semblable inconséquence ?

Et cependant, le co-voyageur jeté par la portière d'un train en marche, ainsi fixé là où pourtant on n'aurait jamais pensé qu'il eût pu y avoir arrêt possible, résistance, l'image ne laisse pas de surprendre et de forcer l'imagination. Tout Gide paraît aujourd'hui se résumer dans ce menu faux-pas inoubliable au point qu'évoquer sa figure, c'est avoir aussitôt à l'esprit les *Caves* et leur croisade insensée.

Cave ? Vous n'avez que celle du Vatican dans la tête. Apprenez ceci, mon bon monsieur Fleurissoire : *Cave* est un mot latin qui veut dire aussi : PRENDS GARDE ! (p. 151).¹

Gide n'a cessé tout de même de mettre en garde incidemment ses lecteurs et de prévenir dans le *Journal* ses familiers contre les interprétations psychologiques et morales dans lesquelles se débattent ses personnages, mise en garde

* Assistant de Littérature française à la Faculté des Lettres de l'Université catholique de Nimègue.

1. Nous renvoyons à l'édition des *Caves du Vatican* parue en 1972 dans la collection «Folio» (Paris : Gallimard), n° 34.

d'autant plus insistante qu'elle se retournait d'abord contre lui, essayant de faire échec à son incurable atavisme protestant. En vain, semble-t-il, le romancier exhortait-il le critique à faire la part plus grande à l'artiste sur le prétre, à la lui faire exclusivement :

Chacun de mes livres se retourne contre les *amateurs* du précédent. Cela leur apprendra à ne m'applaudir que pour le bon motif, et à ne prendre chacun de mes livres que pour ce qu'il est : une œuvre d'art.²

Gide y revient dans de nombreuses pages : les questions morales n'importent à ses yeux que pour autant que l'œuvre les soumet à l'épreuve du *style*. Prendre Gide au mot, n'est-ce pas par conséquent se déprendre des leçons immédiates du moraliste pour ne considérer que l'intérêt inlassable qu'il a porté en *romancier* aux formes et aux recherches esthétiques les plus diverses.

l'imaginaire photographique

Le monde devient un théâtre du crime, aucun passant qui ne soit un criminel.

Walter Benjamin.

«Lafcadio n'en pouvait plus douter à présent : le crime avait été retouché, quelqu'un avait passé par là-dessus, avait découpé cette coiffe ; sans doute l'inconnu qui s'était emparé de sa valise.» (209). La notion de l'arbitraire s'offre ainsi d'elle-même au travail sensible de la *coupe* auquel invite le regain d'intérêt pour l'œuvre. Un léger déplacement y opère en effet à même la lettre, tel que l'effectue le titre du dernier texte d'André Gide, daté du 1^{er} avril 1647 de Ponte Tresa : *L'Art Bitraire*.

Et si l'acte gratuit, scène centrale vers laquelle convergent, telle la rosace d'un kaléidoscope, les différentes séquences des *Caves*, n'était par conséquent qu'un effet spectaculaire de cet art-là et de sa capacité corruptive ! Poncif éculé du jugement moral, scandale intraitable du discours logique, il relèverait du seul champ qu'ait définitivement occupé Gide : celui de l'esthétique.

L'acte gratuit, transposition romanesque d'un rendez-vous manqué, momentanément réussi avec le réel³, serait le *développement continu d'un cliché*, cliché soumis à de multiples et nécessaires retouches. Ce qu'il faut entendre ici au sens photographique du terme : lentement le *piège optique* se referme sur le voyageur qu'un imprudent désir de VOIR le pape déjà ne faisait plus tenir en place. La photographie ne lui suffisait-elle donc pas ? Comment

2. Cité par Léon Pierre-Quint, *André Gide*, Paris : Stock, 1952.

3. «Car, pour terrible qu'elle fût, Lafcadio préférerait une *réalité* au saugrenu cauchemar dans lequel il se débattait depuis une heure.» (227).

dès lors tombera-t-il dans le noir sans y être poussé ? ⁴ L'opérateur veille, à l'affût de la moindre pose : *Ne bougeons plus !*

Situé dans les *Caves* aux environs des années 1890-95 — la photographie de Lafcadio adolescent à Duino est datée de 1886 —, l'épisode de l'acte gratuit s'inscrit fictivement en effet entre deux dates importantes de l'histoire de la photographie et des techniques visuelles.

Le cinéma, apparu en 1895, a dès l'origine passionné André Gide. Ordinaire et cependant symbolique, *La Journée du 27 septembre* lui est entièrement consacrée.⁵ Suscitant l'expérience de l'inconscient visuel et gestuel selon Benjamin, le cinéma ne comblait-il pas, à travers les effets de dissociations et de solécismes insoupçonnés qu'il ouvrait ⁶, ce « drôle à lui » que l'artiste se devait aux yeux de Gide de posséder à côté de sa morale et de sa philosophie particulières ? ⁷ L'animation des *Caves* et le *revenez-y* constant qu'exige la rapidité même du mouvement, la mise en œuvre hallucinatoire du détail réaliste que leur reprochait Marcel Proust ⁸, les zones d'ombre ménagées par l'intrigue, le burlesque enfin qui leur est propre évoquent en effet ces saynètes, avec leurs titres intercalés entre les plans ⁹, où la figure ahurie du jobard passe au cinéma par des péripéties sans nombre. Il n'est jusqu'à l'étreinte finale et abusive sur laquelle le jour se lève, qui ne baigne dans un climat et une lumière cinématographique, qui ne vienne au devant du lecteur, plus que jamais ici au spectacle, crever l'écran pour parfaire l'illusion.

Le train longeait alors un talus, qu'on voyait à travers la vitre, éclairé par cette lumière de chaque compartiment projetée ; cela formait une suite de carrés clairs qui dansaient le long de la voie et se déformaient tour à tour selon chaque accident du terrain. On apercevait au milieu de l'un d'eux danser l'ombre falote de Fleurissoire ; les autres carrés étaient vides. (194).

4. La scène de la défenestration pose au théâtre un problème technique insoluble : «Lafcadio finit par lancer Fleurissoire dans le vide, alors qu'il ne doit qu'y tomber : ce jeu cruel et irrépressible cesse d'être un jeu pour devenir un vulgaire attentat.» (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. IV, Paris : Gallimard, 1973, p. 213).

5. Gide, *Feuillets d'automne*, Paris : Mercure de France, 1949, pp. 42-7.

6. «Gide propose cette chose bouffonne : un film parlant dont le thème, "la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée", est la source de nombreuses plaisanteries, les paroles y étant constamment démenties par les gestes.» (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III).

7. «Littérature et Morale», *Journal 1889-1939*, p. 94.

8. «Les punaises ont des mœurs particulières ; elles attendent que la bougie soit soufflée, et, sitôt dans le noir, s'élancent... A Toulon, ce furent les puces... A Gênes, les moustiques.» (128-34).

9. Cf. les titres des différents chapitres, ainsi que le jeu des caractères typographiques à l'intérieur même du texte.

L'ombre de Fleurissoire, incertaine et floue sur cette pellicule qui n'en finit pas de défiler, y précise peu à peu ses contours, suscitant la tentation inespérée d'un occasionnel *plan fixe*.

C'est en 1888 que Kodak lance son désormais célèbre : *You press the button, we do the rest*. Comment ne pas évoquer, le discours littéraire y projetant sur la photographie ses fantasmes d'immédiateté, la pression à ce point légère qu'il suffit à Lafcadio d'exercer pour culbuter «l'ombre du Chinois» (195) dans le vide :

Là, sous ma main, cette double fermeture [...] joue, ma foi ! plus aisément encore qu'on eût cru. (195).

Bien plus essentielle, et cependant secondaire, que ce savoir-faire minimal et comme enfantin, l'intervention patiente sur le *négatif*, le reste en somme, sur lequel agit avec toute l'adresse qu'on lui sait l'inévitable Protos :

Votre travail avait fameusement besoin de retouches, mon garçon !... (228).

Les retouches, ratures, corrections et maquillages, revanche du mauvais peintre, tout subtil qu'il soit, Protos et du littérateur Julius de Baraglioul sur le photographe, tentent de neutraliser ce «petit laps par où l'imprévu» (187) s'est fait jour, l'espace d'un instantané, à l'intérieur de ce vecteur idéal de la *rencontre* et de la *disparition* qu'est le train de nuit.

toucher pour voir

Contemporain de cette crise provoquée dans la façon de percevoir et de sentir par la photographie et le cinéma, l'épisode de l'acte gratuit apportait une solution, dans l'ordre de l'esthétique romanesque, à l'impasse dont Gide faisait état dans une lettre adressée à Ghéon alors qu'il concevait les *Caves* : «Décidément il faut faire autre chose, il [Balzac] a tout fait.»¹⁰

D'emblée, aux toutes premières pages des *Caves*, Gide accuse en effet les limites de cette impasse en liquidant le passé romanesque de son jeune héros dans un cul-de-sac symbolique :

Près de l'impasse Oudinot, un attroupement se formait devant une maison à deux étages d'où sortait une assez maussade fumée. (64).

Rien de plus convenu, de plus attendu que ce qui ne manque pas de se produire. Donnant en plein dans le fait divers, Lafcadio se jette au milieu des flammes pour en retirer deux marmots avant de regagner sa chambre de l'impasse Claude Bernard¹¹ : semblable au phénix relevé de ses cendres, désormais dis-

10. Cf. Ghéon-Gide, *Correspondance*, Paris : Gallimard, 1976.

11. Le roman chez Gide tourne court. Cette impuissance à conduire la forme romanesque, sauf à la négocier de façon frauduleuse (la mise en abyme), Gide ne l'attribue-t-il pas lui-même dans *Paludes* à l'impossibilité où il est d'inventer des noms propres, de les inventer *droits* ? Pauvres totems éventés, les «Fleurissoire», les «Blafaphas» et autres

ponible en vue de nouvelles expériences, de nouvelles aventures.

Roman de l'impasse, impasse du roman — le voudrait-il, Lafcadio ne parvient pas à se défaire de la *filie du littérateur* qui ne cesse de le poursuivre à la suite de cet exploit —, les *Caves* se présentent au premier abord comme un récit d'aventures aux rebondissements multiples. Manière de roman policier métaphysique où les vieilles notions du Vrai et du Faux n'ont d'autre substance, au sein d'un univers absurde, que celle que leur confère le paradoxe, elles sont aussi et principalement le récit d'une *expérience* dont une certaine idée de la photographie serait le représentant privilégié : expérience qui est celle du regard et de son *extériorité* radicale en marge de la rumeur inépuisable des livres et du discours. Ceux-ci ne doublent-ils pas le réel d'un autre halluciné, y reprenant obstinément, dans la proximité réflexive des mots et des choses, l'ébauche du visible et de sa représentation ? Si le visible ne se livre par conséquent, selon la logique de la représentation, qu'à *distance* à travers sa doublure langagière, le réel qu'il circonscrit au milieu du monde onirique de l'analogie ne se constitue que dans l'efflorescence vague de l'Illusion. C'est à cette solidarité indéfectible entre le réel et sa représentation, le travail infini de la *ressemblance* auquel s'emploient Protos et Baraglioul contribue à la maintenir, que Lafcadio prétend couper court en transgressant l'*aire de l'illusion* au profit d'une nouvelle réalité psychique, d'une appréhension *tactile* du réel.

Voir est bien ce qu'il y a de plus difficile, de plus singulier. Tant de choses concourent à obscurcir la vue qu'il semble impossible de la corriger sinon par le relais d'organes artificiels et supplétifs, impossible de la redresser qu'en l'imposant pour ainsi dire *du bout des doigts* : leçon paradoxale et indirecte, sur laquelle Gide est revenu tout au long de son œuvre.¹² L'apprentissage de la vue y est en effet le résultat et comme la vérité d'un long *tâtonnement* au terme duquel, du corps de l'aveugle à celui de Lafcadio assimilé à celui d'un appareil photographique, la réalité ne s'offre que dans le prolongement des membres, aussitôt menacée et dérobée par ce contact qui l'explore.

Comment y voir clair et pouvoir rencontrer enfin le réel, telle est la question qui est posée avec insistance dans les *Caves*.

un œil, des yeux : le pluriel irrégulier

«Il ouvre *Les Caves du Vatican* et s'y attarde un bon moment. Nos yeux

«Baraglioul» s'effacent à l'ombre d'un prénom orgueilleux et suffisant : Lafcadio. Nom supposé : Wluiki, adresse : impasse Claude Bernard. La déflation grimaçante du nom propre, pour autant que celui-ci médiatise l'écriture romanesque, a lieu dans l'œuvre giddienne à la faveur d'une promotion généralisée du prénom.

12. Seul, à la limite, l'aveugle y voit, telle Gertrude dans *La Symphonie pastorale*.

se rencontrent, il sourit et dit : C'est très bon.»¹³ Les *Caves* n'étaient-elles donc qu'un récit cousu de fil blanc dont les projets d'adaptation cinématographique et théâtrale constituaient comme autant de *repentirs* tardifs ? Ne trouvaient-elles pas dans leur formule intime confirmation pour Gide dans cet échange de regards — «nos yeux se rencontrent» — qu'elles mettent à tout instant à l'épreuve à travers tous les avatars de la vision, tous les troubles de la vue ?

Six rats jeûnants et ligotés entraient quotidiennement en balance ; deux aveugles, deux borgnes, deux y voyant ; de ces derniers un petit moulin mécanique fatiguait sans cesse la vue. (14).

Dans la pénombre de son appartement de la via in Lucina à Rome, Anthime Armand-Dubois se livre à de coupables opérations, couvert par l'ombre pieuse de sa femme. C'est d'abord et très scientifiquement de sa myopie qu'il se venge sur ces misérables créatures, prétextant l'étude de nouveaux tropismes de l'activité animale. Avec quel *tact* infini ne s'empresse-t-il pas cependant, au sortir de son laboratoire, de se *convertir* aux ressources et aux limites de son insuffisance en retirant une escarille imperceptible de l'œil congestionné de sa belle-sœur, Marguerite de Baraglioul (le *gl* se prononce en *l* mouillé, à l'italienne, comme dans Broglie, duc de) ! L'intervention achevée, Dubois et Baraglioul passent à table, la conversation s'engage :

Par égard pour l'œil de Marguerite, on parlera d'abord *oculistique* (les Baraglioul feignent de ne point voir que la loupe d'Anthime a grossi). (26).

D'une accommodation l'autre, à la myopie d'Anthime fait pendant la presbytie d'Amédée Fleurissoire, son beau-frère. Celui-ci n'en est-il pas en définitive la dupe, pour s'être approché trop près de son reflet dans la vitre du train ! Plongé au milieu des surfaces réfléchissantes du compartiment, étourdi par les modifications incessantes de l'intensité lumineuse, Fleurissoire s'y voyait sans doute déjà, à proximité de leur foyer redoutable, *la tête en bas, les pieds en l'air*.

Prothèses, instruments et événements optiques en tous genres, les caves se profilent et prolifèrent à perte de vue sous cette enseigne.

Les troubles de la vue et ceux du jugement conditionnent en effet à des degrés divers les réactions de l'ensemble des personnages des *Caves*. A l'exception de Protos qui, se tenant au centre du mille-pattes, ne cesse d'avoir l'œil — au royaume des aveugles, les borgnes sont rois, à leur manière les *Caves* illustrent le dicton —, il n'en est aucun que ceux-ci ne fassent précisément réagir à la suite d'une malformation constitutive de la vue ou sous l'effet de l'égarement du sens commun. Si le respect des conventions et la foi bercent d'illusions en rendant aveugles, combien plus encore les ténèbres morales dans

13. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 349.

lesquelles se trouve plongée la chrétienté, limitée ici aux membres disparates d'une famille dont l'album photographique, entr'aperçu au beau milieu du salon des Fleurissoire, préservait naïvement l'unité fictive ! Les feuillets de l'album ménageaient, semble-t-il, déjà dans le cœur patient du soupirant de Madame Fleurissoire, quelque peu Blafaphas, le *retour du mort* en l'espèce d'une photographie, pénultième portrait du voyageur tiré avant son départ.

Une mise au point s'imposait donc par l'intermédiaire de l'enfant bâtard au milieu de tous ces personnages vivant pour ainsi dire à côté de la *plaque*, fantoches aux regards brumeux, victimes aux «yeux d'aloïse» (122).

mise au point

HONNÉTETE ! Tout ce qu'il y a dans ce mot.
André Gide.

«Rien ne le retenait à Paris, ni ailleurs ; traversant l'Italie à petites journées, il gagnait Brindisi d'où il pensait s'embarquer sur quelque Lloyd, pour Java.» (186).

Toutes traces de son passé familial, romanesque, liquidées, la conscience vacante, rendue ainsi réceptive à la pure *manifestation*, Lafcadio s'éloigne de Rome, seul dans le compartiment. Absorbé et *rejeté* par le bercement monotone du train dans ses souvenirs récents de voyage, il ne cesse de flotter dans une irréalité étrange, son chapeau de castor rabattu devant les yeux le séparant du paysage.

«Cette vieille dont j'ai chargé le sac sur mes épaules [...] à Covigliajo [...] — je l'aurais tout aussi bien serrée à la gorge — d'une main qui ne tremble pas — quand j'ai senti cette sale peau ridée sous mon doigt...» (186-7). «Là, sous ma main...», l'épisode anticipe dans le souvenir, sur le mode de l'imaginaire, la rencontre avec Fleurissoire : il suffisait d'une simple *pression digitale pour déclencher* l'irréversible, si peu en définitive pour provoquer d'une main assurée le drame ! A Covigliajo encore, cet enfant rencontré dont Lafcadio fait refluer l'image : ses yeux «cherchaient aussi inquiètement mon regard que mon regard cherchait le sien ; mais que je détournais aussitôt...» (188). La réciprocité des regards n'est pas permise à Lafcadio dès lors que, portant le sien propre en bandoulière, il ne peut que le fausser. Le «photographe» ne se doit-il pas d'effacer son regard, de le faire oublier en «passant au brou de noix son visage» (189), pour mieux surprendre, et comme à *rebours* idéalement, celui de l'autre ! Il lui est sans doute plus facile de «fixer une relation dyssymétrique comme l'est une apparition, car celui qui "apparaît" ne regarde pas». ¹⁴

14. Jean-François Chevrier, *Proust et la photographie*, Ed. de l'Étoile, 1982, p. 14.

«Oh ! d'où sort cet étrange vieillard ? Par la porte à coulisse du couloir, Amédée Fleurissoire venait d'entrer.» (189).

Le dispositif photographique se met en place, le piège optique lentement se referme.

Endormant la défiance de son modèle, après l'avoir examiné «d'un œil morne, indifférent en apparence» (189), Lafcadio rabat une fois encore son castor sur ses yeux et «tâche à faire un rêve d'un souvenir de sa jeunesse» (190). Ne semble-t-il pas ainsi, à travers les rêveries d'enfance que les circonstances *réclament*, vouloir armer sa sensibilité d'impressions visuelles en ravivant le souvenir de l'oncle Wladi descendant mystérieusement et de nuit l'escalier de ce château perdu des Karpathes, une lanterne à la main !

Que retenir de ce rêve *liminaire*, rêve pris lui-même dans la texture ivre d'un rêve — «Cadio reprend son somme où il l'avait laissé, et se demandera le lendemain s'il n'a pas rêvé tout cela» (192) —, sinon qu'à se redoubler infiniment, ainsi mis en abyme, il annonce cet interstice infime et grandissant dans lequel bientôt le réel va s'engouffrer brutalement. S'efforçant au réveil par l'intermédiaire de l'oncle Wladi, Lafcadio y développe, du bout des doigts (!) également, l'imaginaire photographique qui le hante inconsciemment.

Wladi s'approche du piano, l'entrouvre, caresse du bout des doigts quelques *touches* qui répondent très *faiblement*. Tout à coup le couvercle échappe et fait en retombant un boucan formidable [...]. Wladi se précipite sur la lanterne, qu'il aveugle, puis s'écroule dans un fauteuil ; Cadio glisse sous une table ; tous deux restent longtemps dans le noir, sans remuer, aux écoutes... mais rien ; rien n'a bougé dans la maison ; au loin, un chien jappe à la lune. Alors, doucement, lentement, Wladi redonne un peu de lumière. (192).

Quel boucan formidable — «Lafcadio sursaute encore en y songeant» —, et cependant imperceptible, que ce déclic involontaire dans la nuit qui tout aussitôt les a plongés dans le noir !

«Le petit vieux, que je sens là, croit que je dors, pensait-il. Si j'entrouvais les yeux, je le verrais qui me regarde.» (193). Tandis que Lafcadio limite déjà, encadre dans le reflet de la portière le sujet que bientôt il va surprendre, une curieuse scénographie s'organise dans le compartiment. Rarement modèle fut de la sorte coopérant comme Fleurissoire, contribuant lui-même à assurer l'éclairage le plus favorable avant de s'apprêter pour prendre la pose.

Le col enfin admit le bouton. Fleurissoire reprit alors, sur le coussin où il l'avait posée près de son chapeau, de sa veste et de ses manchettes, sa cravate et, s'approchant de la portière, chercha comme Narcisse sur l'onde, sur la vitre, à distinguer du paysage son reflet. (194).

L'éclairage est insuffisant, Lafcadio redonne de la lumière, pendant que dans la vitre du train Fleurissoire se dépouille peu à peu de ses spectres successifs jusqu'à ne plus être qu'une ombre dans les mains de l'expérimentateur. La durée d'exposition se prolonge, la séance d'habillage se poursuit et, «ce fai-

sant, [Fleurissoire] examinait, au-dessus de la place où il était assis tout à l'heure, la photographie (une des quatre qui décoraient le compartiment) de quelque palais près de la mer». (194). Les rideaux du couloir tirés, la chambre noire ainsi préparée, Lafcadio tirera-t-il à présent le portrait du petit vieux examinant ce à quoi il va être bientôt réduit ? Il n'est pas temps encore, la mise au point non tout à fait satisfaisante, Lafcadio hésite.

Sur le fond de la vitre, à présent noire, les reflets apparaissaient plus clairement, Fleurissoire se pencha pour rectifier la position de sa cravate. (195).

L'image de Fleurissoire se détache à présent avec plus de netteté sur la plaque photographique ; dans quelques instants, Lafcadio va pouvoir enfin la fixer. L'éclairage du compartiment est à son maximum d'intensité ; il manque cependant encore de lumière, à moins d'une lueur inespérée...

«Là, sous ma main [...]. Si je puis compter jusqu'à douze, sans me presser, avant de voir dans la campagne quelque feu, le tapis est sauvé. Je commence : Une ; deux ; trois ; quatre ; (lentement ! lentement !) cinq ; six ; sept ; huit ; neuf... Dix, un feu...» (195) — servant de façon fortuite la prise de l'instantané, l'appui providentiel d'un *flash* !

Fleurissoire ne poussa pas un cri. [...] Allons, allons ; Cadio, pas de retouches : tout est comme tu l'as voulu.

Preuve que je me possède parfaitement : je vais d'abord regarder tranquillement ce que représente cette photographie que le vieux contemplait tout à l'heure... *Miramar* ! (195-6).

En l'espèce d'un même cliché à deux reprises contemplé, la photographie encadre l'épisode de l'acte gratuit, l'imaginaire photographique organisant l'ensemble de la scène.

ultime et bref développement

Valeur tant de fois célébrée par André Gide, et ce dès *Les Nourritures terrestres*, l'instant trouve dans l'enregistrement photographique sa fiction exemplaire. Ne découvre-t-on cependant ce qu'on a vu, se retrouve-t-on criminel, qu'une fois l'image révélée, Lafcadio laisse à d'autres le soin de remuer, à l'intersection du réel et de l'imaginaire, tout cette histoire dans un bain à la composition complexe où se mêlent considérations morales et philosophiques.

Répondant chez Gide à une volonté de parti-pris *objectif* et, selon ses propres termes, à une tentative irréalisée jusqu'alors de *projection au dehors* des personnages, les *Caves* tournent en effet autour de la rencontre de Lafcadio et de Fleurissoire comme autour de leur axe principal.

L'essentiel de l'esthétique gidienne est bien dans les *Caves* cet événement inouï — «Fleurissoire ne poussa pas un cri» — au milieu duquel se détachent, comme pour mieux en souligner l'importance et l'enjeu, les initiales mêmes de l'auteur : l'Acte Gratuit.

ANDRÉ GIDE

POWRÓT
Z
Z. S. R. R.



WARSZAWA

Instytut Wydawniczy „Biblioteka Polska”

Couverture de la traduction polonaise de *Retour de l'U.R.S.S.*
(Ce volume, paru en 1937, n'a pas été réédité, et l'ouvrage n'est plus disponible
aujourd'hui en Pologne)

DESCENTE AUX ENFERS ET RETOUR DE L'URSS

OU

LA MYTHOLOGIE D'ANDRÉ GIDE

par

ROBERT TRIOMPHE *

Ce mort était nu ; il avait seulement un anneau d'or à la main. Gygès le prit et sortit... et il constata qu'en tournant le chaton à l'intérieur, il devenait invisible, à l'extérieur visible. Sûr de son fait, il se rendit au palais, séduisit la reine, et avec son aide attaqua et tua le roi, puis s'empara du trône.

Platon, *République*.

Retournez, et vous verrez.

J.-P. Valabrega, *Le Désir et la perversion*.¹

Gide ne nous avait jamais attiré. Intrigué par la préface du *Retour de l'URSS* empruntée au mythe de Perséphone, nous comptions tirer au clair sa signification pour offrir le résultat de notre travail à Pierre Pascal, qui s'est intéressé à ce livre et a pu, grâce à une confiance de Victor Serge, en éclairer un aspect trop négligé.² Conduit par là à étudier la collaboration de Stravinskij à la *Perséphone* de Gide, puis le mythe du printemps chez nos deux artistes, il nous est apparu bien vite qu'il fallait aller plus loin, trop loin même pour comprendre. Nous aurions dû, bien sûr, nous en douter. Tout mythologue est un mythomane qui s'ignore, et il entretient avec ses mythes les rapports intimes du psychiatre avec la folie. Sur les traces de Perséphone, on des-

* Professeur honoraire de langue et littérature russes à l'Université de Strasbourg, ancien Conseiller culturel de France à Moscou.

1. J.-P. Valabrega, *Le Désir et la perversion*, Paris, 1967, p. 182.

2. Cf. la lettre de P. Pascal au journal *Le Monde*, 29 novembre 1978, p. 9. C'est la réédition du *Retour de l'URSS* qui a provoqué le rappel de cette confiance.

cend soi-même en enfer... Mais comment ne pas suivre sa propre pente ? Nous avons déjà cueilli la fleur fatale ; et comme la fille de Déméter chez Hadès, un Virgile à la main en guise de torche, nous descendions dans l'œuvre et dans la vie de Gide. *Noctes atque dies patet atri janua Ditis...*

*

Gide a commencé sa carrière à l'époque symboliste. La symbolique moderne et ses miroirs antiques (Creuzer ; Virgile) lui sont familiers. Et s'il critique Freud, c'est que lui-même n'a pas eu besoin de «cet imbécile de génie» pour «faire du freudisme sans le savoir». ³ Du *Traité du Narcisse* aux fragments du *Traité des Dioscures*, du *Prométhée mal enchaîné* au *Roi Candaule*, à *Œdipe* et à *Thésée*, les mythes lui ont fourni le titre et la trame d'œuvres multiples, où la mise en œuvre dramatique le dispute à l'interprétation personnelle, assortie parfois de savantes lectures. Son aversion pour l'histoire ⁴ et son recours aux paraboles évangéliques (*La Porte étroite*, *Le Retour de l'Enfant prodigue*, *Si le grain ne meurt*) semblent issus tout droit de la plante mythique, à moins qu'ils n'en soient la semence, ou l'ombre portée. L'auteur du *Treizième arbre* a suggéré lui-même divers points de vue sur la fonction du mythe dans son «château» : mais il n'interroge que trois interprètes spécialisés (un curé, un philologue et un psychanalyste), dont les raisons divergentes créent délibérément la confusion : comme souvent chez Gide, on frôle la vérité au lieu de la tenir. Au moment critique, où la pièce quitte le plan intellectuel pour le plan existentiel, l'obsession mythique, gravée sur un arbre maudit ⁵ et portée par une autre trinité (la Comtesse, le Vicomte et le Neveu), est escamotée par «l'évanouissement» de la coupable, et le «coup de balai» final. Essayons d'éviter le panneau que l'illustre escamoteur tend à ses trois mythologues professionnels pour définir, à égale distance du confort dogmatique, de l'amateurisme littéraire et de l'analyse clinique, la mythologie cachée dans l'évangile selon saint Gide.

La Bonne Nouvelle moderne, c'est que le Royaume des Cieux s'appelle désir, ou que le Désir s'appelle royaume du ciel. Les ténèbres de la Famille et de l'Église ne l'ont pas compris, mais elles n'ont pu prévaloir contre lui. Les parents avaient apporté à l'enfant Gide le contraste de leurs tempéraments et de leurs pays nats : la liberté sauvage de la garrigue languedocienne, et le style élégant de Cuverville dans la campagne normande «pluvieuse et domestiquée». Libéré par la mort du père, le puritanisme maternel avait imposé à

3. Cf. *Journal 1889-1939*, Pléiade, 1940, p. 729.

4. Cf. *Si le grain ne meurt*, Pléiade, 1955, pp. 488-9, et *Journal 1939-1949*, p. 138.

5. Symbole à la fois sexuel et paradisiaque (arbre de la chute), d'où le numéro diabolique : 13.

l'enfant l'alternative protestante de l'esprit et de la chair, de l'ange et de la bête. Une éducation faite de ruptures multiples livre souvent Gide à lui-même ; les pôles héréditaires se prolongent en appels troubles d'Éros et en tentations mystiques. La Nature et la Grâce échangent leurs attraits. Le Dieu qui veut la mort du désir devient Désir qui veut la mort de dieu. Mais la *Convention* qui s'opposait à la *Nature* revit bientôt par la *grâce de la littérature*. Ainsi se dessinent deux seuils de satisfaction du désir : celui d'Éros, réfugié dans l'homosexualité pour maintenir sur la femme l'angélisme primitif ; celui d'une communication sociale qui passe par la carrière d'homme de lettres et doit mener à la gloire. Les deux nouvelles sources de vie, écriture et immoralisme, jouent à échanger leurs valeurs et leurs inversions, leurs sincérités et leurs reniements. L'œuvre écrite ne peut prendre le moi et ses ténèbres pour objet qu'en restant transparence au monde. Elle tend à reconstruire à son profit non seulement la société, mais la morale et la loi écartées au départ. Paris, capitale des lettres, concilie les mirages d'Uzès avec ceux de la Normandie. Le ciel illimité de l'esthétique accueille dans son paradis tous les morts, y compris le christianisme. Il faut s'éprendre pour se reprendre, renier pour assumer, vivre à la fois le mirage et le courage, s'abandonner sans nier le sens de l'effort, être athée sans impiété, réconcilier l'Évangile et le paganisme, se régénérer et pourrir, comme un fruit, comme une graine ; indéfiniment...

De là certaines convergences, toutes dérivées de l'équation initiale, qui a fait de la « chute » une « libération » : celles, par exemple, du péché et de la souffrance, du désir et de la pitié, du renoncement et du reniement. Elles permettront de « fondre les couleurs » au lieu de les opposer, d'aller au delà du bien et du mal, d'échapper au dogmatisme vulgaire, pour rejoindre Nietzsche ou Dostoïevski. Un jour l'Afrique du désir deviendra corps de pitié ; et la Russie du mirage communiste fera de même. C'est au lendemain de la première guerre mondiale que Dostoïevski a conduit Gide à cette prise de conscience de son génie, à ce catéchisme à l'envers qui inspirera ses désengagements comme ses professions de foi. N'est-il pas le maître des équivoques et des clairs-obscurs exemplaires ? Quand Raskolnikov et le *starets* Zosima s'inclinent l'un devant Sonia, l'autre devant Dmitri, se prosternent-ils devant la douleur, ou devant le péché ? Ambiguïté essentielle, ténèbres de lumière, qui prouvent le refus des antagonismes, la capacité d'accueil, la « disponibilité » du génie. La morale, comme l'esthétique, ont intérêt à s'installer sur ces « plages de dégradation » où s'opèrent les convergences structurales ; et d'abord celle de l'art et de l'enfer. « Il n'y a pas d'œuvre d'art sans la collaboration du démon », et corollairement les bons sentiments font la mauvaise littérature. Les bons peintres sont ceux qui mettent de l'ombre dans leurs tableaux. L'ange et la bête, réconciliés dans l'artiste, contemplent de loin le saint, modèle d'un

autre âge. William Blake, avec *The Marriage of Heaven and Hell*, apporte son anneau d'or à leur conjonction, qui se veut «bénédiction nuptiale».

Au carrefour des ferveurs littéraires et du démonisme érotiquement vécu, les mythes antiques offrent à Gide leur fraîcheur et leur beauté irréelle, la sécurité d'une aventure archétypique, et la possibilité de défier, dans le clair-obscur de leur refuge, toute résistance du réel, toute censure personnelle ou collective. Les phantasmes individuels pouvaient s'y parer de langage éclatant comme de silences, de vérité et d'artifice, d'objectivité et de subjectivité confondues, de temporalité dramatique et de fatalité éternelle. Gide y retrouvait donc, avec le mélange de l'art et de la religion, toutes les plages de dégradation qui lui étaient chères ; et notamment, entre l'Olympe et l'Hadès, le seuil douteux et redoutable des ténèbres et de la lumière, passage obligé des cata-bases et des hiérogamies héroïques. Trois formes mythologiques de transgressions de l'ombre retiendront notre attention dans l'œuvre de Gide. La première, inachevée, est celle de Narcisse, qui sonde simplement les profondeurs de l'eau ; amoureux de son image, il en attend la révélation du monde caché. Puis viennent les formes plus nettement dialectiques, qui remplacent l'inversion de l'image dans le miroir aquatique par son retournement dynamique : c'est Orphée, descendu chez Hadès pour ramener Eurydice avec lui à la lumière, mais contraint de la laisser retourner à sa nuit ; avec, au cœur du drame, cette conversion/perversion du regard qui fait perdre à l'amant, par «excès d'amour» et infidélité à l'injonction divine, celle qu'il allait gagner. Proserpine enfin, ravie aux enfers par Pluton, mais rendue ensuite à sa mère, obtient (comme les Dioscures...) le droit de se partager entre les enfers et l'Olympe, et de redescendre et remonter sa pente, indéfiniment ; tel, dans le cycle des saisons, le printemps, dont elle est une personnification. Mieux encore que Narcisse et Orphée, c'est elle qui révèle les coordonnées de la mythologie gidiennne, en y inscrivant comme une onde, entre une fleur de narcisse et des pépins de grenade, les oscillations verticales de sa destinée. Cette mythologie déborde chez Gide le cadre des références formelles aux mythes antiques, qui ne sont que la partie visible du spectre. Elle se retrouve sous une infinité d'images particulières, qui participent obscurément à sa structure, et en fournissent la miniature. Voici un aperçu des grands ensembles et du détail.

Le Traité du Narcisse évoque la fuite perpétuelle des formes dans le présent, ce flux continu où se mire son auteur. Il y voit les choses, «virtuelles» encore, se presser vers l'être, en s'écoulant vers le passé. Elles «s'élancent vers une première forme perdue, paradisiaque et cristalline» : image d'un moi qui cherche son innocence, sa virginité disparues. Le thème du paradis perdu est largement développé, sur la base des thèmes bibliques colorés de mythologie

vaguement platonicienne et scandinave : le rameau d'Ygdrasil remplace l'arbre fatal. En le saisissant, Adam l'androgynie se dédouble et chute, en proie au sexe et au désir. Dès lors le souvenir du paradis viendra désoler ses extases. «Tout» en effet «s'efforce vers sa forme perdue» et «le paradis est toujours à refaire», car «la faute est toujours la même qui toujours le reperd» : c'est que l'homme songe à soi et se préfère. On peut y échapper en transformant en «symbole» et en «phénomène» la vérité cachée derrière les formes, c'est-à-dire en «manifestant». «Toute œuvre qui ne manifeste pas est inutile, et par cela même mauvaise». L'œuvre d'art est un paradis partiel, retrouvé par le poète-Narcisse dans l'intime de son être, et promu par lui à une forme éternelle, à partir d'une forme imparfaite et transitoire. Les règles de la morale et de l'esthétique sont les mêmes. Mais alors quel acte «moral» pourra manifester le miracle et promouvoir l'éternel à partir de l'intime ? C'est celui qui passe outre aux «lois des hommes», aux «craintes» et aux «remords» pour tendre les mains vers l'arbre du désir, envers et reflet qui s'offre au miroir de l'eau. La gloire est de *céder* à cet appel sans bataille, tout en restant *plus fort* que l'appel (*sic*)...

Avec Orphée, la rivière de Narcisse devient souterraine, et se jette dans les eaux du Styx, tandis que le dédoublement d'Adam et d'Ève se répète, grâce au personnage d'Eurydice. L'une des voies qui mènent à ce mythe est celle du symbolisme moral, suggéré à Gide par une citation de Boèce : la descente aux enfers à la recherche de la Nymphé bien-aimée ressemble, selon le *De Consolatione* ⁶, à la tentative de l'homme spirituel qui veut faire sortir son âme du vice où elle est plongée : qu'il se garde de regarder en arrière, sinon le vice la reprendra. Mais les lois de la morale n'étant que celles de l'esthétique, Gide «redresse» l'inversion chrétienne de Boèce, et Orphée redevient le symbole du poète, qui chante le *projet* du *désir*, annulé par l'*objet* de la *possession*. Du moins la symbolique de Boèce permet-elle de rapprocher la quête orphique du monde onirique de Gide, avec ses rêves à répétition hantés par la *quête de l'épouse perdue* ; une quête qui, dans un rêve de 1941, ne peut aboutir qu'à condition de répondre à un dilemme insoluble, suisse et russe à la fois, auquel Gide échappe en l'escamotant ⁷ : nous en donnerons un peu plus loin une clef. On retrouve l'épouse d'Orphée dans la *Proserpine* à laquelle Gide travaille depuis 1893, promue au rôle de porte-parole des ombres, qui errent

6. III, 2. Le symbolisme de Boèce repose sur la superposition *uxor/mens*, d'où *in superum diem mentem ducere*. Gide emprunte Boèce à Taine (cf. Patrick Pollard, éd. crit. de *Proserpine* et *Perséphone*, Lyon 1977, p. 9).

7. *Journal 1939-1949*, pp. 80-2. Nous ne donnons bien entendu que le squelette d'une interprétation qui préfère le système de Boèce à celui de Freud : *uxor* = *mens* (qui est féminin en latin).

à travers les Champs-Élysées comme les formes flottantes dans la rivière narcissique. Eurydice dit leur insatisfaction, et ces recommencements sans fin du désir dont la pierre de Sisyphe, l'arbre de Tantale, le tonneau des Danaïdes illustrent la vanité. La lyre de son époux saura fixer cette errance, comme Narcisse fixait ses rêves en formes cristallines. Mais ce « repos » de la forme est un paradis partiel, illusoire. L'effort d'Orphée pour immobiliser les ombres échoue parce qu'il cherche à s'emparer d'Eurydice, par excès d'amour ; et tout est à recommencer. L'épouse rentre dans l'errance des ombres, d'où elle avait cru sortir, pour attendre avec elles indéfiniment. « Il n'y a pas à proprement parler de conclusion. »⁸

Mais la perfection d'Orphée appartient au monde invisible ; entrons-y à notre tour, initiés par le rêve, et sous le masque du réel. Maintenant l'épouse chérie n'est plus l'âme de Gide, déguisée en Eurydice à la manière de Boèce. C'est la femme authentique, Madeleine, enveloppée d'un double voile, qui ajoute à l'ambiguïté du mythe l'obscurité savante d'une citation latine, tirée de l'impossible *Culex* :

Cur misera Eurydice tanto maerore recessit

*Poenaque respectus et nunc manet, Orpheus, in te ?*⁹

On aura reconnu au passage, dans les derniers mots, le titre du thrène consacré par l'uraniste à l'ombre virginale de son épouse. Gide aurait-il relevé la citation, empruntée sans comprendre, de manière à faire de Madeleine/Eurydice le sujet réel de *manet*, comme le suggérera le *Journal* en 1949 ?¹⁰ Et alors voudrait-il dire que l'épouse morte ne survivrait plus qu'en lui ? En 1949 sans doute, mais sûrement pas à l'origine, où le rôle du mythe est déterminant. Gide imite Orphée en ramenant à la lumière du livre l'épouse déçue ; son art infernal va lui faire rejoindre celle qu'il refusait de rejoindre dans la vie. Mais quel est ce châtiment (*poena respectus*), sujet de *manet* dans le latin du *Culex* ? Pour le poète antique, Orphée, au moment même où il perd Eurydice, a été puni du crime d'amour qui est infraction à une interdiction divine ; et cette punition se prolonge encore (*et nunc manet*) mainte-

8. Cf. *Proserpine*, fin ; et le « pourrait être continué », bien analysé par Marc Beigbeder dans son *Gide*.

9. *Culex*, éd. crit. par Ch. Plésent, Paris, 1910, vv. 268-9. Le *Culex* n'est pas de Virgile, comme le croyait Gide.

10. *Journal 1939-1949*, p. 337. L'esthétique de la phosphorescence, appliquée par Gide au cadavre de Madeleine, a cette pâleur exsangue qu'Arthur Koestler dénonce dans *Le Yogi et le Commissaire*. « Je la revis sur son lit de mort... on eût dit une janséniste de Philippe de Champaigne... *Et nunc manet in te*, me disais-je ; ou du moins (car je n'avais pas encore découvert dans le *Culex* de Virgile ces mots pesants) [*sic* !], je sentis que désormais elle ne vivait plus que dans mon souvenir. » Tout le passage, consacré à l'appréhension de l'âme dans la phosphorescence de la chair, est significatif.

nant que, mort, il réside aux enfers où le *Culex* l'a rejoint. Alors Gide, déguisant et dégustant un sentiment permanent de culpabilité, voudrait-il nous faire croire, jusque dans ses «aveux» les plus osés, que lui aussi, il a trop aimé son épouse, et que c'est là l'origine de sa «punition», ce qui l'a conduit en enfer ? Ou joue-t-il simplement à transposer à propos de Madeleine le vieux thème du désir puni, cher au Dieu puritain de son enfance ? Le chant funèbre, avec son subtil mélange de faux regrets et de vrais reproches, s'écoule tristement vers le passé, transformant Madeleine, et surtout son poète, en pâle cristal. Et puis, au moment de conclure, quand le bouquet de narcisses est déposé sur la tombe, par une imitation raffinée du mythe antique, Gide renvoie l'ombre de l'épouse à sa nuit, sous prétexte de libérer son «amour» du «poids» du souvenir. C'était, bien sûr, le meilleur moyen de rejeter l'ombre d'un repentir, le fantôme «phosphorescent» de la survie et de la transcendance, pour jouir en liberté du *et nunc... in te*, ce présent pseudo-évangélique¹¹ où le moi se contemple (*te = me*) dans l'infinitude de son immanence. Ainsi celle qui avait opposé la charité authentique, la discrétion et la douleur à l'angélisme menteur, aux sincérités cyniques et publicitaires, retrouve, sur le seuil où Orphée la perd, son royaume de déréliction éternelle.¹²

Mais laissons un instant cette superbe médaille mythologique, que nous comprendrons encore mieux tout à l'heure, pour regarder le grand «faux-monnaieur» fabriquer, en la marquant du même coin, la petite monnaie de ses images. En voici quelques exemples. Hiver et neige, bourgeons, et sève, fleurs et printemps, fruits et graines y figurent ; et *Les Nourritures terrestres* en offrent un volumineux catalogue. Variante de la dialectique enfer/ciel, la dialectique de l'avvers/revers se reflète en raccourci dans la *neige hivernale*. Blanche et «mystique» lorsqu'elle est triomphante, elle devient gidienne quand elle se met à fondre par «excès d'amour». Alors, triste et douloureuse, grise et sale comme les ombres ou Eurydice la trop aimée, elle prend la couleur indéfinie de l'attente, celle de la mort qui s'en va et de la vie qui doit naître au seuil du *printemps*. Ce dernier, perdu et retrouvé, relancé par sa perte même, est présent dès les premiers poèmes. «Le printemps est un devenir ; c'est la saison de la préparation de l'espoir. J'ai toujours préféré le bouton plein de promesse à l'épanouissement de la fleur, le désir à la possession, le progrès à l'achèvement, l'adolescence à l'âge mûr.»¹³ Cette préférence, ap-

11. Gide a exploité plusieurs fois le *et nunc* de l'immanence égocentrique et mystique. Cf. notamment, dans *Numquid et tu...?*, in *Journal 1889-1939*, p. 605.

12. Noter aussi dans le *Journal* (12 mai 1927), l'accusation que Gide lance contre Eurydice/Madeleine : c'est la femme qui oblige Gide/Orphée à se retourner vers son *passé*. Il faut lui faire lâcher prise, la renvoyer à la prison du passé, et partir seul vers l'aventure du Moi héroïque.

puyée sur ses avatars corydoniques, va très loin. Elle donne son sens rétrospectif à l'hiver, printemps souterrain, avec ses graines ensevelies dans l'ombre et ses promesses de germination. Ainsi se dessine une dialectique hiver/printemps, à la fois parallèle et opposée à celle de l'enfer et du ciel : car elle relativise, entre autres, le paradis de l'art, et tend à nous ramener vers « l'inéclos » créateur », à réduire l'éclosion à l'éphémère précarité de son présent. Elle traduit, mieux que toute théorie et toutes ratiocinations, fussent-elles gidiennes, la contradiction entre le goût de la forme et le refus des formes arrêtées, dénoncées comme source de l'erreur transcendantale et du péché d'Église par le vertige gidien du devenir. *La Tentative amoureuse* en offre un bon modèle. *Les Nouvelles Nourritures*, en redisant l'élan de la sève qui fait éclater les gaines de la semence et du bourgeon, tirent de là leur maxime libératrice : « Ose devenir qui tu es », formule parente du fameux *Stirb und werde*, qui sert d'ailleurs de titre à la traduction allemande de *Si le grain ne meurt*. « Quelle absurde conception du monde et de la vie parvient à causer les trois quarts de notre misère, et par attachement au passé se refuse à comprendre que la joie de demain n'est possible que si celle d'aujourd'hui cède la place, que chaque vague ne doit la beauté de sa courbe qu'au retrait de celle qui la précède, que chaque fleur se doit de faner pour son fruit, que celui-ci, s'il ne tombe et meurt, ne saurait assurer des floraisons nouvelles, de sorte que le printemps même prend appui sur le seuil de l'hiver » ! L'anti-Barrès, cible de Maurras, de Massis et de la Révolution Nationale, pose ainsi les bases de la *déstabilisation* moderne : au nom d'un élan vital, qui rejette la mort, il exige la « sève » de la vie en négligeant l'écorce, le tronc ou la tige, revendiqués par d'autres. Et il lance sur les plages du siècle, à l'assaut des dernières falaises, ses vagues toujours recommencées. Il se flatte, non sans raison, d'avoir été *bergsonien* sans le savoir (comme il a été freudien), en vantant la durée indéfiniment créatrice et en dénonçant à sa manière les intelligences qui solidifient tout ce qu'elles touchent...

Au delà du printemps, il y a les fruits et leurs pépins, automne discret sous le signe duquel Gide est né. Le fruit est une épaisseur, une profondeur qui invite à mordre, se mange, puis s'assimile. Ainsi la pomme d'Ève, symbole de chute métamorphosé en plongée aux joies successives du désir et de la connaissance. Elle répond en son temps aux soifs de la chair et de la terre, tout en garantissant leur prolongation indéfinie puisqu'elle ne peut les étancher : « Où sont, Nathanaël, dans nos voyages, de nouveaux fruits pour nous donner d'autres désirs ? » La dialectique interne du fruit et du pépin regarde au loin la succession de ses « phases », guettant chaque nouvelle vague et le creux mer-

veilleux des crêtes effondrées pour renaître. « J'ai rejeté les pépins sur la terre. Qu'ils germent pour nous redonner le plaisir ! » Le mythe de la *consommation*, associée à des rejets ou mutations de types divers, est au cœur des ambiguïtés gidiennes, et illustré par la fameuse *grenade* de Proserpine, déjà présente dans les *Nourritures* et dans *Le Retour de l'Enfant prodigue*. C'est non seulement la pomme du paradis retrouvé (et non « perdu »), mais aussi le contraire du « jeûne » et de l'abstinence chrétienne. Gide avait lu chez Schopenhauer une citation de Clément d'Alexandrie sur ceux qui « jeûnent au monde et se châtrent de tout péché pour le Royaume des cieux ». ¹⁴ Il en néglige le contexte originel (qui combattait les castrations hérétiques, matérielles, pour mettre en valeur le symbole de la castration spirituelle : l'incapacité d'engendrer la vérité) ¹⁵, pour en retenir la connotation physiologique, puritaine (et hérétique !), dont il s'agit de prendre le contrepied ; car refuser la castration, c'est tout le problème ! La « consommation » charnelle, le vouloir-vivre sexuel est seuil béatifiant du réel, au terme du désir, « manifestation » au terme de la plongée. Mais il ne faut pas s'enfermer dans le fruit ; il faut s'ouvrir sur une célébration qui le dépasse. Dépassement éminemment ambigu, masque de la satiété *post coïtum*, qui ne peut s'admirer qu'au miroir des métaphores : la vie même exige l'éloignement du fruit, parce qu'elle exige « l'inconséquence », « fidélité » suprême. Ah ! que Gide l'a souvent donné, avec ses petits Arabes et ses autres pourvoyeurs d'occasion, le « coup de talon » libérateur ! Mais grâce à son « pépin » dialectique, la morale du fruit retrouve à ses yeux l'apparence d'une discipline et d'une ascèse. Dans la préface de 1927 à l'édition nouvelle des *Nourritures*, l'auteur insiste sur l'« apologie du dénuement » incluse dans sa glorification du désir et des instincts ; il y voit l'annonce de son « ralliement » à la doctrine de l'Évangile, à la réalisation de soi par l'oubli de soi, « la plus illimitée permission de bonheur ». Belle occasion pour lui de stabiliser son image de marque un peu flottante depuis qu'on commence à sourire de ses variations ou « conversions », illustrées par ses itinéraires africain et bientôt communiste. C'est le moment pour le rêveur de faire appel au réel pour assurer la prolongation de son rêve menacé, et recréer les

14. *Stromates*, III, 15, 31. Citons dans le texte original, que Gide ne pouvait lire : οἱ ... εὐνουχίσαντες ἑαυτοὺς ἀπὸ πάσης ἁμαρτίας διὰ τὴν βασιλείαν τῶν οὐρανῶν, μακάριοι οὗτοι εἰσὼ, οἱ τοῦ κόσμου νηστεύοντες. Clément d'Alexandrie commente *Deutér.*, XXIII, 1 : « L'homme dont les testicules sont écrasés et la verge coupée n'entrera pas dans l'Assemblée du Seigneur. » Il s'agit de donner un sens spirituel à cette interdiction, en la conciliant avec l'idéal évangélique qui invite à se faire eunuque pour entrer dans le royaume des cieux. Gide préférait-il la « régression » judaïsante ?

15. Εὐνόυχος τούνν οὐκ ὁ κατηργασμένος τὰ μόρια, οὐδὲ μὴν ὁ ἄγαμος εἶρηται, ἀλλ' ὁ ἄγονος τῆς ἀληθείας (*Ibid.*, III, 15, 28).

profondeurs de sa nuit. Gide a senti l'opportunité de s'ouvrir à la «souffrance» humaine pour combler les vides (ou les intervalles) du désir, creusés par l'âge. L'instinct conduit à sa mutation héroïque, au courage après le mirage ; et l'égoïsme s'admire dans sa sublimation sociale. Mais avant d'en venir à cette extrémité, que la superposition du mythe de Perséphone, du communisme et du voyage en URSS éclaire à tous les niveaux, il faut nous arrêter, en revenant quelque peu sur nos pas, à l'œuvre la plus lue de Gide, celle qui a connu les honneurs de l'écran, tout en restant la plus méconnue. Un mythe infernal en a dicté la structure, sans que rien, pas même le titre, en ait trahi le secret : *La Symphonie pastorale*.

La sixième symphonie de Beethoven, qui décrit successivement l'épanouissement de la nature, l'orage, le retour au calme et l'action de grâces finale, ne donne du cycle romanesque qu'une image lointaine ; son audition à Neuchâtel par les héros joue un rôle mineur ; sa vérité symbolique tient surtout dans l'ironie de l'adjectif «pastorale». En fait, c'est la *mythologie* qui alimente toutes les sources, et d'emblée installe les décors : cette neige épaisse qui «bloque» les routes au début (1^{er} février) pour fondre peu à peu comme la religion au soleil du désir, et faire place à la fin (30 mai) au printemps vainqueur ; cette Suisse évangélique, modèle à la fois onirique et vécu, où le vêtement blanc de l'hiver s'allie à la pureté alpine des horizons. L'âme de Gide y a depuis longtemps reconnu les tentations et les négations de son univers : la montagne, piégée par le ciel et les champs immaculés des cimes, y est une «invention protestante» ; elle affiche l'horreur de la débauche, et «tout Suisse porte en soi ses glaciers». ¹⁶ Mais le «sapin austère» et le «mélèze squelettique» dressent «leur esthétique et leur moralité de conifère»... en rêvant aux palmiers du désert. Aiguilles de mon âme, racines ancestrales, croissez en palmes de mon cœur ! La croissance commencera sous la terre : toute aventure héroïque commence par une descente aux enfers. Le pasteur, héros de la *Symphonie*, évoque dès les premières lignes son culte interrompu et sa plongée dans la nuit pour ramener une âme à la lumière. Le style évangélique du nouvel Orphée est tout de surface, comme le réalisme du décor. C'est le vernis dont l'artiste recouvre sa matière, afin de faire oublier la fragilité de la poterie, et l'argile sous-jacente. Les souvenirs du séjour de Gide à La Brévine s'y étalent comme les restes diurnes dans le rêve. Et la quête de la brebis perdue commence telle une imperceptible catabase. Guidé par une Béatrice en miniature (une petite fille), le pasteur dantesque prend en guise de torche une lanterne à la main. Le soleil qui descend à l'horizon inaugure les plongées dans les ténèbres qui seront la loi du livre. Une marche crépusculaire fatidi-

16. *Si le grain ne meurt*, Pléiade, p. 565.

que (« sept » kilomètres) conduit l'homme de Dieu de la lumière à l'ombre, par des paysages qui progressivement le dépaysent, et lui découvrent les chemins de l'inconscience : les « cartes » du jour, l'ordre de la mémoire s'effacent, comme l'orientation vers Dieu à l'occident du ciel. Mais le formalisme esthétique nous persuade qu'il s'agit de poésie, de mystère et de rêve ; ou, comme on dit, de « lyrisme », sans plus songer à la lyre d'Orphée. Il y a d'abord ce lac étrange, boucle fermée où le tournant de la fin débouche éternellement sur celui des origines comme le souvenir sur l'oubli. Le temps, qui a rétrogradé vers la jeunesse du héros, y tourne en rond, comme les patins sur le miroir gelé de sa surface. Il s'en échappe, comme d'une source, et comme à contresens, une *rivière*, bientôt bordée par une « tourbière » : rappelons-nous, à l'entrée des enfers, le lac Averse des Anciens, et puis le fleuve Achéron qui nourrit sur ses bords (*tarda palus*) l'eau croupissante des « infernaux paluds ». Enfin, quand le pasteur arrive au bout du chemin, c'est la nuit funéraire : demeure de Pluton déguisée en chaumière comme dans les contes fantastiques, avec sa veillée mortuaire, ses froids et silencieux fantômes. Mais le moment du retournement, de la marche à reculons (vers la lumière !) est tout proche. Ce qui se cache *in tenebris et in umbra mortis*, c'est une étincelle secrète, Gertrude, graine de désir promise aux germinations printanières. Les signes symboliques s'inversent, et nous orientent vers la naissance de l'aube : le pasteur *Orphée* ramène de la chaumière chez lui une *orpheline* (!...) aveugle, car la nuit s'est miniaturisée en cécité ; et bientôt même la miniature va s'évanouir, car la cécité sera « opérable ». Allons-nous donc commencer à voir, et contempler au bout de la route l'irruption de la lumière dans un corps et une âme transfigurés ? Un brillant vernis de réalisme psychologique et médical, rehaussé d'épaisse dorures évangéliques, nous le laisse espérer au fur et à mesure que progresse la lente rééducation de l'aveugle, œuvre conjugée de la pitié et de la patience, de l'intelligence et de la charité chrétiennes. Et pourtant dès le début ce vernis trahit sa secrète inconsistance, et ce masque luciférien qui déguise les œuvres de ténèbres. Rappelons brièvement la surface visible de l'aventure. Le pasteur vit dans la confusion gidienne du désir et de la pitié. Gertrude, emmurée dans sa nuit et son innocence, prend peu à peu les attraits brillants d'Eros, dont elle était totalement dénuée au départ ; en s'éveillant, elle éveille l'éveilleur à l'amour, sous le regard lucide d'Amélie, femme du pasteur. Alors, dans le clair-obscur provisoire des situations sans issue et des conciliations impossibles, sur le fond de grisaille des versets évangéliques et des citations pauliniennes, le jeu manichéen des ténèbres et de la lumière déroule ses artifices. A la veille du départ pour la clinique, le pasteur, redoutant le succès de l'opération, et le regard que Gertrude portera sur son aspect physique et moral, se glisse nuitamment dans la chambre de l'adolescente, dont les

lèvres répondent à ses avances. Opérée, Gertrude revoit en effet. Mais elle a perdu l'innocence avec la cécité ; elle se convertit au catholicisme à la clinique, ayant découvert sur le visage de Jacques qui l'aime (ce fils rival que le pasteur tentait d'écarter) l'image même de l'amour auquel elle s'est éveillée. Au contraire, sur le visage du pasteur comme de l'épouse trahie, elle voit la figure de son péché. Alors elle se suicide ; c'est la faute à saint Paul ; puisque le « péché » a repris vie, il faut mourir.¹⁷ Jacques, converti lui aussi, entre dans les Ordres. Et le pasteur, après avoir fait réciter un *Notre Père* à sa femme, reste seul, fermé à la prière, le cœur « aride comme le désert ». Telle est l'apparence de l'œuvre, celle qui donne d'habitude matière à réflexion. Elle invite à des discussions infinies sur l'attitude de Gide vis-à-vis du christianisme et de saint Paul, sa condamnation, avec William Blake, du désir non assouvi, qui « engendre la pestilence », et le rapport avec l'Évangile ou avec Dieu de la religion du désir ; sans parler du problème posé par les équations littéraires ; car le rapport entre les héros et la vie de l'auteur permet des métamorphoses plus ou moins subtiles : de Gide en pasteur, de Madeleine en Amélie, de Gertrude en « travesti » ou en Ghéon converti. Quand une statue s'anime du feu de la vie, qui n'est tenté de s'en éprendre, comme Pygmalion de Galatée, comme le pasteur de Gertrude ? Pour éviter cette passation d'anneau dangereuse, qui joue à l'amoureuse union de l'homme et de l'œuvre, il faut échapper résolument aux arabesques biographiques, médicales et religieuses, qui nous font lâcher la proie pour l'ombre ; on doit revenir au dessin souterrain du mythe, caché dans l'introduction et fermé aux lectures modernes. *Quae non laterent si veterum lectio nobis esset familiaris*. Reprenons en effet notre torche virgilienne en main pour marcher sur les traces d'Orphée. L'auteur des *Géorgiques* vient d'évoquer les difficultés redoutables que le Thrace inspiré a dû vaincre (*casus omnes*) dans l'espoir de sortir Eurydice de sa nuit, passant parmi les spectres innombrables de ceux qui sont privés de lumière (*simulacra... luce carentum*)¹⁸ et habitent dans les demeures de la mort. Quand les fantômes s'effacent, écartés ou neutralisés, et qu'Eurydice ramenée, la partie va être gagnée, Orphée s'arrête :

... Restitit. Eurydicenque suam jam luce sub ipsa
Immemor heu ! victusque animi respexit. Ibi omnis
Effusus labor.¹⁹

17. Cf. Paul, *Rom.*, VII, 9. Tous détails sur ce point dans l'éd. crit. de *La Symphonie pastorale* de Cl. Martin, Paris, 1970, introd.. Nous simplifions : ce n'est pas notre problème.

18. *Géorgiques*, IV, v. 472.

19. *Op. cit.*, vv. 490-2.

C'est en effet à la veille du retour de Gertrude à la lumière (*jam luce sub ipsa*) que le pasteur, vaincu par la passion (*victus animi*) oublie le précepte divin (*immemor*), transformant en peine perdue (*omnis effusus labor*) tout l'effort déployé pour tirer vers Dieu, vers le jour et vers lui-même l'âme emmurée dans ses ténèbres. Mais le lien entre l'oubli de Dieu, le retournement vers l'objet du désir et l'opération de l'aveugle vient tout droit du mythe. En *tournant les yeux en arrière* vers Eurydice (*respectus, respexit*) aux portes de l'enfer, sur la ligne qui partage l'ombre et la lumière, Orphée invite à faire des yeux eux-mêmes (en latin poétique *lumina*) une porte d'enfer ; porte qui tourne comme son regard, s'ouvre et se ferme, et peut se transformer en *seuil opératoire*, séparant la cécité de la vue recouvrée. Cette symbolique, mise à part sa modernisation chirurgicale, n'est pas propre à Gide, et recouvre un vaste secteur mythologique. Dans le mythe antique, les yeux d'Orphée participent à la rotation structurale du seuil infernal, comme l'anneau de Gygès²⁰ et l'anneau de l'année (*anus/annus*) qui tourne aux portes de janvier (*janua/januarius*) au moment où le soleil s'échappe des ténèbres pour reprendre sa marche ascendante.²¹ Mais laissons la symbolique générale, qui est un monde, pour rester sur le seuil où Gertrude/Eurydice commence sa régression vers des Ténèbres désormais majuscules. C'est là en effet que les deux destinées du couple héroïque, réunies par la magie du désir, mais séparées par le fantôme du péché, connaissent le plus tragique des *retournements du seuil* : celui de la conversion/perversion, que toute l'œuvre de Gide a poursuivie de ses flèches. Écoutons d'abord, dans le latin du *Culex*, la manière dont l'auteur de *Et nunc manet in te*, hanté par « la gangrène catholique », a pu demander à Orphée le schéma de ce tour de passe-passe :

*Sed tu crudelis, crudelis tu magis, Orpheu,
Oscula cara petens rupisti jussa deorum.
Dignus amor venia ; gratum si Tartara nossent
Peccatum...*²²

Mais quel est le Tartare moderne, qui ne peut tolérer le péché d'amour, ce Pluton tyrannique dont la loi violée se venge (*immanis rupta tyranni foedera*)

20. Cf. le rapport entre l'anneau qui rend invisible et la définition linguistique de l'Hadès : ἄ - ὄψις (invisible). L'anneau est doublé dans le mythe par le seuil funéraire du cheval, auquel Gide a fait allusion. Historiquement ces symboles débouchaient sur un seuil de succession dynastique, tandis que mythologiquement ils évoquaient les dévoilements infernaux de la déesse babylonienne Ishtar, érotisés dans le récit d'Hérodote concernant l'épouse de Candaule. La pièce de Gide conserve une part importante de la symbolique primitive.

21. Les portes peuvent éloigner leurs gonds du solstice d'hiver. Cela ne change rien.

22. *Culex*, vv. 292 sqq.

ou délègue aux Mânes des ancêtres le soin de punir ce qu'il faudrait pardonner (*ignoscenda quidem, si scirent ignoscere Manes*) ? ²³ C'est tout simple : l'enfer, c'est la religion selon l'Église. C'est dans la direction de ce noir Cocyte, par les chemins de saint Paul, que Gertrude rétrograde peu à peu vers la nuit dont la première n'était que la figure. La chaumière misérable où gisait naguère la pauvre aveugle en haillons devient, par un coup de baguette dont l'opération magique sublime l'opération médicale, l'Église catholique, tombeau promis aux âmes orphelines. C'est l'antichambre de la Mort, qui mène à la mort tout court. Le suicide spirituel a précédé le suicide physique. Gertrude n'a plus qu'à tomber dans l'eau du Styx, sous le signe d'un bouquet de myosotis, fleur couleur de ciel, étincelle du souvenir, éteinte comme le passé du désir. Plus infernale s'il se peut, l'ordination de Jacques suggère mieux encore que la conversion/suicide : la cécité spirituelle consacrée, le sacrement de la nuit. Gide se trouve ainsi avoir fourni sa réponse à l'interrogation de Virgile :

*Illa : quis et me, inquit, miseram et te perdidit, Orpheu,
Quis tantus furor ?* ²⁴

C'est la fureur d'Église, modèle de toute marche en arrière, comme la ferveur du désir suscitait la marche ascendante. Et tout finit sur le mode rétrograde et l'adieu désespérant de l'aventure mythique :

*En iterum crudelia retro
Fata vocant conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale : feror ingenti circumdata nocte...
Invalidasque tibi tendens heu ! non tua palmas.* ²⁵

Bien sûr, Amélie apporte de temps en temps une note de clarté, plus ou moins pure, dans cette noire symphonie. Juste assez pour rehausser la dominante ténèbre : ombre lumineuse, grâce à laquelle Lucifer joue à tromper sa proie. Ce que Gide a voulu, c'est faire la caricature subreptice de la grâce, changer en plomb vil l'or pur du pieux Boèce, qui nous mettait en garde, avec la fable d'Orphée, contre les rechutes de l'homme spirituel. Tout le « lyrisme » de l'œuvre, toute sa « vérité » est artifice et magie : la pureté classique de son style rend encore plus transparent, au miroir de l'art, le mariage de Gide avec l'enfer. Le livre refermé laisse le souvenir amer des promesses non tenues, fleurs de pitié et d'éveil jetées au Styx. Le seuil de fermeture est le cœur du pasteur : « cœur encombré de rayons », « insoucieux des ombres qu'il allait projetant de l'autre côté de la chair » ; il est devenu « désert » quand les Rayons

23. *Georg.*, IV, 489.

24. *Op. cit.*, 494-5.

25. *Op. cit.*, 495-8.

et les Ombres ont échangé leurs majuscules ; sa Suisse s'est transformée en oasis saharienne promise à l'invasion des sables et aux consommations solaires. « Ô La Brévine ! ô Biskra ! » Paysages complémentaires... « C'est dans l'aridité du désert que j'ai le mieux aimé ma soif. »²⁶

En 1919, François-Paul Alibert, lisant *La Symphonie pastorale*, lui avait comparé le drame d'Œdipe.²⁷ Et bientôt le héros thébain incarnera le même mythe, mais centré désormais sur la cécité des yeux crevés qu'avaient déjà esquissée le Coclès du *Prométhée mal enchaîné* et un projet de méditation associant la crevaison des yeux des rossignols à la cécité d'Homère et à l'histoire d'Orphée.²⁸ L'idée centrale — l'aveuglement d'Église — y est jumelée avec le mythe esthétisant du poète aveugle, qui ferme volontairement les yeux sur le monde réel pour chanter le ciel exclusif du désir ou du rêve. Dans *Œdipe*, Tirésias, le devin aveugle, qui a cessé « de voir le monde pour voir Dieu », fait entendre obstinément à la cité et au roi la voix divine : « Œdipe, fils de l'erreur et du péché, nais à neuf ! convertis-toi ! repens-toi ! » Mais plus que jamais la conversion est castration, aveuglement érigé en dogme, contraire par nature à la voie héroïque. La « lucidité » d'Œdipe, quand il a reconnu l'épouvantable vérité, lui fait découvrir l'autre issue, opposée et parallèle à la fois : il se creve les yeux. Chirurgie sanglante, brutale, œuvre « de la propre main », inverse de celle qui rend la vue à Gertrude. La symétrie entre l'opération humanitaire et salvatrice de l'art et l'inhumaine charcuterie du bourreau de soi-même est une variante exemplaire des innombrables images en miroir et des inversions gidiennes. Le héros explique ainsi son aveuglement volontaire :

J'ai cédé à un mouvement de fureur, il est vrai ; laquelle je ne pouvais tourner que contre moi... et d'ailleurs ce que je voulais crever, ce n'était point tant mes yeux que la toile ; que ce décor où je me démenais, ce mensonge à quoi j'avais cessé de croire ; pour atteindre la réalité... J'ai crevé mes yeux pour les punir de n'avoir pas su voir une évidence qui, comme on dit, crevait les yeux... Personne ne comprit le cri que je poussais alors : « Ô obscurité, ma lumière ! »... Il voulait dire, ce cri : Obscurité, tu seras dorénavant pour moi la lumière. Et tandis que le firmament azuré se couvrait devant moi de ténébres, mon ciel intérieur s'étoilait.²⁹

26. *Le Retour de l'Enfant prodigue*.

27. Cf. Cl. Martin, *op. cit.*, p. 165.

28. *Journal 1889-1939*, p. 98. Sur la symbolique de l'aveuglement dans l'Antiquité grecque, cf. R.G.A. Buxton, *Blindness and Limits : Sophocles and the Logic of Myth*, in *Journal of Hellenic Studies*, 123 C 1980, pp. 22-37. Les deux yeux crevés évoqueraient-ils aussi le couple pédérastique qui se prive volontairement du face-à-face avec la lumière ? Signalons enfin le rôle déterminant de la pédérastie de Laïos dans plusieurs variantes du mythe antique d'Œdipe.

29. *Thésée*, Gallimard, 1946, pp. 119-21. Cf. *Œdipe*, acte III.

Autopunition du scorpion qui se mord la queue pour manifester sa révolte contre son entourage, inversion pédérastique du symbole érotique de l'œil, inversion des rapports entre les ténèbres et la lumière, le bien et le mal, refus du ciel objectif et proclamation d'un ciel subjectif, inverses du refus et du firmament de Tirésias : une fois de plus Œdipe/Gide s'abandonne à la tentation d'une sincérité héroïque, et se persuade à la fin qu'il faut attribuer son geste cruel au désir d'atteindre la gloire par le chemin « auguste et rédempteur » de la douleur. Impossible de mieux renverser, au miroir de l'héroïsme, l'image de la souffrance chrétienne et de la Croix rédemptrice. Mais l'aveu en dit trop long quand même, et Tirésias n'a pas manqué d'y reconnaître une tentation de « l'orgueil ». Il faut donc le contrer, renvoyer l'orgueil à la face de Tirésias, qui a voulu le premier accabler Œdipe de sa « supériorité d'aveugle », et trouver le moyen de se reprendre. Le porte-parole de Gide, en définitive, sera Thésée, qui oppose à son interlocuteur et aux inversions forcées de l'obscurité-lumière l'autosatisfaction d'une autre thèse, au visage social et humanitaire. L'heure du combat avec le monstre du labyrinthe est bien loin. Le héros vieillissant s'apprête à mourir paisiblement, satisfait du rôle qu'il a joué dans « la cité d'Athènes » :

J'ai fait ma ville... j'ai goûté les biens de la terre. Il m'est doux de penser qu'après moi, grâce à moi, les hommes se reconnaîtront meilleurs et plus libres. 30

Nous voici donc sortis, par les voies du mythe, de l'enfer héroïque comme de l'enfer religieux, et prêts à suivre Gide dans sa longue marche vers les paradis humanitaires du monde réel : Afrique, Russie.

Les continents du désir ont été submergés tour à tour par la pitié. Et l'Athènes parisienne, qui acceptait mal cette métamorphose, a précipité Gide dans l'arène politique, en l'obligeant à se battre ; enfin il a abandonné la lutte pour retrouver l'apolitisme qui le caractérise. Nous ne parlerons ici que de la Russie, et c'est un autre mythe, celui de Proserpine/Perséphone, qui sera notre fil d'Ariane dans l'exploration de ce labyrinthe nouveau, mais sans surprise, puisque le Minotaure n'est autre que Gide lui-même.

*

La forme littéraire de *Perséphone* (1934) est le « mélodrame » : théâtre symbolique avec des monologues et des chœurs. Sa poésie, exégétique et contrainte, dessert Gide ; et pourtant cette liturgie de la parole, avec son cérémonial rationaliste et sa morale rimée, est une expression prédicante essentielle à sa nature. Il comptait d'ailleurs sur la musique et le ballet de Stravinskij pour donner à l'œuvre sa dimension lyrique véritable. Le travail de restructuration mythique, que l'auteur de *Proserpine* portait dans son cœur

depuis plus de quarante ans et se décide à reprendre au plus fort de sa période communisante, est basé sur l'*Hymne* homérique à *Déméter*. Mais cette référence grecque indirecte est illusoire, presque aussi altérée par les fantômes gidiens que le réalisme de la *Symphonie*. Gide n'est à son aise que dans la superposition et la confusion des mythes, qui facilitent ses tours de prestidigitateur. Aussi, quand on connaît le secret de la *Symphonie*, sait-on d'avance la marche suivie par la déesse : descente aux enfers par le chemin de la pitié (mais le couple pasteur/Gertrude était l'inverse du couple Perséphone/Pluton) ; marche en arrière du désir vers la lumière ; étreinte rapide ; et puis retour vers la nuit. C'était d'ailleurs déjà, bien avant la *Symphonie*, la structure dialectique du *Roi Candaule*, où l'alternative de l'*anneau* rejoignait celle du *voile*, tandis qu'entre le *dévoilement* de l'épouse royale et la *reprise du voile*, imposée par Gygès à la fin, Éros et Thanatos imposaient leurs consommations brutales. Perséphone ne fait donc qu'ajouter un couplet à une ritournelle dont la musique nous est connue. Laissons aux psychanalystes les projections paternelle (Pluton), maternelle (Déméter), uranistes (Démophoôn/Triptolème/Perséphone) de Gide, et contentons-nous, pour respirer un peu, de patiner avec Gide à la surface du mythe.

Dans l'atmosphère printanière et bienheureuse du « premier matin du monde » (le paradis perdu), Perséphone, confiée par sa mère Déméter à la garde des Nymphes, se décide à cueillir la fleur de narcissé, malgré l'interdiction de ses gardiennes : « Défends-toi toujours de suivre, hagarde, / ce que tu regardes / avec trop d'amour ». Cette défense maternelle, calquée en partie sur l'interdiction faite à Orphée, c'est évidemment le tabou de l'objet du désir, l'avertissement lancé par la famille à l'innocence de l'enfant, l'opposition de la loi du salut à l'appel du bonheur. Perséphone *passé outre*, et se laisse ravir par l'enfer. Ravissement qui n'a rien ni du rapt grec, ni de la chute chrétienne ; on n'y reconnaît même pas la volonté de désobéissance et le fameux « Familles, je vous hais ! ». C'est plutôt une plongée aux abysses, aux profondeurs où Narcisse (présent sous forme de fleur) s'éprend d'une image flottante de lui-même. Car Gide entend forcer le mythe grec à démontrer que l'enfer (de l'âme) consiste à esquisser indéfiniment « le geste inachevé de la vie », autrement dit à *rester étranger aux consommations qui couronnent et divinisent le désir*. Aussi, pour notre étrange Perséphone, la fleur de son désir n'est-elle qu'un *miroir*, à travers lequel elle aperçoit un univers d'ombres mouvantes, informes et tristes : simulacres errants de Sisyphe, de Tantale et des Danaïdes. La cueillette du narcissé est donc une « plage de dégradation », où l'appel subjectif du désir déguise son nom et se laisse métamorphoser en pose objectivement évangélique : Perséphone joue à la *pitié* pour les ombres de l'enfer, aperçues dans le miroir/fleur de son narcissé qui inverse les rapports, et trans-

forme le désir/chute en enfer/pitié. A l'arrière-plan, le printemps de Perséphone (cette fleur qu'elle apporte aux ombres pour « charmer leur éternel hiver ») quitte le réel pour devenir charme souterrain, et don évangélique. Tout cela n'a rien de grec, et évoque, plutôt que l'*Hymne*, le symbole d'Orphée, qui devait d'ailleurs jouer son rôle aux côtés de la déesse, dans la conception gidiennne primitive.³¹

Le deuxième tableau nous transporte sur une autre plage de dégradation. Aux Champs Élysées où, fiancée à Pluton, roi des enfers et des hivers, Perséphone rapporte aux ombres les reflets du printemps terrestre, le grand-prêtre Eumolpe intervient pour interdire à la déesse la pitié. Il lui rappelle sa destinée de reine et lui fait boire l'eau du Léthé. *A l'appel pseudo-évangélique du narcissisme succède la vocation héroïque*, exigeante. Perséphone refuse les cadeaux des enfers, et manifeste sa liberté et son pouvoir de choisir en acceptant le fruit de l'arbre de Tantale, que lui tend Mercure :

Il le tend à Perséphone
 Qui s'émerveille et s'étonne
 De retrouver dans sa nuit
 Un rappel de la lumière
 De la terre,
 Les belles couleurs du plaisir.
 La voici plus confiante
 Et riante
 Qui s'abandonne au désir,
 Saisit la grenade mûre,
 Y mord...

C'est la consommation de la grenade qui sacre l'héroïne et assure la deuxième inversion des perspectives : le retour de la lumière au milieu de la nuit. Ainsi, dans *Le Retour de l'Enfant prodigue*, la grenade sauvage, apportée par le « porcher », signifiait au « frère puîné » la relance inversée et irréversible du mouvement qui avait ramené à la maison du Père. Perséphone opère l'inversion dans une confusion déculpabilisante qui nous rappelle l'évanouissement de la Comtesse du *Treizième arbre* : « Où suis-je ?... qu'ai-je fait ?... Quel trouble me saisit ?... / Soutenez-moi, mes sœurs ! La grenade mordue / M'a redonné le goût de la terre perdue. » Seule l'ironique « stridence » de la musique est censée projeter sur cette scène le résidu structural d'une dissonance, souvenir diabolique du fruit défendu. La consommation du désir marque la réduction des injonctions divines à l'état de fantômes, le point de non-retour de la volonté païenne, et la bénédiction charnelle de l'enfer. Mais, conformément à la loi d'ambiguïté, ce point d'arrivée n'est qu'un point de départ, un principe de marche en avant (c'est-à-dire de retour en arrière !) vers la terre

31. Cf. Patrick Pollard, *op. cit.*.

désolée des reniements, qui va redevenir la terre des vivants. Dans le miroir du narcisse qu'elle tient à la main, et qui fonctionne maintenant en sens inverse, l'épouse de Pluton aperçoit cette terre ravagée par l'hiver (la fleur du printemps avait été emportée par elle aux enfers), mais avide de germinations. Et dès lors la vocation de l'héroïne, sortie comme une *fleur* du paradis maternel, consacrée par un *fruit d'enfer*, va s'orienter vers les jeunes promesses de la *graine*, qui s'épanouira *entre ciel et terre*, dans un univers total à sa mesure. Eumolpe raconte comment Déméter, errant à la recherche de sa fille, se transforme en nourrice et élève un enfant royal, Démophoôn.

Au-dessus d'un berceau de tisons et de flammes
Je vois... Je vois vers lui Déméter se pencher.

Au destin des humains penses-tu l'arracher,
Déesse ? D'un mortel tu voudrais faire un dieu.

Le but de l'éducation héroïque, c'est la divinisation de l'homme. Elle est au conditionnel, et d'ailleurs l'*Hymne* homérique raconte ici son échec. *Mais Gide, alors séduit par la découverte de l'Homo sovieticus, voudrait qu'elle réussisse.* Et il nous fait passer, insensiblement et sans rupture, de Démophoôn à Triptolème. Ce dernier apprend aux hommes à labourer, c'est-à-dire à susciter, par l'union du désir et du travail volontaire, dans l'épanouissement du printemps retrouvé, les fécondités cachées sous la surface du sol. Retrouvailles de l'effort par la promotion infernale du désir au sommet de la joie, sur la terre du devenir, où la montée de l'ascèse chrétienne vers la transcendence est abolie. Perséphone et Triptolème se fiancent sous le signe mystique de la *fau-cille*, symbole du culte de Déméter... et de la Russie nouvelle.

Mais le bel adolescent divinisé ne mérite qu'une caresse éphémère : caresse érotique, caresse humanitaire, caresse communiste ! Gide est un «frôleur» dans tous les domaines, toujours fidèle à l'éphémère. Il entend relancer l'élan, à peine touché le but. Parce qu'il craint comme le feu le confort des restaurations, les nouvelles églises, pâles imitatrices de l'ancienne, dont le protestantisme a donné l'exemple ; parce que le paradis est toujours à refaire, et n'est peut-être que miroir ou mirage, puisque le paradis des paradis, c'est l'enfer. Dans les bras de Triptolème, Perséphone n'a pas oublié le lit du «ténébreux Pluton», son époux. «Au plein soleil qui fait les ombres ravissantes», elle préfère «ce qui se cache et se dérobe au jour». Pour ce coût de l'ombre, les réserves gidiennes d'évangélisme, inemployées depuis la plongée initiale dans la Pitié, refont surface et peuplent la dernière plage de dégradation de leurs subtiles métamorphoses. Le désir inachevé des ombres s'appelle maintenant *souffrance*, et l'abandon passif à la pitié devient volonté consciente. C'est l'heure de repartir une dernière fois en sens inverse

Vers le monde ombrageux où je sais que l'on souffre [...],

Où non point tant la loi que mon amour me mène
 Et je veux pas à pas et degré par degré
 Descendre jusqu'au fond de la détresse humaine.

Toutes les routes du passé prennent ainsi un sens précis — du moins les routes «littéraires» : mais y en eut-il jamais d'autres ? —, aussi bien celles de l'auto-biographie que celles de la fiction romanesque, celle d'Alissa du bonheur à la sainteté, celle de *Si le grain ne meurt*, celle de l'Enfant prodigue, qui relance sa propre navette grâce au départ sans retour de son cadet, celle qui va de *Corydon* et de Biskra au Congo, au Tchad et en URSS. Tandis que la Reine des enfers, torche en main, redescend à pas lents dans les ténèbres, Eumolpe, qui a le dernier mot, nous répète le refrain qui résume toute la bible éleusinienne ; et son exégèse prédicante, qui presse l'éponge lyrique pour en tirer une goutte d'édification morale, semble porter jusque dans son écho sonore le timbre humide que la voix de Gide possédait et révèle encore dans les enregistrements d'archives ³² :

Il faut, pour qu'un printemps renaisse,
 Que le grain consente à mourir
 Sous terre, afin qu'il repousse
 En moisson d'or pour l'avenir.

Pourquoi s'arrêter ? Cela «pourrait être continué». Derrière ce soleil de mesidor ne cesse de miroiter l'alternance indéfinie des saisons du désir. Mais on sent quand même l'ultime préférence de Perséphone pour l'ombre, pour le solstice opposé de l'hiver, pour le royaume de «l'inéclous». La souffrance est celle d'une gésine, le refuge sera un départ.

Ainsi vont les navettes de l'immortalité. Finie la folie gothique dont le regard montait comme une colonne, tout droit vers le ciel. La Muse sibylline a retrouvé dans Perséphone les modèles infernaux d'Orphée, des Dioscures, de Thésée, invoqués par Énée au livre VI de l'*Énéide* pour favoriser sa descente dans l'ombre :

Alma, precor, miserere (potes namque omnia...)
... si potuit manes accersere conjugis Orpheus
Threicia fretus cithara fidibusque canoris,
si fratrem Pollux alterna morte redemit
itque reditque viam totiens. Quid Thesea, magnum
quid memorem Alciden ? et mi genus ab Jove summo. ^{32 bis}

*

On peut transformer *Perséphone*, comme tous les chapitres de *mythologie générale* précités, en *mythologie appliquée* : il suffit de serrer de plus près le

32. Tout le monde a pu l'entendre à l'occasion du trentième anniversaire de la mort de Gide, au cours d'une émission télévisée (février 1981).

32 bis. Les mots soulignés par nous donnent la clef du thème gidien des Dioscures.

point d'insertion du mythe dans l'activité littéraire et dans la vie. La genèse de *Perséphone* d'une part, sa résurgence après le voyage en URSS d'autre part vont nous en donner deux fois l'occasion, en nous permettant de rapprocher les sentiers parallèles du mythe et du destin.

Perséphone, dans sa dernière étape, esquisse de curieux méandres russes et communistes, avant les avatars du départ pour l'URSS et du retour. Dès 1932, par l'entremise d'Ida Rubinstein (enthousiaste à l'idée d'un ballet où elle aurait sa place), Gide avait songé à demander pour son œuvre la collaboration de Stravinski, qu'il connaissait depuis longtemps. La déesse n'incarnerait-elle pas en effet «le Printemps» dont l'auteur du *Sacre* (*Svjaščennaja Vesna*) et d'autres œuvres nées de la même veine³³ est le chantre inspiré ? Le compositeur russe prend connaissance de *Perséphone* à Wiesbaden en 1933. Séduit par l'idée de participer à la célébration d'un mystère païen qu'il conçoit comme une «messe dionysiaque» dans une «cathédrale», il demande à Gide certaines simplifications, en rappelant les exigences de la musique et du ballet et suggérant des changements de rimes et de mots. Gide en est d'accord, mais très vite la conciliation s'avère difficile entre le poète qui entend mettre la musique au service de sa parole, et le compositeur qui fait l'inverse. La chorégraphie, loin d'arbitrer le différend, le complique et ne peut être mise au point. Stravinski se persuade que Gide ne comprend rien (n'a jamais rien compris !) à la musique, et sa musique trouve Gide plus que réticent. «Il n'y a jamais eu de communion entre nous», rappellera à l'auteur le compositeur, qui semble avoir préféré à des politesses douteuses une franche rupture. Il songera même plus tard pour sa musique, dont il a une très haute idée, à un autre texte et à un autre auteur.³⁴ La représentation de *Perséphone* à l'Opéra le 30 avril 1934 sera jugée par beaucoup «désastreuse» ; le succès se fera attendre jusqu'en 1961, mais ce sera le succès de Stravinski, dans une reprise londonienne fidèle à ses conceptions chorégraphiques et musicales... Quant à Gide, déçu ou inquiet, il n'avait pas assisté à la première de sa *Perséphone*. Il y avait ce soir-là une réunion communiste et, après avoir balancé, il avait pré-

33. Le thème du printemps transparait dans toute la première partie de l'œuvre de Stravinskij. Des symboles folkloriques, religieux, poétiques, intellectuels y rejoignent l'expérience vécue du printemps russe «craquement de la terre entière». Mais c'est un thème avant tout musical. Comme nous possédons les contextes psychologiques (voire psychanalytiques), mythologiques et littéraires de base, à côté de leur traduction formelle et sonore (qui est d'ailleurs en fait chez un compositeur non la traduction, mais l'original), on peut faire une analyse structurale du printemps de Stravinski plus simple et plus profonde que celle du printemps gidien. La superposition des images auditives aux images visuelles libère de la servitude liée à l'exclusivité d'un sens.

34. Cf. Eric Walter White, *Stravinsky. The Composer and His Works*, University of California Press, 1966, pp. 83 sqq. et 335-49.

féré s'y rendre.³⁵ Il était alors en pleine période communisante, et sans doute son hésitation, en montrant de quel côté va pencher la balance, souligne-t-elle en même temps les incertitudes d'un enjeu. Mais en délaissant pour le Parti les lumières du spectacle et la symbolique malmenée de son printemps mythique, non seulement il se protège contre le désagrément de l'échec, mais il adhère à la cause humanitaire des militants, qui préparent dans l'ombre et dans la lutte les vrais «printemps» du lendemain. N'est-ce pas une manière d'illustrer, par un geste concret, la rentrée dans l'ombre de Perséphone, d'aller avec ceux qui «souffrent» en oubliant le paradis tentateur des lettres ?

La balance d'un soir continue d'osciller pendant toute la durée du communisme de Gide, en penchant toujours du même côté (puisque communisme il y a) ; les politiques croient que c'est l'inclinaison qui compte, tandis que Gide s'intéresse aux mouvements des plateaux. Ce ne sont ni la politique, ni la théorie marxiste du travail et des rapports sociaux qui ont dicté son choix. Il fonde son «dégoût de l'autre côté» sur un communisme de désir, défini par sa «répugnance à toute possession particulière, à tout accaparement».³⁶ Cette aspiration lui vient, dit-il, tout droit de «l'Évangile» et ne trahit pas son individualisme ; elle s'accorde avec le respect de la note personnelle dans la «symphonie» sociale. L'Évangile selon saint Marx a d'ailleurs un avantage : on est dispensé de lire le saint et ses exégètes.³⁷ Mais surtout il promet la libération de l'homme : la fin de la société/prison au service des possédants... et de l'Église. L'athéisme marxiste est pour Gide, sinon comme système, du moins comme principe, une forme essentielle de délivrance, la Révolution-Mère, dont la révolution sociale est la fille. Son analyse sur ce point n'est pas nouvelle : elle a des affinités (polaires) avec celle de Joseph de Maistre, comme avec celle de Berdiaev qu'il connaissait et appréciait.³⁸ Gide met l'accent sur le rôle néfaste de la croyance en une survie compensatoire, appât tendu aux «deshérités, courbés sous le joug, assoiffés, meurtris et dolents» par l'impiété catholique. Entre la vie éternelle et la Révolution, ils doivent choisir. «Otez-leur la vie éternelle, vous aurez la révolution».³⁹ Ainsi le communisme de

35. Cf. *Les Cahiers de la Petite Dame*, à la date citée (mai 1934).

36. Nous ne cherchons pas, avec les citations qui suivent, à retracer l'itinéraire elliptique de Gide autour du communisme, mais seulement à éclairer, en dehors de toute chronologie, les deux foyers qui président à la rotation de l'ellipse. La plupart des citations sont empruntées au *Journal* des années 1932-1936.

37. Gide avait quand même lu, dit-il, quatre volumes du *Capital*. Mais cf. *Journal*, 1937, pp. 1288-90 ; et d'autres textes antérieurs plus brefs.

38. Cf. *Journal*, 1933, p. 1154, à propos de l'article de Berdiaev, «Vérité et mensonge du communisme», paru dans le premier numéro d'*Esprit*.

39. *Op. cit.*, 1935, pp. 1234-5.

Gide peut apparaître non comme un flirt passager, mais comme une évolution logique, désignant la société tout entière à la révolte du moi suscitée au départ par l'oppression familiale et religieuse.

Cette logique n'est pas nouvelle, et Gide le sait. Quel communiste dogmatique n'est pas passé par l'étape du communisme de désir ? Lequel ne comprendrait pas ou ne saurait exploiter, comme Gide, la révolte globale, indistincte de l'adolescent contre les tabous du Sexe et de l'Ordre parental, religieux, policier, étatique ? Mais Gide tire de là une sagesse désabusée fondée sur la stérilité des discussions dogmatiques, dont la lutte contre le déviationnisme trotskiste lui offre le désolant spectacle. La critique intellectuelle des dogmes, pense-t-il, se trompe de cible ou reste inefficace, tant que les racines souterraines, dont les thèses et l'argumentation sont l'efflorescence, restent intactes. C'est à la branche qui l'a nourri que le fruit tient. « Si vous prétendez l'en arracher, vous ne ferez que l'affermir, le mettant en état de défense, et les doigts vous en cuiront. » « Quand le fruit sera mûr, c'est de lui-même qu'il quittera la branche. » « Laissons donc les religions [et le communisme ?...] tranquilles, et la sève lentement s'en retirer. »⁴⁰ Gide ne pouvait si bien dire que parce qu'il connaissait le piège par expérience personnelle ; et c'est pour avoir écarté un instant sa dialectique végétative qu'il y était tombé.

Il se fait un « devoir » de tolérer le dogmatisme marxiste, au nom de ce qu'il croit être la « vérité vivante », « sa » vérité ; ou, ce qui revient (apparemment) au même, parce qu'il sait que la vérité « abstraite » est glacée et qu'il faut la « compromettre » si c'est là le moyen de lui donner la vie. Mais cette compromission se heurte à son intransigeance de mystique. « L'ainsi soit-il, dès qu'il favorise une carence, est impie. » Tel, éternellement, l'ainsi soit-il à l'Église ; mais jusqu'à quel point le Parti ne relève-t-il pas de la même maxime ? Et ce « devoir » de l'adhésion où Gide s'entête, ne revient-il pas à durcir son désir en « vérité figée », en « cadavre de vérité », et sa révolte en système ou « tradition » par lui toujours dénoncés ?

La mobilisation — et l'immobilisation — des désirs de Gide sur le communisme nous mène comme de juste en URSS. Cette patrie idéologique, vers laquelle des millions d'yeux se tournaient pour capter comme sur un écran les « projections de la ferveur » dans l'espace vide du désir, était bien faite pour donner une leçon à Nathanaël. « Je sais que quelque part mes vœux imprécis s'organisent et que mon rêve est en passe de devenir réalité. »⁴¹ Sans doute connaissait-il assez bien la loi universelle d'analogie qui régit les rapports du

40. Cette citation tardive (*Journal*, 1948, p. 324) ne nous paraît pas déplacée ici : elle illustre une constante de l'antidogmatisme de Gide. Cf. *Journal*, 1933, p. 1182.

41. *Journal*, 1932, p. 1132.

mythe et du réel pour savoir que son «quelque part... mon rêve» ne différerait pas de la cristallisation bien connue de la passion sur un visage, de l'Esprit sur une Lettre, de l'idée sur une formule esthétiquement séduisante. Mais il ne s'agissait pas de juger, puisqu'il voulait aimer, ou plutôt s'aimer, à travers le mirage. Il écartait, comme des mouches, toutes les ombres que découvrirait au paradis stalinien une opinion déjà bien informée malgré son manichéisme politique. Le système policier, le fiasco du plan quinquennal, la sottise de la propagande antireligieuse, la duperie par l'Intourist des délégations étrangères s'épalaient dans la presse de droite, notamment dans *Je suis partout*⁴² ; et la gauche, hormis le bastion moscoutaire, restait ouverte aux témoignages critiques qu'allaient concrétiser Sir Walter Citrine et Kléber Legay. Mais les lectures, nullement exclusives, de Gide ne l'empêchent pas de poser en principe la justification de la «façade» soviétique par le «désir», c'est-à-dire par le «but» qui est celui des communistes français et le sien. Comme s'il voulait «rétorquer» la droite française⁴³ qui avait défendu contre lui, par le but, la façade coloniale du Congo. Après avoir jeté en Afrique le pavé dans la devanture, le moment n'est-il pas venu de défendre la devanture opposée ? «Mirage, dites-vous : il me suffit de l'entrevoir pour souhaiter, et de toute ma ferveur, qu'il devienne réalité.»⁴⁴

Mais comme Gide est toujours louche, et garde un œil ouvert quand les exclusions du choix inviteraient à fermer les yeux, il accueille furtivement le jeu des ombres sur le mirage. Ce sont les maladroites de la propagande bolchévique qui lui suggèrent l'impossibilité de transporter le système en France⁴⁵ ; c'est l'athéisme des Soviétiques, d'abord ardemment défendu, qui vient buter contre son «évangélisme» et le rassure seulement dans la mesure où il ne peut supprimer que les faux dieux : «le besoin d'adoration habite au fond du cœur de l'homme». Et il s'offre le luxe de réconforter avec cette bonne pensée les esprits religieux qui redoutent l'athéisme d'État.⁴⁶ Il entend imposer à la politique les leçons de la mystique. S'il ressent comme une injure, quand il s'agit de lui-même, le terme de «conversion au communisme», parce que toute conversion est nécessairement aveugle, il accueille ces mêmes termes, appliqués à d'autres. Et, saluant dans la jeunesse communiste une authentique ferveur mystique, il précise cependant : «Comme celle au catholicisme, la

42. *Op. cit.*, pp. 1109-11.

43. Cet usage du nom de personne comme complément direct appartient à Gide. Le verbe est important et symbolique. Que de fois d'ailleurs Gide se rétorque lui-même !

44. *Journal*, 1932, p. 1141.

45. Mais aussi la lecture russe faite par Berdiaev, art. cité, du bolchévisme.

46. *Journal*, 1932, p. 1131.

conversion au communisme implique une abdication du libre examen, une soumission à un dogme, la reconnaissance d'une orthodoxie. Or toutes les orthodoxies me sont suspectes.»⁴⁷

Ainsi toujours louchant vers l'envers du mirage, il s'abandonne parfois à la mélancolie des rêves finissants : «Que l'État soviétique paraît beau vu de France !», ce qui lui rappelle la fin d'un autre rêve, déjà passé, lui, à l'imparfait : «Que la République paraissait belle sous l'Empire !»⁴⁸ Le *rêve de la fin du rêve* va prendre chez lui deux formes. La forme offensive, habituelle chez lui du «coup de talon», qui choisit la voie de l'abandon par «fidélité», en projetant sur le rêve lui-même l'inconséquence du rêveur. Cette attitude s'appuie vers 1935-36 sur l'idée de «la Révolution trahie», que non seulement ses craintes personnelles, mais la polémique développée par le trotskisme et les nouvelles orientations de Staline (construction du socialisme dans un seul pays, restauration partielle de la famille) lui font vaguement pressentir. Par sa fidélité gauchisante, il entend, dit-il, se démarquer des «aboyeurs» de la droite qui commencent déjà à saluer l'amorce d'un retour soviétique aux valeurs traditionnelles.⁴⁹ Mais Gide a une autre manière encore de se préparer à effacer un rêve dont l'ombre se projette dangereusement sur lui-même. Il craint l'avènement, à plus ou moins brève échéance, d'une société utilitaire, où «Homère sera comme s'il n'avait jamais chanté... Nous entrons dans une époque sérieuse. Et qui sait si les fleurs nouvelles que je rêve... Il ne s'agit déjà plus de rêver.» Car l'idéal humanitaire peut donner la main aux forces qui visent à la mort de l'art. Et déjà la loi qui impose aux «beaux-arts» de finir avec le mysticisme⁵⁰ semble se manifester en Gide lui-même. Il croit assister au déclin de ses facultés créatrices et de son «démon intérieur» : «lorsque les préoccupations sociales ont commencé d'encombrer ma tête et mon cœur, je n'ai plus rien écrit qui vaille».⁵¹ Serait-il temps que Perséphone abandonne la faucille de son fiancé pour retrouver, au royaume des ombres, le chant d'Orphée ? Un épouvantail russe hante Gide : celui de Tolstoï, qu'il n'a jamais aimé, parce qu'il ne sait pas mettre de l'ombre dans ses tableaux. Pourvu que Gide n'aille pas, en raison de son enrôlement chez les rouges, être frappé de stérilité comme lui, tomber d'*Anna Karénine* en *Résurrection*, et sombrer dans une littérature pour doukhobors ! A vrai dire, le niveau littérai-

47. *Op. cit.*, p. 1175.

48. *Op. cit.*, p. 1164.

49. Cf. in *Retour de l'URSS*, p. 12, la référence de Gide à son article de *La NRF* de mars 1936.

50. *Journal*, 1933, p. 1149.

51. *Op. cit.*, 1936, p. 1255.

re de *Perséphone* fait comprendre cette inquiétude...⁵²

Telle était en gros la part d'ardeur et de froideur que le flirt de Gide avec le communisme pouvait admettre, quand vint l'invitation au voyage en URSS. Il partit en été 1936, avec cinq compagnons, dont deux étaient membres du Parti et deux parlaient le russe ou le comprenaient. Reçu avec tous les honneurs, à Moscou comme à Léninegrad, en Crimée et au Caucase, conduit d'usine-modèle en kolkhoze, de parc de culture en jardin d'enfants, il hume avec délice la chaleur personnalisée de l'accueil officiel, la communion vague des foules anonymes et le fumet de la gloire. Il monte sur la Place Rouge à la tribune du mausolée, aux côtés de Staline et de Molotov, pour prononcer, au nom des lettres françaises, l'oraison funèbre de Gor'kij. Il n'a pas encore viré... Alors à quel moment, à la suite de quel déclic commence le revirement qui aboutira, dès son retour, à ce qu'il veut appeler, non sans s'y complaire, un «effroyable désarroi» ? A-t-il vraiment de ses yeux vu ce qui le conduit à juger la réalité soviétique avec sévérité ? Ou bien attendait-il en secret quelque grande occasion pour témoigner (en jouant le jeu familier du retournement, de la publicité et du courage) d'une conviction acquise, mais précédemment mise en veilleuse pour jouer le même jeu en sens inverse ? Et alors le deuxième acte de ce théâtre communiste s'articulerait avec le premier selon le schéma de *Perséphone* : le séjour en URSS serait la fameuse «consommation du fruit», après quoi il n'y a plus qu'à cracher les pépins pour inverser les perspectives, et chercher de nouveaux désirs.

La symbolique du fruit est à base érotique ; et justement tous les voyages déclenchent chez Gide un déclic de cet ordre, qu'il formule ainsi : «Un pays ne me plaît que si de multiples occasions de fornication se présentent. Les plus beaux monuments du monde ne peuvent remplacer cela ; pourquoi ne pas l'avouer franchement ?» Or, à l'inverse des «patelins» et des «pays» où ses regards chargés de convoitise ne rencontraient aucun écho, «du haut en bas de la Russie... le moindre clin d'œil» lui est revenu «comme la colombe, chargé de son rameau d'olivier».⁵³ Et c'est sans doute pourquoi, même après les désillusions du retour, Gide ne cessera de répéter que la Russie lui a plu. Mais les petits pigeons recherchés par Gide posaient le problème de la police des mœurs et de la loi, écrite ou non, qui protège les mineurs. Si son *Journal*, sélectif sinon menteur, n'y fait guère allusion, le conditionnement légal et pratique de la pédérastie était cependant son souci ; bien qu'il aime qualifier les lois de «simples obstacles matériels»⁵⁴, son rêve de société parfaite incluait

52. *Op. cit.*, p. 1139.

53. *Carnets d'Égypte*, in *Journal 1939-1949 — Souvenirs*, pp. 1052-3.

54. *Ibid.*.

sur ce point précis une législation permissive, comme celle qu'admire Thésée dans sa Crète mythique. Mais la législation stalinienne vient d'édicter contre les homosexuels masculins des peines sévères : cinq ans de bagne pour « homosexualité simple » (*prostoe muželožstvo*) ; de cinq à huit ans quand un mineur est concerné ou s'il est fait usage de pressions ou violences ; et renouvellement de peine si le condamné ne s'est pas amendé.⁵⁵ Gide est au courant, et la place de ces mesures dans un ensemble destiné à revaloriser la famille soviétique lui fait juger l'intention du législateur. A-t-il été, comme l'affirmait Victor Serge, directement informé par l'Internationale des homosexuels, qui aurait documenté et suivi son voyage, en lui fournissant des renseignements dans tous les domaines ?⁵⁶ C'est possible. Mais l'important, c'est qu'à partir de là le cheminement naturel de Gide entre érotisme et communisme butait contre un obstacle de taille, qui introduisait un clivage entre la sensibilité et les choix de la pensée. Gide le reconnaît discrètement, mais sans ambages, au milieu même de son *Retour de l'URSS* : les lois staliniennes contre les homosexuels, jointes aux lois restrictives sur l'avortement, sont des signes certains de la marche en arrière de l'URSS vers le conformisme.⁵⁷ Ainsi l'équation souterraine de l'adhésion communiste — libération sexuelle = libération religieuse = libération sociale — en se réaffirmant une et indivisible devant les formes diverses de la répression, découvre la faille — et la faillite — de l'URSS.

Mais il y a encore autre chose. Faire de la loi des sens la loi du Sens (et, dans le miroir inversé de la révolte, celle du Non-sens), cela ne veut pas dire pour Gide que son intelligence soit prisonnière du sensible, mais simplement qu'elle en est *beurtée*. On a relevé depuis longtemps chez lui le divorce entre le plaisir et l'échange intellectuel. Le premier est une complicité essentiellement muette, et l'incapacité de parler avec ses Arabes et ses Nègres de rencontre était l'un des éléments de sa jouissance. Colonialisme érotique, et besoin d'aliénation exotique. Or en URSS, où bien entendu il ne parlait pas russe, il

55. Cf. *Sobranie Uzakonenij*, n° 15, art. 95, 1^{er} avril 1934. La peine ne semble pas varier selon les éditions postérieures de l'*Ugolovnyj Kodeks* que nous avons pu consulter. Mais dans le *Kurs sovetskogo ugolovnogo prava*, Leningrad, 1973, p. 673 n. 319, nous lisons — à propos de la « sodomie » des adultes (qui intéressait moins notre pédéraste) — un signe récent de tolérance : *vrijad li možno priznat' obosnovannoj ugolovnuju otvetstvennost' za dobrovol'noe muželožstvo meždju vroslymi mužčinami, tak kak zdes' normiruetsja biologičeskoe soderžanie polovykh otnoženij*. Le *vrijad li* n'exclut pas un reste de sévérité sur ce point. Par ailleurs, les peines sont moins sévères dans certaines républiques asiatiques : deux ans au lieu de cinq en Kirghizie. Cf. *Kyrgyz SSSRinij ugolovnyj kodeksi*, Frounze 1964, art. 112, p. 62 (*bačabazdyk*).

56. Lettre citée ci-dessus.

57. *Retour de l'URSS*, p. 63, n. 1 ; cf. *Journal*, 2 oct. 1936.

avait éprouvé à profusion la joie brute des contacts humains. Parti pour « sentir », il avait été magnifiquement servi. André Rousseaux le premier a relevé, dès la publication du *Retour*, les multiples expressions de cette sensualité passive, caractéristique de la délectation égocentrique : « J'avais *sent*i près d'eux la confiance... Les enfants semblaient *m'offrir* leur joie... Nulle part autant qu'en URSS le *contact* avec tous et n'importe qui ne s'établit plus aisément, immédiat, profond, chaleureux. Il se tisse aussitôt — parfois un regard y suffit — des liens de sympathie violente. Oui, je ne pense pas que nulle part autant qu'en URSS l'on puisse *éprouver* aussi profondément et aussi fort le *sentiment* de l'humanité. » Et, à propos des rues de Moscou, devant l'uniformité des costumes et l'universelle grisaille : « il semble qu'on devrait, pour parler des gens, user d'un partitif, et dire non point des hommes, mais de l'homme. *Dans cette foule je me plonge ; je prends un bain d'humanité.* » ⁵⁸ Sur la frontière des sens, au niveau des contacts épidermiques, il y a donc cette rencontre de l'Individu-Roi avec la masse impersonnelle, inintelligible et merveilleusement complice. Et c'est justement là (n'en déplaise à André Rousseaux) que la sensualité de Gide va permettre l'intelligibilité de l'URSS, en se retournant contre son obstacle. Car là où il y a « de l'homme-objet », l'homme-sujet, privé de l'illusion corydonnesque, découvre sa solitude, et la réfléchit sur son objet lui-même. Ce que Gide a trouvé au contact de son « nominatif » avec le « partitif » moscovite, c'est l'être parcellisé, qui a perdu son nom ; c'est le pays qui a perdu son auréole parce que le corps tentateur du désir, dissous parmi les milliers de visages, n'a plus la force de l'incarnation individuelle et refuse désormais la divinisation du mythe.

Bien sûr, Gide n'est qu'un cas dans la longue série des rapports entre les sensations épidermiques et les théories de la société. Le tourisme, l'étude des langues, l'art, la politique imposent à tous, et notamment à leurs vedettes, de privilégier une recherche des contacts humains, qui peut avoir Éros pour modèle quand bien même elle ne l'aurait pas pour but, et risque de ressembler à la théorie romantique de la Nature. Ce n'est ni particulièrement intéressant, ni particulièrement scandaleux. *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*. L'exception même, qui se retourne contre ce qu'elle adore, pour le brûler, est toute relative... Serait-ce une manière... uraniste de posséder le monde à l'envers ?

Un peu moins de cent ans avant le *Retour de l'URSS*, Custine publiait *La Russie en 1839*. Cette fois encore la motivation pédérastique pouvait servir de déclic : Custine avait appris beaucoup par Gurowski et son dépit de

58. On lira avec intérêt le commentaire de ces lignes par André Rousseaux, in *Le Figaro littéraire*, 14 nov. 1936, p. 6 (« La Vie littéraire. André Gide »).

n'avoir pu obtenir de l'autorité impériale la rentrée en grâce définitive de son favori⁵⁹ est un « signe » de type gidien. Mais l'essentiel est ailleurs : dans cette application de l'intelligence à montrer l'envers des choses. Custine aussi avait appris dans son enfance (dominée par la mort tragique du père et les liaisons successives de sa mère) à affronter l'hypocrisie familiale et sociale, à juger et à se taire, en attendant « l'Ami ». Les volte-face de la politique (1814, 1815, 1830, et la suite), une série de tentatives de mariage, confirmeront le bien-fondé de cet univers. Lui aussi il cherche le salut dans l'élan mystique, lui aussi il est « libéré » par son scandale et l'abandon à ses penchants. Habitué à défier l'ironie, la pitié et la honte, il se refait une gloire dans la société qu'il méprisait, non seulement grâce à son argent, mais grâce à la littérature. Dans ses conversations de salon, comme dans ses romans à clefs ou ses drames, il excelle à retourner les vérités pour briller, à se montrer original en soulevant un « coin du voile », en montrant « le monde comme il est ». La vérité des pays (Espagne, Russie) est pour lui comme celle des gens. Il n'est pas dupe des façades ; il reste complexe, incroyant et mystique, insaisissable et pénétrant. Le lien qui l'unit à Gide le rattache rétrospectivement aux « libertins » de naguère, témoins de « l'envers du Grand Siècle », nourris eux aussi de tradition hérétique, et formés par les huguenots à juger l'envers de l'Église. Ce que la façade du Roi Soleil ou la société de la Restauration avait offert d'un côté, la Russie — celle de Nicolas I^{er} et de Staline — va l'offrir de l'autre : un formidable envers ; un masque gogolien à arracher. Ils étaient prêts. Leur intelligence avait l'habitude de fonctionner de l'autre côté de l'épiderme. Ils avaient appris à se servir de leur scandale pour déchirer les voiles. Révélations, secret ; coquetteries, cynisme ; sincérités compliquées, immenses et louches. A regarder de leurs deux yeux Dieu et le sexe, ils ont failli perdre la vue. Ils y voient mieux depuis qu'ils n'y voient plus que d'un œil comme Coclès...

59. Le cas d'Ignace Gurowski a été abordé par le marquis de Luppé (*Astolphe de Custine*, Monaco, 1957) et Michel Cadot (*La Russie dans la vie intellectuelle française (1839-1856)*, Paris, 1967), mais les clefs du problème échappent encore. La clef pédérastique est capitale, parce que la vision d'Eros, le dos tourné, retentit sur les deux faces du monde. Faut-il rappeler qu'avec les Gurowski, intervient le *mythe polonais*, la double face, orientale et occidentale, du pays, la révolte de 1830 écrasée ? A l'inversion pédérastique d'Ignace correspond le retournement d'Adam son frère qui passe du Comité National polonais de Paris et de l'émigration militante au retour de l'enfant prodigue et au ralliement à la politique du « frère aîné » des nations slaves, la Russie du panslavisme. Et puis tous deux se retournent encore une fois : Ignace, après des aventures rocambolesques, se marie et a neuf enfants ; Adam, déçu dans ses ambitions, quitte la Russie de sa conversion manquée et rejoint l'Amérique. Mais qui peut expliquer cela ? Nous recueillons les informations sur nos papiers d'attrape-mouches, en ignorant le miel de l'histoire.

D'où qu'elle vienne, la vérité est bonne, même captive. Le réel est libérateur quand il paraît à l'envers du rêve. La « propre position » de Gide « par rapport au soleil ne doit pas nous faire trouver l'aurore moins belle ». Le *Retour de l'URSS*, avec les *Retouches* qui le suivent, reste un excellent témoignage sur la Russie du conformisme et de la servilité, sur la bureaucratie et la nouvelle classe, sur les dessous du stakhanovisme, sur la censure, sur la peur. Mais la lumière qu'il fait sur la patrie du communisme est moins pénétrante que celle qu'il projette sur son auteur. Gide est là avec tous ses mythes, qui pullulent sous le redoublement de leur voile : l'Eurydice communiste est retournée en enfer par sa faute, après avoir donné l'envie d'être embrassée. L'aigle a crevé l'œil de Coclès. Œdipe a déchiré la toile de ses illusions. « Cité d'Homère ; histoire d'Orphée... Yeux fermés sur le monde réel. » « Une joie spéciale vient du désaccord entre le réel et l'imaginaire. » « Est-ce vrai, ce que m'a dit Charlotte, que les rossignols ne chantent jamais si bien que quand ils ont les yeux crevés ? »⁶⁰

*

Quand le *Retour* est achevé, et que le récit de la fin du rêve va être lancé comme un pavé dans la mare politique de Paris, Gide sent une lacune dans ce témoignage en forme de carnets de route qui reflète la structure filamenteuse de son génie, et il éprouve le besoin de changer de style et de décor. Dans une page de préface, selon André Rousseaux « la plus belle » du livre, le mythe dissimulé se venge et jaillit tout à coup, comme le pétrole du désert. Et *Perséphone* surgit de l'ombre, rajeunie, prophétique. L'*Hymne* homérique à Déméter racontait comment la déesse, à la recherche de sa fille, se déguisait en

60. *La Symphonie pastorale*, adaptation cinématographique, éd. Cl. Martin, p. 217 ; et cf. ci-dessus n. 28. Le mythe de la crevasion des yeux du rossignol serait-il venu à Gide par Mme d'Agoult ? (La maîtresse de Fr. Liszt, par ses origines protestantes, son scandale, son tour d'esprit visible notamment dans ses *Mémoires*, a plus d'un côté gidesque). En tout cas, de l'Antiquité à nos jours, en passant par le Moyen-Age érotique et mystique (Gide avait lu le conte de Boccace, *Décameron*, V, 4 ; cf. *Si le grain ne meurt*, p. 594), le mythe est l'un des plus gidiens qui puissent être. D'après Platon, *Rép.* X, 620 a, nous voyons qu'il est lié au mythe de Thamyras, disciple ou descendant d'Orphée, puni d'aveuglement comme plus tard Homère, et *dikoros* (ce qui explique l'étymologie de lat. *luscini*, d'où rossignol), inventeur de la pédérastie. Cf. aussi *Aedon* et *Prokné*. Comme son chant est un thrène d'amour qui sort de la nuit du printemps, le rossignol devient non seulement le symbole du poète, mais celui de l'âme qui meurt d'amour, pour sa bien-aimée, pour le Christ. On lui creève les yeux pour recréer en lui la nuit créatrice, et provoquer le chant à volonté. A moins qu'on se contente de le mettre dans une chambre obscure, et de l'en retirer brièvement pour qu'il ait l'illusion du printemps après l'hiver. La mythologie de Michelet dans l'oiseau s'empare des symboles artistiques. Tout se ramène aux mythes des seuils de lumière et du thrène (chant expiatoire d'origine funéraire — et divinisant).

vieille femme et arrivait en haillons au palais du roi Kéleos, pour s'y voir confier l'éducation de l'enfant royal Démophoôn. Avec les vêtements rapportés du voyage, Gide commence par déguiser Déméter en *njanja*⁶¹, et reprendre en prose lyrique ce que les vers sentencieux de *Perséphone* avaient déjà rapporté :

Déméter prenait Démophoôn, l'enlevait de son berceau douillet, et avec une apparente cruauté, mais en réalité guidée par un immense amour et désireuse d'amener jusqu'à la divinité l'enfant, l'étendait sur un ardent lit de braises. J'imagine la grande Déméter penchée comme sur l'humanité future sur ce nourrisson radieux. Il supporte l'ardeur des charbons et cette épreuve le fortifie. En lui je ne sais quoi de surhumain se prépare, de robuste et d'inespérément glorieux.

Dans *Perséphone*, on l'a vu, la pédagogie divine semblait réussir. Or l'expérience de l'URSS, en retournant le rapport du réel et du mythe, exige d'abord une fidélité plus scrupuleuse au modèle grec :

Ah ! que ne put Déméter poursuivre jusqu'au bout sa tentative de mener à bien son défi ! Mais Métaneire inquiète fit irruption dans la chambre de l'expérience, faussement guidée par une maternelle crainte, repoussa la déesse et tout le surhumain qui se forgeait, écarta les braises, et pour sauver l'enfant, perdit le dieu.

L'allégorie est claire. La chambre de l'expérience, où sur un lit de braises se forge le surhumain, désigne, dans un langage tout proche des métaphores soviétiques courantes, le creuset soviétique, où naît et grandit, bébé divin, « l'homme nouveau ». Quant à la reine Métaneire, avec sa crainte de mère pour son enfant, c'est évidemment, un peu pâle sous le travesti, le Père des peuples, présenté d'ailleurs dès les premières pages du texte, sous une périphrase transparente, comme responsable de l'échec.⁶² Gide dénonce une fois de plus le modèle parental, familial du *Pouvoir*, négligé dans le mélodrame. Et même, à travers le mythe, il met les points sur les i, mais seulement pour les initiés. Dès 1929, il avait dans son *Journal* présenté la symbolique de Métaneire dans toute sa clarté. Il évoquait là, à propos de ses relations trop tendres avec un jeune enfant, la crainte des mères ; dénonçant l'attitude de parents inquiets de voir leur fils « l'aimer trop » (comme on les comprend !) et persuadés que celui-ci était « en perdition », Gide affirmait au contraire être le seul à pouvoir le « sauver ». « Mais Métaneire reparaît dans presque chaque mère, comme Cérès ici revit en moi ».⁶³ Ainsi la vision de l'enfant dans l'om-

61. Signalons une perle, bien digne de Gide. Le sympathique auteur de l'édition critique de *Perséphone*, ignorant le mot russe *njanja*, a cru y reconnaître une corruption du grec *neanias*, et soupçonne Gide d'avoir travesti Déméter en l'un des adolescents chers à son cœur ! La *njanja* n'est qu'une nourrice...

62. *Op. cit.*, p. 13.

63. *Journal*, 1929, pp. 939-40.

bre divinisante d'une mère est une sublimation de la relation pédérastique refoulée. Cette relation, en 1936, est non seulement modèle personnel, mais modèle collectif. Et là-bas, dans Moscou la rouge, en son palais de Kéleos, déguisé en Métaneire, le maître du Kremlin interrompt la mutation divinisante, en barrant les routes d'Éros au communisme du désir... *Polovoe snošenie mužčiny s mužčinoj (muželožstvo) nakazyvaetsja lišeniem svobody na srok do pjati let...* Damnés de la terre stalinienne, peuple bigarré des bagnes, qui coudoies le pédéraste avec le politique, l'innocent et le croyant, le criminel et le pervers, vous avez bien entendu : le voilà le «signe» d'enfer, le déclic qui a peuplé votre univers...

*

L'ombre redouble. Et pourtant, elle aussi n'est qu'un mythe, dont l'évidence nous a crevé les yeux. Ce qui importe, dit Gide, c'est la *divinisation de l'homme*, promise au désir, interdite par la famille, l'Église, l'État communiste ou totalitaire : ces variantes de la Maison du Père d'où il faut sans cesse s'échapper. Or cette chanson n'était guère plus nouvelle en son temps qu'aujourd'hui, et ne pouvait suffire pour séduire. Le génie de Gide est d'avoir quitté la Maison à demi abandonnée pour une maison de substitution et de prostitution merveilleuse, pour une prison/libération inattaquable, symbole et réconciliation de toutes ses contradictions : la *Littérature*. C'est dans ce palais de cristal que l'enfant prodigue retrouvait l'Idole maternelle : Aphrodite ouranienne. Il en célébrait le culte, avec celui d'Éros enfant, dans la «chambre de l'expérience», où il invitait le lecteur catéchumène à s'étendre sur un berceau douillet, fait de braises et de... plume : le berceau du style, la *Forme* littéraire. Comme la plus traditionnelle des *njanjas*, il savait des incantations diverses, mais conformes aux modèles classiques et éprouvés. L'ennemi des «formes arrêtées» fignolait les formules définitives, ne se corrigeant que pour mieux continuer le jeu. Les caresses inachevées et perpétuellement reprises du *Journal*, dociles à toutes les modes et à toutes les lectures, semblaient éroder les contours ; l'ironie tempérerait le lyrisme, et la forme jouait à épouser l'ombre des idées. S'il est vrai que Gide était le nouvel Orphée, la Forme était son Eurydice, ramenée sans cesse au seuil de la phrase du monde de l'inexprimé. Mais alors, le mythe n'aurait-il pas menti, puisque cette épouse-là du moins passe le seuil de l'Écriture, et vient briller dans l'œuvre, à la lumière du siècle ?

*

Nous pourrions, bien sûr, en rester là. Mais ce serait confondre l'art et l'artifice que faire sortir Gide de son enfer par cette porte de lumière. La préciosité littéraire de l'échappée est patente et rappelle la porte d'«ivoire éclatant» qui, selon Virgile, sert aux Mânes à envoyer vers le ciel les songes trom-

peurs». ⁶⁴ D'ailleurs Gide lui-même n'a-t-il pas préféré conclure sa *Perséphone* sur une catabase ? Les mythes infernaux dont son œuvre est pleine disent d'abord l'accord de celle-ci avec la nuit du siècle.

Un accord que peut-être le maître de référence, le poète de Mantoue, avait déjà deviné et redouté. Avant Virgile en effet, la pieuse Antiquité avait pu faire d'Orphée un héros sauveur, qui ramenait son épouse aux demeures du jour. Mais les contraintes imposées à l'auteur de la *IV^e Géorgique* ont transformé définitivement le sens de l'aventure. Docile à son siècle, il chante les grâces et la fatalité d'Éros, et la mort d'Eurydice s'oppose chez lui à la loi du Salut, reportée sur les abeilles d'Aristée. Mais comment ne pas sentir, ici ou là, dans les suggestions indirectes des mythes, la conviction du poète que Rome, en cette fin d'époque, perdait son âme, qu'aucune commande du Prince, aucun retour aux sources, aucune « bougénéie », aucune épopée nationale ou impériale ne pourraient rendre à la vie d'autrefois son charme bucolique et sa divine pitié ? Le triomphe de César et sa marche « affectée » vers l'Olympe déguisent en fausse apothéose d'un homme l'agonie du monde. Si la *IV^e Églogue* voulait croire encore au retour de l'âge d'or, les *Géorgiques* émettent un doute sur la recette égyptienne qui fait renaître les abeilles de la corruption et du sang, et insistent sur la perte irrémédiable de la Nymphe. Enfin l'*Énéide*, tout en célébrant sans réserve la tradition antique des origines romaines et en faisant monter des enfers vers le ciel du réel l'annonce prophétique des conquêtes impériales, laisse passer le héros détenteur du message et chargé de sa réalisation (Énée) par la porte des « songes trompeurs »...

C'est par la même porte que Gide est passé dans notre siècle. La commande d'époque était tout aussi trouble que naguère, pour son modèle, la commande du Prince. L'une des fonctions de la littérature — et parfois la principale — consiste à tourner à l'envers l'étoffe du monde... à moins que le monde, en train de se retourner lui-même, n'invite à se dispenser de cet effort : plus besoin alors de « descendre au fond du puits pour trouver les étoiles ». L'artiste a remplacé, éliminé le saint ; et la voûte du ciel n'a d'autre miroir que les infernaux paluds. Toutes les pentes descendent : pour être applaudi, il suffit de les suivre « en remontant ». La musique d'Orphée, amébée, nostalgique, chante les ritournelles de l'impossible retour et des métamorphoses irréversibles. La chute s'appelle libération, et le crépuscule des vieillards célèbre la jeunesse des aurores et des lendemains qui chantent. Gygès tourne l'anneau dans les deux sens, et déjà il a tué le Roi et possède la Reine. Prométhée dévore son aigle après s'être laissé dévorer. La graine antique pourrit dans l'obscurité de la Terre sans relancer encore le cycle de la lumière et de la vie.

64. Cf. *En.*, VI, 895-6.

Perséphone, croyant cueillir sa fleur, est cueillie dans sa fleur, et ravie par Pluton...

C'est le moment des équinoxes et des solstices, qui diffèrent d'un pôle à l'autre. Tandis que les pessimistes parlent de décadence ou d'automne, le Printemps, miroir diviniseur des seuils et des Pâques, porteur dans son « berceau douillet » d'un « nourrisson radieux », presse plus que jamais les fées, les charlatans et les pontifes de lui apporter leurs cadeaux. Dans la succession des captivités et des évasions, des épreuves et de la gloire, il faut faire entrevoir l'âge d'or, en se gardant avant tout de l'Éternel et en réduisant le temps aux ondulations du présent. On s'installe dans la « mutation ». Le mot est aussi important que la chose, et sert d'abord à effacer la réalité des trahisons. Nul fossé ne sépare le désir du Salut et le salut du Désir, le verbe de Vie et la vie du Verbe. Jeunes gens, osez devenir qui vous êtes, en refusant l'être à celui que vous pourriez devenir ! Car le Devenir est un dieu de l'éternel Présent, et peut même se déguiser en devenir de Dieu. Toutes les inversions sont de mise, toutes perversions permises, et caricaturées les conversions promises...

J'entends bien : ce dogmatisme, qu'on dit reposer sur un passé indigne, a prouvé pour beaucoup sa sclérose, et sera dénoncé par les amis et les héritiers du Message. Gide est justement présent au cœur du XX^e siècle comme un vivant de notre temps, celui des éclairages successifs, du pluralisme, des vérités ouvertes, innombrables. Laquelle d'ailleurs n'a-t-il pas frôlée...?

— Prenons garde cependant de ne pas les frôler toutes avec lui ; sinon ces « caresses sans pénétration »⁶⁵ nous réduiront aux complicités équivoques de l'épiderme. Les vérités se perdent dans la prolifération cancéreuse de leur autonomie cellulaire. Leur pluriel est encore plus adultère que leur singulier n'était exclusif. La Vérité reste une Vierge réservée, servante et reine, céleste et pure ; en notre temps doublement singulière, étrangère aux Proserpine, Orphée, Narcisse, Prométhée déchaîné et autres idoles *vulgivagae* des cités païennes, elle fuit la multitude des prétendants et attend l'Époux pour enfanter. Elle pleure Madeleine et écarte le frôleux.⁶⁶

Février 1981.

65. *Dixit* M. Beigbeder, dans son excellent livre sur Gide.

66. Ἀγνος πῆς ἀληθείας ! (Cf. ci-dessus note 15).

LE DOSSIER DE PRESSE DU JOURNAL 1889-1939

197-XVIII-1

R.-G. NOBÉCOURT

(*Journal de Rouen — Journal de Normandie*,
mardi 15 août, p. 5, et mardi 22 août 1939, p. 5)

Pour ouvrir ce dix-huitième Dossier consacré à la réception du *Journal* paru en mai 1939 dans la «Bibliothèque de la Pléiade», nous reproduisons la longue étude de notre ami René-Gustave Nobécourt, qui occupa deux pleines pages (illustrée, la première par le portrait de Gide par J.-Em. Blanche conservé au Musée de Rouen, la seconde par quatre photographies de Cuverville) du *Journal de Rouen* (un des plus anciens quotidiens français — fondé en 1762 — qui tirait en 1939 à 90 000 exemplaires, et dont l'édition *Journal de Normandie* avait été lancée deux ans plus tôt pour reconquérir le public de Basse Normandie). On sait que Gide apprécia ces articles et tint à en exprimer à leur auteur sa satisfaction¹ ; on sait aussi que, dix ans plus tard, R.-G. Nobécourt consacrait aux *Nourritures normandes d'André Gide* un ouvrage qui demeure un «classique gidien».

LE JOURNAL D'ANDRÉ GIDE

S'il me fallait une caution au moment de parler ici du *Journal* d'André Gide — qui reste pour beaucoup de gens une sorte d'écrivain maudit — je n'en trouverais sans doute pas de meilleure que celle de M. Gabriel Marcel qui en

1. M. Nobécourt a bien voulu nous autoriser à reproduire *in extenso* cette lettre de Gide, dont seul un fragment fut publié jusqu'ici (v. BAAAG n° 15, avril 1972, p. 28). La voici : «*Abbaye de Pontigny, 26 août 39. Cher Monsieur, Dois-je vous remercier de votre étude ? Que vous ne l'ayez pas écrite en vue de me plaire est ce qui précisément en fait pour moi le grand prix. Ne vous étonnez pas que votre sympathie me soit particulièrement précieuse : depuis longtemps vous êtes loin d'être un inconnu pour moi. Je sais et sens combien celle qui fut la compagne de ma vie eût été sensible à tout ce que vous dites, et (peut-être même à l'excès) à la dubitative conclusion de votre second article. Personnellement, je vous sais le plus grand gré de cette discrétion avec laquelle vous posez le point d'interrogation final. Mais toutes vos réflexions, au cours des deux articles, me plaisent ; je les lis avec une intime et profonde satisfaction. J'ai envié Claude Mauriac, qui m'a dit vous avoir rencontré récemment. Je souhaite avoir un jour pareille chance et vous prie de croire déjà à ma bien attentive et vive sympathie. André Gide.*»

soulignait ces jours-ci l'importance dans un journal catholique, *Temps présent*.

Non qu'il ne faille exprimer des réserves dont la courageuse sincérité de Gide est la cause. Gabriel Marcel, constatant que Gide ne renie nulle part les «singularités» de sa vie, remarque que «ceux qui ont le goût de condamner pourront s'y livrer éperdûment». Mais Gabriel Marcel ajoute : «Il y a tout autre chose à retirer de ce livre : une invitation venue de très loin à comprendre, à réserver son jugement ; oui, certes, il a indubitablement sur la conscience les péchés auxquels la lecture de ses œuvres a pu inciter bien des jeunes êtres sans défense ; et cependant sûrement près de lui la Grâce rôde — cette grâce qu'incarna l'admirable compagne de sa vie — et rien ne serait plus odieux que de le déclarer perdu...». Il faut être bien assuré soi-même de son Salut, pour vouer ainsi à la perte éternelle et à une infernale prédestination un homme que Dieu n'a pas abandonné.

Plusieurs pages du *Journal* — mais le *Journal* sans elles serait une hypocrisie et un faux témoignage — en proscrivent la lecture aux esprits non adultes et aux sots. Aux autres, capables d'entendre, capables de protester où il le faut et, à la fois, de déceler, pour s'en réjouir, tous les signes de ce que Gabriel Marcel appelle précisément «la Grâce», capables de s'émouvoir devant un tel dénuement et d'apprécier aussi une telle richesse, le *Journal* apparaîtra comme une œuvre capitale, impossible à méconnaître si l'on prétend juger André Gide avec loyauté et justice.

*

La plus grande partie de ce *Journal* avait été reproduite dans les *Œuvres complètes* jusqu'en 1932, puis dans deux volumes qui nous menaient jusqu'en 1935 ; il est publié en un seul tome de 1300 pages jusqu'en janvier 1939 par la «Bibliothèque de la Pléiade». C'est la première fois que cette collection remarquable, dont il n'est plus nécessaire de signaler la prodigieuse réussite technique et littéraire (son succès près du public cultivé, ami des beaux livres et de grandes œuvres, nous en dispense), accueille un auteur contemporain. Les rapports d'André Gide avec la *Nouvelle Revue Française* ne suffiraient pas à expliquer une pareille consécration, et cette consécration ne semble pas prématurée : Gide est incontestablement l'un des *maîtres* du vingtième siècle et son *Journal* son enseignement majeur.

Ouvert à l'automne de 1889 et clos ici en janvier de cette année, il embrasse cinquante années de la vie d'André Gide. Disons-nous qu'il contient le meilleur, le plus vrai de sa vie ? Toute sa vie assurément ne s'y trouve pas. Tel qu'il nous est confié, il y manque un certain nombre de passages relatifs à celle que Gide désigne par *Em.*, l'Emmanuèle de *Si le grain ne meurt*, la «Madeleine André Gide» qui repose depuis Pâques 1938 dans l'humble et discret cimetière de Cuverville-en-Caux :

... Il me paraît que les suppressions systématiques (du moins jusqu'à mon deuil) de tous les passages relatifs à Em. l'ont pour ainsi dire *aveuglé*. Les quelques allusions au drame secret de ma vie y deviennent incompréhensibles, par l'absence de ce qui les éclairerait ; incompréhensible ou inadmissible, l'image de ce moi mutilé que j'y livre, qui n'offre plus, à la place ardente du cœur, qu'un trou. (20 janv. 1939).

Les textes ainsi écartés, par une pudeur intime bien explicable et une amitié dont *La Porte étroite* exprime la qualité haute et rare, ne sont sans doute pas perdus, et André Gide peut-être a prévu, a voulu qu'ils fussent rassemblés un jour, moins pour une éventuelle défense de sa mémoire à lui que pour renouveler, devant nous, une dernière fois, à la digne mémoire d'Alissa le tendre hommage de sa première ferveur.

En outre, le *Journal* n'a pas été régulièrement tenu. Gide ne le reprenait qu'aux heures lourdes, de vouloir et de pensée engourdis, comme un remède et une discipline, comme une bouée de sauvetage :

Je m'attache à ce carnet désespérément ; il fait partie de ma patience ; il m'aide à ne pas enfoncer. (7 février 1916).

J'ai recours à ce carnet, une fois de plus, pour apprendre à exiger de moi davantage. (10 juillet 1921).

Infidèle, je n'ai pu m'astreindre à tenir à jour ce carnet. Et pourtant je comptais sur lui pour me sortir d'indifférence. (13 mai 37).

Je me raccroche à ce carnet ainsi que j'ai fait souvent : par méthode. (21 août 38).

Ce carnet, une fois de plus, m'a aidé à me ressaisir. (16 oct. 38).

Ce que Gide relève le plus volontiers, en en relisant des pages d'avant la guerre, c'est d'y retrouver, si longtemps et si tard, la contrainte morale et l'effort. Combien longtemps j'eus à me débattre ! Quelles mornes steppes j'ai traversées !... (27 sept. 29).

D'où cette crainte que Julien Green a recueillie en 1938 : « *Je ne le tiens guère que dans mes heures de découragement. Aussi fais-je l'impression d'être triste, ce qui n'est pas vrai. Je ne suis ni triste, ni malheureux* » — et que Gide notait en février 1924 :

Si plus tard on publie mon journal, je crains qu'il ne donne de moi une idée assez fausse. Je ne l'ai point tenu durant de longues périodes d'équilibre, de santé, de bonheur ; mais bien durant ces périodes de dépression, où j'avais besoin de lui pour me ressaisir et où je me montre dolent, geignant, pitoyable. Dès que reparaît le soleil, je me perds de vue et suis tout occupé par le travail et par la vie. Mon journal ne reflète rien de cela, mais seulement mes périodes de désespoir.

Ajoutons enfin que, ces dernières années, la publication partielle du *Journal* et les préoccupations politiques d'André Gide en ont peut-être changé par endroits le caractère. Citons Gide encore :

Depuis longtemps ce carnet a cessé d'être ce qu'il devait être : un confident intime. La perspective d'une publication, fût-elle partielle, de mon journal... en faussé le sens ; et aussi fatigue ou paresse, et dislocation de ma vie, crainte de laisser

perdre ce que j'aurais dû verser dans des livres ou des articles, que je ne sais quelle confiance m'a fait quitter l'espoir de pouvoir jamais mener à bien. (30 mars 32).

... Ce carnet qui depuis longtemps n'était plus qu'un cimetière d'articles mort-nés. (15 août 35).

La fâcheuse habitude que j'ai prise ces temps derniers de publier dans *La N.R.F.* quantité de pages de ce journal (par impatience un peu, et parce que je n'écrivais plus rien d'autre) m'a lentement détaché de lui comme d'un ami indiscret, à qui l'on ne peut rien confier qu'aussitôt il ne le redise. Combien plus abondante ma confiance, si elle eût su rester posthume. (16 mai 1936).

Tel qu'il est cependant, le *Journal* est indispensable à la connaissance d'André Gide comme le sont — et plus encore — les *Cahiers* pour la connaissance de Maurice Barrès, à la lecture desquels Gide souvent s'agaçait sans être insensible à de certains aveux, à de certaines beautés. Gide ne souhaite-t-il pas lui-même qu'on le connaisse mieux ?

Peut-être ce carnet aidera-t-il à empêcher la mésinterprétation de mes œuvres que, si souvent, je vois mal comprises, même sans intention hostile. (1^{er} février 1931). Si ces carnets viennent au jour, plus tard, combien n'en rebuteront-ils pas, encore... Mais combien j'aime celui qui, malgré eux, à travers eux, voudra demeurer mon ami. (7 février 1916).

André Gide, à plusieurs reprises, se plaint de la calomnie et de l'insulte, et qu'on lui prête, avec une âme glacée, la volonté de corrompre. S'il note que la fonction d'*inquisiteur* est une «*belle fonction à assumer*» (mars 1935), il indique de quelle façon il la conçoit et la voudrait exercer.

Dès que je suis fatigué, ces ignominies me remontent au cœur et je souffre de sentir se soulever contre moi tant de sottise et tant de haine. Je crains aussi que ces traits ne s'attachent à ma figure, sachant trop que le mensonge trouve un plus prompt crédit que la vérité. (Décembre 1929).

Il est encore de nombreux critiques qui s'imaginent que de tout temps je me suis beaucoup occupé et préoccupé de mon influence et que j'écrivais dans le but d'incliner et me soumettre l'esprit de mes lecteurs. J'espérais avoir donné les preuves du contraire, mon unique désir ayant été jusqu'à ces derniers temps d'écrire des œuvres d'art, non précisément impersonnelles, mais comme émancipées de moi-même et qui, si elles avaient une action sur le lecteur, ne pouvaient que l'aider à y voir clair, à s'interroger lui-même et le forcer à penser, fût-ce contre moi, à me quitter. (Janvier 1931).

Il y a un grand malentendu entre eux et moi, qui vient de ce qu'ils m'ont pris d'abord pour un dilettante, un sceptique ; il leur semblait que l'effort de l'âme ne pût aboutir qu'à la foi et que ce qu'ils appellent «*spiritualité*» ne saurait être que mystique. L'âme qui ne croyait pas dormait. Or mon âme (mot que j'emprunte à leur lexique) est restée fervente. Je ne suis pas un tiède ; j'ai passionnément aimé la vérité et ce n'est pas faiblement que je hais le mensonge. (1937).

S'il faut ajouter un mot pour réduire les résistances et nuancer les réquisitoires des uns ou des autres, au seuil de ce *Journal* qui explique toute l'œuvre d'André Gide, qui retrace avec tous ses détours, tous ses élans et toutes ses reprises, la démarche de son esprit, sa perpétuelle enquête où chaque apaise-

ment a son venin et chaque détresse sa liqueur, que ce soit cette plainte d'octobre 1916 où l'on croirait réentendre l'écho du gémissement de saint Augustin :

Hier rechute abominable qui me laisse le corps et l'esprit dans un état voisin du désespoir, du suicide, de la folie. C'est la roche de Sisyphe qui retombe tout au bas du mont dont il tentait de graver la pente, qui retombe avec lui, roulant sur lui, l'entraînant sous son poids mortel et le replongeant dans la vase. Quoi ? Va-t-il falloir encore et jusqu'à la fin recommencer cet effort lamentable ? Je songe au temps où, dans la plaine, sans plus aucun souci d'ascension, je souriais à chaque heure nouvelle, indolemment assis sur cette roche qu'il n'était plus question de soulever. Hélas ! vous avez pris pitié de moi, malgré moi-même, Seigneur. Mais alors tendez-moi la main. Conduisez-moi vous-même jusqu'à ce lieu, près de vous, que je ne puis atteindre...

Quand on a lu d'affilée les 1300 pages du *Journal*, quand on a, d'une seule traite, parcouru ces cinquante années, on garde devant soi moins une vie d'André Gide coupée en tranches, distribuée en périodes, répartie en phases et en péripéties, qu'un portrait. Les événements extérieurs n'offrent en effet que peu de prise et, derrière les allées et venues de l'esprit, la complexité de l'âme qu'un conflit permanent partage, qui s'efforce à des conciliations impossibles, et que ses élans réticents et ses refus nostalgiques semblent rendre insaisissable, une unité se dessine et demeure. Le *Journal*, enregistrant ces allées et venues, ces refus et ces élans, manifeste cette unité plus qu'aucune autre œuvre — qui la brise en ne reflétant qu'un moment, qu'un aspect de Gide. Je voudrais seulement, par les nombreuses citations qui vont suivre, cueillies d'un bout à l'autre du *Journal* et groupées autour de trois ou quatre points, aider le lecteur non ou mal informé à commencer de l'apercevoir. Et je souhaite aussi qu'il en conserve une image de Gide assez véridique pour qu'au moins ses éventuels griefs trop péremptoires se tempérassent d'humaine compréhension, voire de charité chrétienne.

*

Avec de fréquentes notes de voyage (qui font penser à la phrase que les élèves de seconde connaissent : « Tout paysage est un état d'âme »), sur lesquelles je dois passer quoiqu'on y trouve des croquis esquissés d'un trait précis et suggestif ; avec des remarques sur la musique qu'il serait utile et profitable aussi de retenir (le piano qu'il a longtemps travaillé et où il jouait par cœur des grandes œuvres de Bach et de Chopin, entre autres, a été souvent pour André Gide un *refuge*), le *Journal* contient de nombreuses notes de lecture où nous nous arrêterons un instant.

Gide a beaucoup lu et relu, les maîtres français, les anglais, les allemands, les russes. C'est un lecteur difficile : « Un livre ne m'intéresse vraiment que si je le sens né d'une exigence profonde et que si cette exigence peut trouver en moi quelque écho ». Aussi est-il le plus souvent sévère et, s'il est capable d'admiration, d'adhésion chaleureuse, ses réactions défavorables ne manquent pas

de vivacité. Lecture appliquée, attentive, concentrée, volontiers lente pour prolonger le colloque, pour pénétrer plus avant au cœur mystérieux d'une œuvre, surtout de celle dont la clarté apparente n'est que « *la plus spécieuse ceinture* ». « *Je lis comme je voudrais qu'on me lise ; c'est-à-dire : très lentement. Pour moi, lire un livre, c'est m'absenter quinze jours durant avec l'auteur.* »

Qu'admire-t-il donc ? Quels écrivains le nourrissent, le contentent ou l'irritent ? Voyons plutôt, par quelques prélèvements au hasard, ce qu'il aime et ce qui lui déplaît chez un écrivain.

L'œuvre des frères Tharaud par exemple, en juillet 1921, lui paraît « *de la qualité la meilleure* ». Le seul reproche qu'il fasse à leurs livres, « *c'est de n'être dictés jamais par aucune nécessité intérieure ; ils n'ont pas avec l'auteur de ces rapports profonds et nécessaires où s'engage une destinée* ».

Une préoccupation du même ordre dicte à André Gide son opinion sur Anatole France, celle d'avril 1906 :

C'est le triomphe de l'euphémisme. Mais il reste sans inquiétude ; on l'épuise du premier coup... Il est de bonne compagnie ; c'est-à-dire qu'il se soucie toujours des autres. Il n'attache peut-être pas grand prix à ce qu'il ne peut pas leur montrer. Du reste, je le soupçonne de n'exister pas beaucoup en retrait de ce qu'il nous montre...

Et l'opinion de 1924 n'est guère meilleure. En avril :

Lu avec un vif plaisir *l'Histoire comique* de France. Encouragé, je reprends *Le Jardin d'Épicure* ; mais je retrouve mon premier écœurement devant cette boisson bienveillante et tiède.

En novembre :

Homme adroit et disert, incapable aussi bien de musique que de silence.

Renan écrivain n'est pas mieux traité :

L'Abbesse de Jouarre me paraît au-dessous du médiocre, enfantin. Véritable répulsion pour ce style flasque. (3 décembre 1929).

Mollesse, incertitude de la langue de Renan... (27 juin 1932).

Il en va autrement pour Bossuet :

Chaque fois que je reprends Bossuet, c'est avec un ravissement continu qui me fait penser, sur l'instant, qu'il n'est pas un de nos auteurs, fût-ce Pascal, que je préfère, pas un qui ait su mener notre langue à une plus ample plénitude, à une perfection plus harmonieuse, à une force plus assouplie. Quelle sûreté dans le choix des mots ! Quelle audace ! Mais mon admiration pour Bossuet, il me faut l'ajouter aussitôt, semblable à celle que je porte à Hugo, s'en tient à la forme. Je sais bien que ce qui donne à celle-ci la plénitude et la splendeur de ses contours, c'est la passion qui la gonfle, car cette forme n'est jamais creuse ; mais, tout comme chez Hugo, de quels serviables lieux communs je la trouve souvent emplie ! (Avril 1938).

Relisant la Correspondance de Flaubert (1921), Gide écrit :

Latent ou gueulé, le blasphème contre la vie, ce blasphème permanent, chez celui-ci que j'aime, me cause une grande douleur. Je sens ce devoir d'être heureux plus

haut et plus impérieux que ces factices devoirs d'artiste.

Sur Bourget, dont il a fait la connaissance à Hyères en novembre 1915, et qui lui laissa voir son *«besoin de séduire»*, celui qu'il savait *«d'une autre génération, d'un autre camp, d'un autre bord»*, il note, après la lecture du *Démon de midi*, en juin 1930, que *«la grande place qu'il occupe n'est nullement usurpée»*, mais reprenant Goethe, aussitôt il sent *«à quelle distance du monticule Bourget s'élèvent les cimes du vrai Parnasse. Il ne fait point partie de la grande chaîne dont les sommets, pour la neige éternelle, sont toujours inhumainement dénudés»*.

Ses *«efforts de sympathie»* pour le Jean-Christophe de Romain Rolland n'aboutissent (février 1916) qu'à ce jugement :

On y respire une sorte de cordialité fruste, de vulgarité, de bonhomie — dont lui saura gré le lecteur pour qui l'artiste n'est qu'un faiseur d'embarras.

Quant à Montherlant, il est charmant (novembre 1927) :

Mais je n'aime pas les *Fontaines du désir*. Il y a là de la caracole, de la piaffe ; cela sent son cheval de race et l'étalon cabré ; mais également un peu le cirque, les tréteaux et le regard étonné du public auquel sans cesse il fait appel. Quel désœuvrement profond, quel égoïsme cachent ces parades et ces yeux !

Quelle cruelle évocation de Catulle Mendès, désossé et comme enduit de vaseline, s'étalant partout et *«avilissant tout ce que touchait sa plume, qui prétendait toucher à tout»* !

Quelle dure exécution de Francis Jammes : son *Rosaire* (31 janvier 1916) *«est à la vraie piété ce que la polissonnerie est à l'amour»* ; *«rien d'orgueilleux comme sa modestie : de là ce refus de rien apprendre, la croyance en la divinité de son inspiration, la complaisance envers soi-même»* (10 janvier 1923) ; et les deux lettres du poète que Gide cite (décembre 1932), d'une infatuation où la sottise, la naïveté et l'impertinence se mêlent, ne viennent pas le contredire.

Léon Blum serait un fin critique *«si la politique ne courbait à ce point ses pensées. Mais il juge choses et gens d'après ses opinions, non d'après son goût»* (janvier 1907). La même année, Gide note que l'ouvrage de Blum sur le mariage *«peut faire du mal»*, *«si typiques et bien présentées»* que soient les observations de ce livre *«qui semble une habile préface à tout le théâtre juif d'aujourd'hui, elles méconnaissent complètement la valeur de la résignation et de la contrainte...»*. Ayant dîné avec Léon Blum — qui est de *«cette sorte d'esprits précis qui congèlent le mieux à distance et dont l'éclat lucide le maintient en état de constriction et le réduit à l'impuissance»* — Gide relève le lendemain (24 janvier 1914) la façon qu'il a de mettre continûment le Juif en avant : *«Blum considère la race juive comme supérieure, comme appelée à dominer après avoir été longtemps dominée, et croit qu'il est de son devoir de travailler à son triomphe, d'y aider de toutes ses forces»*. Quelques lignes sui-

vent sur la littérature juive à propos de laquelle on retrouvera, dix-sept ans plus tard (15 mats 1931), à propos de Duvernois, cet arrêt rigoureux :

Mendès, Tristan Bernard, Sternheim, Bernstein, Coolus, Hirsch, Croisset, etc..., tant dramaturges que romanciers, tous ont ceci de commun que, dans leur œuvre, toute idée de noblesse est exclue. C'est de la littérature avilissante. Chacun d'eux ne peint l'homme que tel qu'il devient lorsqu'il s'abandonne ; ne peint que des créatures *abandonnées*, des déchéances.

La conversation d'Anna de Noailles est décrite en janvier 1910 comme *«une très savoureuse compote d'idées, de sensations, d'images, un tutti-frutti accompagné de gestes de mains et de bras, d'yeux surtout qu'elle lance au ciel dans une pâmoison pas trop feinte mais plutôt trop encouragée»*, et ses *Mémoires*, en mars 1931, offrent une *«indiscrète surenchère sur tout ce que l'infatuation littéraire et féminine a pu produire de plus outré»*. Colette, par contre (à propos de *Mes apprentissages*, février 1936), manifeste *«une sorte de genre très particulièrement féminin et une grande intelligence... Pas un trait qui ne porte et ne se retienne, tracé comme au hasard, comme en se jouant, mais avec un art subtil, accompli»*.

On trouve ainsi dans le *Journal*, en même temps que des remarques de lectures, des notes sur les milieux et les hommes de lettres depuis 1889. Péguy, Ghéon, Gourmont, Proust, Suarès, Valéry, Claudel, Jacques Rivière, Charlie Du Bos (qui vient de mourir), Copeau, J.-É. Blanche, Roger Martin du Gard, Charles Maurras... — mais ne recopions pas l'index, qui figure utilement à la fin du volume — apparaissent et réapparaissent en cette société vivante.

De ces contacts avec eux, de ces rencontres avec les livres, retenons, plutôt que l'anecdote et le portrait, la réaction littéraire de Gide. Il y a là pour lui, en effet, dans son *Journal*, autant d'occasions de préciser quel *écrivain* lui-même il veut être.

* * *

Bien des pages du *Journal* sont datées de Cuverville. C'est l'une des attaches normandes, la plus forte, d'André Gide. Les autres sont la rue de Crosne à Rouen, dont il évoque la grande maison d'angle, au coin de la rue de Crosne et de la rue de Fontenelle, dans *Si le grain ne meurt* (le rez-de-chaussée de l'hôtel des Rondeaux est aujourd'hui défiguré, mais un jour, peut-être, une plaque y rappellera les séjours de Gide), et La Roque-Baignard, entre Lisieux et Pont-l'Évêque, qui est la Morinière de *L'Immoraliste*.

Gide a vendu le château de La Roque, qu'il avait hérité de sa mère. Je ne pense pas qu'il soit revenu rue de Crosne, sur les pas de son enfance. Il est toute sa vie resté fidèle à Cuverville-en-Caux, où *«de puissantes raisons sentimentales»* le retenaient. Cuverville est la maison d'Alissa, le cadre de *La Porte étroite*, la retraite où on ne cessait pas de l'attendre... Celle qui l'attendait dort maintenant, de l'autre côté du vallon, discrète toujours, au fond du cime-

tière. Mais le château, le jardin, la hêtraie et tout le petit village qui se souvient de sa bonté, sont imprégnés de sa présence. Nous y rêvions l'autre jour. Sous les magnifiques hêtres qui, de trois côtés, enclosent et cachent la demeure, des enfants jouaient comme naguère, comme Gide aimait qu'ils jouassent. Au delà, la plaine se dépouillait de ses moissons, et vers elle, par-dessus la cour de ferme, le château ouvrait sa double rangée de fenêtres. La pelouse, le cèdre, les rangées d'arbres et le potager par derrière et, dans ce mur, la «*petite porte à secret*» près de laquelle Alissa dit adieu à Jérôme... tout est envoûté, cerné d'un halo où flottent des fantômes, où se diluent en songeries les phrases qui les décrivent. Toute une part de la vie d'André Gide, la meilleure sans doute, est là.

Gide cependant en son journal se plaint de Cuverville, le seul lieu où il lui soit permis de se fixer : il a contre lui, assure-t-il, «*le ciel et la terre et les hommes*» ; sa pensée s'y engourdit ; «*les fruits de son verger*» y «*avortent*».

Cuverville hier s'est endormi dans un nuage qui transit encore ce matin la contrée, peut-être ce climat engourdissant est-il un peu responsable du rétrécissement, de l'étranglement de presque tous mes livres, dont avec Copeau nous parlions hier soir. C'est à Cuverville que j'ai dû achever presque chacun d'eux, contracté et faisant effort pour retrouver ou maintenir une ferveur que, dans un climat sec (à Florence par exemple), j'avais facile et naturelle. Je crois volontiers que, mieux favorisée par le climat, ma production aurait pu être plus aisée et, partant, plus abondante. (Juin 1914).

Pas de plus assoupissante atmosphère que celle de ce pays. Je me doute qu'elle contribua beaucoup à la lenteur et difficulté de travail de Flaubert. Où il croyait lutter contre les mots, c'était contre le ciel ; et peut-être dans un autre climat, la sécheresse de l'air exaltant sa verve, eût-il été moins exigeant, ou eût-il obtenu le même résultat sans tant d'effort. (Janvier 1931).

Quel climat ! Les brouillards qui empêchent les arbres du verger de porter fruit empêchent de «*nouer*» ma pensée. Mais nulle part chants d'oiseaux plus suaves. (Juin 1931).

L'automne ici me paraît plus beau que partout ailleurs et ce pays ne me paraît jamais plus beau qu'en automne. Les pluies de cet été sans chaleur ont assuré la plus longue vie des feuillages. Je ne me souviens pas d'avoir vu jamais les hêtres pourpres plus glorieux, mais déjà c'est sur la pelouse que gît le plus épais de leur parure, comme le vêtement qu'on aurait laissé choir avant de mourir. Quelle splendeur, quel chant suprême avant l'assoupissement de l'hiver ! Il m'en coûte de repartir, de n'avoir pu donner que deux jours à la paix tendre et sérieuse qui m'accueille toujours ici. Mais deux nuits d'angoisse nerveuse, je supporte de plus en plus mal ce climat... Je suis ici comme les arbres de notre verger qu'aucun soin ne peut mener à fruit et qui deviennent la proie des chancres. (Novembre 1931).

L'influence du ciel et du climat normands sur l'œuvre et l'écriture d'André Gide... Beau sujet de dissertation. Est-elle si évidente ? Sur sa santé, sur son travail, il le dit. Mais sur son style ? C'est à ce style que, par le détour de Cuverville, je voulais arriver. Nous y voici. Et il n'est que de lire le *Journal*. Souvent Gide, à propos de ses lectures, à propos d'un ouvrage en cours de ré-

daction, y définit sa manière, y confirme son exigence.

Le défaut d'ampleur de tout ce que j'écris me chagrine, mais qu'y faire ? Ma grande hostilité pour la prolixité, la faconde et le boniment en sont cause, je souhaite une éloquence cachée. (22 novembre 1905).

Je n'ai écrit aucun livre sans avoir eu un besoin profond de l'écrire. (Août 1910). Non que je ne susse prendre jamais plaisir aux métaphores ; et fût-ce à la plus romantique ; mais, répugnant à l'artifice, pour moi, je me les interdisais. Dès mes *Cabiers d'André Walter*, je m'essayais à un style qui prétendait à une plus secrète et plus essentielle beauté. « Langue un peu pauvre », disait cet excellent Heredia à qui je présentai mon premier livre et qui s'étonnait de n'y trouver pas plus d'images. Cette langue, je la voulus plus pauvre encore, plus stricte, plus épurée, estimant que l'ornement n'a raison d'être que pour cacher quelque défaut, et que seule la pensée non suffisamment belle doit craindre la parfaite nudité. (1911).

Le métier que je veux, soit d'une originalité si mystérieuse, si cachée, qu'il ne se puisse jamais saisir en lui-même. Je voudrais que l'on ne s'aperçût de moi qu'à la perfection de ma phrase et que, à cause de cela seulement, personne ne la puisse imiter. (Mai 1912).

Je ne veux plus accueillir de sujet qui ne permette, qui n'exige la langue la plus franche, la plus aisée et la plus belle. (Mars 1913).

Je prends toute rhétorique et tout romantisme en horreur, et cet effort verbal de la pensée pour tâcher d'«ajouter un pouce à sa taille». (6 mars 1916).

Moins peintre que musicien, il est certain que c'est le mouvement, de préférence à la couleur, que je souhaitais à ma phrase. Je voulais qu'elle suivît fidèlement les palpitations de mon cœur. (3 novembre 1917).

Le *bien écrire* que j'admire, c'est celui qui, sans se faire trop remarquer, arrête et retient le lecteur et contraint sa pensée à n'avancer qu'avec lenteur. Je veux que son attention enfonce à chaque pas dans un sol riche et profondément ameubli. Mais ce que cherche à l'ordinaire le lecteur, c'est une sorte de tapis roulant qui l'entraîne. (17 juin 1923).

Tous nos écrivains d'aujourd'hui (je parle des meilleurs) sont *précieux*. J'espère acquérir de plus en plus de pauvreté. Dans le dénuement, le salut. (22 août 1926). Un auteur est dit plantureux qui, souvent, n'est qu'avare et ne sait ou n'ose rien supprimer... Je souhaite toujours tracer la ligne la plus étroite, la plus subite et la moins attendue. (1^{er} janvier 1930).

Cette amplification de l'émotion, de la pensée, en quoi consiste parfois, dans la littérature française, le *bien écrire*, c'est à l'opposé de cela que tend ma plume de plus en plus. J'ai voulu faire de ma phrase un instrument si sensible que le simple déplacement d'une virgule suffise à en détériorer l'harmonie. (5 novembre 1931). Exprimer le plus succinctement sa pensée et non le plus éloquentement. Mais c'est lorsqu'elle est toute vive que ma phrase se plaît à l'étreindre, et qu'elle se débâte et qu'on la sente palpiter encore sous les mots. Cette amplification, que l'on confond si souvent avec le *bien écrire*, je la supporte de moins en moins. Quelle absurde nécessité de faire un article ou un livre ! Où trois lignes suffisent, je n'en mettrai pas une de plus. (14 février 1932).

Mes phrases répondent à une exigence aussi stricte, encore que souvent plus cachée, que celle de la plus rigoureuse prosodie. (16 janvier 1933).

J'ai beau faire et lutter contre ce qui me paraît (et bien à tort sans doute) une servitude injustifiée : le nombre domine ma phrase, la dicte presque, épouse étroitement ma pensée. Ce besoin d'un rythme précis répond à une secrète exigence.

La scansion de la phrase, la disposition des syllabes, la place des fortes et des faibles, tout cela m'importe autant que la pensée même et celle-ci me paraît boiteuse ou faussée si quelque pied lui manque ou la surcharge. C'est ainsi que la pensée ne vaut pour moi que lorsqu'elle participe à la vie, qu'elle respire, s'anime et que l'on sent, à travers les mots et dans leur gonflement, battre un cœur. (24 mars 1935).

Pourrait-on dire davantage et mieux sur le style d'André Gide ?

Cette apparente pauvreté, cette nudité de la plume, cette proscription vigilante de toute bavure et de toute prolixité, cette discrétion, cette pudeur, ce souci de l'exact et loyal équilibre des mots, souhaités, voulus et obtenus, sont proprement classiques. Mais prenez garde : dire le moins, comme les classiques, ce n'est pas ne rien dire ; c'est au contraire, comme les vrais classiques, exprimer le plus. Cette concision n'est pas indigence, ce dépouillement n'est pas sécheresse. Cette clarté, cette pureté fluide est trompeuse. Cette blancheur n'est pas plate ; elle a des miroitements, des dessous ombreux. Ces mots simples, ces mots modestes, sont remplis, resserrés et tendus, et ces paroles d'allure innocente et timide sont lourdes de suggestions. Les mouvements de ce style, écrivait Jacques Rivière, ne sont pas à la surface des phrases : « ils sont descendus au fond ; ils sont devenus invisibles... Ils glissent comme une eau souterraine, ils emmènent secrètement les mots... On ne voit pas bouger la phrase, mais le livre passe, s'écoule... ». Et Gide n'a pas tort de réclamer une lecture *lente*.

Mes écrits sont comparables à la lance d'Achille, dont un second contact guérissait ceux qu'elle avait d'abord navrés : si quelque livre de moi vous déconcerte, relisez-le, sous le venin apparent j'eus soin de cacher l'antidote ; chacun d'eux ne trouble point tant qu'il n'avertit. (18 avril 1928).

La concision extrême de mes notations ne laisse pas au lecteur superficiel le temps d'entrer dans le jeu. Ce livre [*Les Faux-Monnayeurs*] exige une lenteur de lecture et une méditation que l'on n'accorde d'ordinaire pas aussitôt. Une « nouveauté », on ne prend pas le temps de la lire ; on la parcourt. Mais si le livre vaut qu'on y revienne, c'est alors qu'on le découvre vraiment.

J'ai eu soin de n'indiquer que le significatif, le décisif, l'indispensable ; d'éluider tout ce qui « allait de soi » et où le lecteur intelligent pouvait suppléer de lui-même...

Je n'écris que pour ceux qui comprennent à demi-mot. (23 juin 1930).

Tel est bien proprement l'art de Gide. Ce n'est point un art d'accès facile et, quand Gide commençait d'écrire ainsi, la critique, le boulevard, ce qu'on appelle « le grand public », le dédaignèrent. Plusieurs, après la guerre, alors que l'influence de Gide devenait plus visible et que sa notoriété montait, passèrent de l'indifférence au ricanement. Gide était décidé, depuis longtemps, à la patience, et il avait, depuis longtemps, défini la gloire qu'il souhaitait. En juin 1907, il notait sur son Journal :

Immense dégoût pour presque toute la production littéraire d'aujourd'hui et pour le contentement que le public en éprouve. Je sens de plus en plus qu'obtenir un

succès à côté d'un de ceux-là ne saurait me satisfaire. Mieux vaut me retirer. Savoir attendre ; fût-ce jusqu'au delà de la mort : aspirer à être méconnu, c'est le secret de la plus noble patience. Au début, avec de telles phrases, je payais de mots mon orgueil. A présent plus. La hauteur de l'orgueil se mesure à la profondeur du mépris. (16 juin 1907).

Son attente et son vœu sont les mêmes quinze ans et vingt-sept ans plus tard :

Il y a longtemps que j'aurais cessé d'écrire si ne m'habitait cette conviction que ceux qui viendront découvriront dans mes écrits ce que ceux d'aujourd'hui se refusent d'y voir, et que pourtant je sais que j'y ai mis. (21 juillet 1921).

Dégagera-t-on jamais plus tard mes traits réels sous cet amoncellement de calomnies ? Les trois quarts des critiques et presque tous ceux des journaux se font leur opinion, non d'après mes livres eux-mêmes, mais d'après les conversations de café... Je laisserai mes livres choisir patiemment leurs lecteurs, le petit nombre d'aujourd'hui fera l'opinion de demain. (29 novembre 1921).

Somme toute, je reçois beaucoup plus que je n'avais jamais espéré. Je me persuadais volontiers, quand j'étais jeune, que je ne connaîtrais de mon vivant aucune gloire, que l'on ne me découvrirait que plus tard, que mes lecteurs n'étaient pas encore nés ; par contre, je gardais la certitude de la valeur de mes écrits. Je conserve cette confiance, ce peu de désir du succès immédiat, et le bruit que certains font autour de mon nom ne fait guère que me gêner... Il y a du malentendu dans toute acclamation populaire (du moins tant que le peuple continuera d'être ce qu'il est encore), quelque chose de frelaté, de quoi je ne veux point me satisfaire. Évidemment je souffre de l'injustice de certaines accusations, mais, seraient-elles méritées, j'en souffrirais bien davantage. (19 septembre 1934).

Art d'accès difficile, disais-je (mais qui ne va certes pas jusqu'à l'hermétisme). Art dangereux, aussi, pour qui en éprouvait la singulière qualité. Et dans le même temps où les uns se moquaient et versaient dans l'injure, dans le même temps où plusieurs des anciens amis de Gide, venus ou revenus au catholicisme, se détachaient de lui, les autres en proclamaient le danger, le satanisme. Henri Massis n'avait pas attendu ce temps-là pour «découvrir» André Gide. En juin 1914, il avait déjà vigoureusement dénoncé ses périlleux sortilèges et discerné en son classicisme «une feinte suprême pour masquer la révolte de son âme où les démons assemblés se disputent». Le *Journal* ne confirme pas une telle perversité :

Je prétends donner à ceux qui me liront force, joie, courage, défiance et perspicacité — mais je me garde surtout de leur donner des directions, estimant qu'ils ne peuvent et ne doivent trouver celles-ci que par eux-mêmes (j'allais dire : qu'en eux-mêmes). (3 juin 1924).

Compagnon de ta solitude, jeune homme qui plus tard me liras, c'est à toi que je m'adresse. Je voudrais que tu puises dans mes écrits force, courage et conscience, et mépris pour les fausses vertus. Ne sacrifie pas aux idoles. (1^{er} août 1934).

Quelles sont donc ces idoles ? Avançons encore de quelques pas.

*

«Le seul drame qui vraiment m'intéresse et que je voudrais toujours à nouveau relater, note Gide en juillet 1930, c'est le débat de tout être avec ce qui

l'empêche d'être authentique, avec ce qui s'oppose à son intégrité, à son intégration». Ce drame, ce débat est celui de Gide, et la parole de l'Écriture : «Un homme en qui l'on ne pouvait trouver de fraude» lui semble celle qui a le plus dominé sa vie. Ne pas frauder, ne pas tricher. Croit-on que cela soit facile ? On voit Gide, dans cet effort d'honnêteté à l'égard de soi-même d'abord, passer par des alternatives de légère allégresse et de noire dépression que ne commande pas seulement son état physiologique.

Dès qu'une grande ferveur ne me soutient plus, je me débats... Je vis certains jours comme dans le cauchemar de celui qu'on aurait muré vivant dans son tombeau. (24 octobre 1907).

Maintenir sa vie en équilibre sur une crête étroite et ne s'accorder de salut que dans la rigueur de la fuite. (Août 1910).

C'est peut-être ce que j'ai de plus protestant en moi : l'horreur du confort. (14 juillet 1914).

Ces mois d'été furent abominables, de travail nul et de profonde dissolution. Je ne pense pas avoir été jamais plus loin du bonheur. Avec toujours le vague espoir que du fond du gouffre s'élèvera ce cri de détresse que, non, je ne sais plus pousser. L'on peut, tout en étant très bas, regarder du moins vers l'azur. Mais non, si bas que je fusse, je regardais plus bas encore. Je renonçais au ciel, je ne me défendais plus de l'enfer. Idées fixes et tous les prodromes de la folie. Vrai ! je me faisais peur ; et incapable pour soi-même du conseil que j'eusse si bien su donner à autrui. Pour en parler déjà, suis-je si sûr d'être guéri ? (Octobre 1916).

Il ne se passe guère de jours que je ne remette tout en question. (Octobre 1922).

Je n'ai jamais rien su renoncer ; et protégeant en moi à la fois le meilleur et le pire, c'est en écartelé que j'ai vécu. Mais comment expliquer que cette cohabitation en moi des extrêmes n'amena point tant d'inquiétude et de souffrance, qu'une intensification pathétique du sentiment de l'existence, de la vie ? Les tendances les plus opposées n'ont jamais réussi à faire de moi un être tourmenté, mais perplexe — car le tourment accompagne un état dont on souhaite de sortir, et je ne souhaitais point d'échapper à ce qui mettait en vigueur toutes les virtualités de mon être ; cet état de dialogue qui pour tant d'autres est à peu près intolérable devenait pour moi nécessaire. (1923).

Supprimer en soi le dialogue, c'est proprement arrêter le développement de la vie. (Juin 1927).

Évolution de ma pensée ? Sans une première formation (ou déformation) chrétienne, il n'y aurait peut-être pas eu évolution du tout. Ce qui l'a rendue si lente et difficile, c'est l'attachement sentimental à ce dont je ne pouvais me délivrer sans regrets. Encore aujourd'hui, je garde une sorte de nostalgie de ce climat mystique et brûlant où mon être s'exaltait alors ; la ferveur de mon adolescence, je ne l'ai plus jamais retrouvée... Ce qui permet le lyrisme de l'enfance, c'est l'illusion. Tout mon effort a été d'obtenir en moi un bonheur qui se passât d'être illusoire. (Juin 1931).

Il peut y avoir immense joie à se sentir en communion parfaite avec les autres, communion de pensée, d'émotion, de sensation, d'action ; mais à condition que «les autres» ne soient pas des tricheurs. Aussi longtemps qu'ils mentent à eux-mêmes et fraudent, je ne puis me sentir authentique qu'en me distinguant d'eux, qu'en m'opposant à eux. (Avril 1932).

De ce monde si imparfait et qui pourrait être si beau, honni celui qui se contente. L'*Ainsi soit-il*, dès qu'il favorise une carence, est impie. (Mars 1935).

Je ne vois partout que détresse, désordre et folie ; que justice bafouée, que bon droit trahi, que mensonge. Et je me demande ce que la vie pourrait bien encore m'apporter qui m'importe. Qu'est-ce que tout cela signifie ? A quoi tout cela va-t-il aboutir ? Et le reste ? Dans quel gâchis absurde l'humanité s'enfonce ! Comment et par où s'évader ? Mais que les derniers rayons étaient beaux, ce soir, dorant la hêtraie ! Hélas ! pour la première fois, je ne m'associe pas au printemps et maintenant, ces chants parthétiques d'oiseaux, dans la nuit... (Mai 1937).

Je n'ai plus cette intrépide curiosité qui me lançait dans l'aventure, ni ce désir — besoin d'escalader et de doubler monts et caps pour voir ce qui se cache de l'autre côté. J'ai vu l'envers sinistre de trop de choses. (Janvier 1939).

André Gide, qui se souhaitait la belle mission d'*inquiéteur*, a connu pour sa part, entre des périodes d'acceptation tranquille ou des suites de jours ternes employés simplement à vieillir, la lancinante et grisante inquiétude. Il n'a jamais longtemps cessé de tout remettre en question, de tout remâcher, soucieux d'atteindre et d'exprimer en toute franchise *«les choses essentielles et véritables»*. Ses œuvres jalonnent les étapes de cette découverte et de cet aveu où, comme il arrive si souvent, plus ou moins à notre insu, *«c'est le secret du profond de la chair qui dicte, inspire et décide»*. Que de fallacieuses conquêtes, que d'illusoirs révélations, imprégnées d'amertume, où le Malin, astucieux et hypocrite, lui, a mené le jeu !

J'avais entendu parler du Malin ; mais je n'avais pas fait sa connaissance. Il m'habitait déjà, que je ne le distinguais encore pas. Il avait fait de moi sa conquête ; je me croyais victorieux, oui : victorieux de moi-même parce que je me livrais à lui, parce qu'il m'avait convaincu, je ne me sentais pas vaincu. Je l'avais invité à élire en moi domicile, par défi, et parce que je ne croyais pas en lui, comme celui de la légende qui lui vend son âme contre quelque avantage exquis — et qui s'obstine à ne pas croire à *lui* malgré qu'il ait reçu de lui l'avantage. (1916).

La grande erreur, c'est de se faire du Diable une image romantique. C'est ce qui fait que j'ai mis tant de temps à le reconnaître. Il n'est pas plus romantique ou classique que celui avec qui il cause. Il est divers autant que l'homme même ; plus même, car il ajoute à sa diversité. Il s'est fait classique avec moi quand il l'a fallu pour me prendre, et parce qu'il savait qu'un certain équilibre heureux, je ne l'assimilerais pas volontiers au mal. Je ne comprenais pas qu'un certain équilibre pouvait être maintenu, quelque temps du moins, dans le pire. Je prenais pour bon tout ce qui était réglé. Par la mesure, je croyais maîtriser le mal ; et c'est par cette mesure au contraire qu'il prenait possession de moi. (Septembre 1916).

Dieu est un *inquiéteur* aussi. A-t-il jamais laissé André Gide en repos ? Parmi les contradictions héréditaires qui alimentaient son dialogue, il y avait celle du catholicisme et du protestantisme. Il inclinait parfois vers l'un, parfois vers l'autre, et parfois repoussait l'un et l'autre, sans jamais, ou presque jamais, écarter le christianisme, sans jamais cesser d'avoir besoin de Dieu. Recueillons-en des témoignages :

Si c'est être protestant que d'être chrétien sans être catholique, je suis protestant.

Mais je ne puis reconnaître d'autre orthodoxie que l'orthodoxie romaine, et si le protestantisme calviniste ou luthérien voulait m'imposer la sienne, c'est aussitôt vers la romaine que j'irais, comme à la seule. « Orthodoxie protestante », ces mots n'ont pour moi aucun sens. Je ne reconnais point d'autorité et si j'en reconnaissais une, ce serait celle de l'Eglise. Mais mon christianisme ne relève que du Christ. Entre lui et moi, je tiens Calvin et saint Paul pour deux écrans également néfastes. (30 mai 1910).

Le catholicisme est inadmissible. Le protestantisme est intolérable. Et je me sens profondément chrétien. (Février 1912).

De jour en jour, je diffère et reporte un peu plus loin ma prière : vienne le temps où mon âme enfin délivrée ne s'occupera plus que de Dieu ! (11 novembre 1912). Je me mets à genoux et dis à haute voix : « Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez-moi de pouvoir de nouveau vous prier ! donnez-moi la simplicité de cœur. » (19 avril 1916).

Seigneur, vous le savez, je renonce à avoir raison contre personne. Qu'importe que ce soit pour échapper à la soumission au péché que je me soumette à l'Eglise ! Je me soumets. Ah ! détachez les liens qui me retiennent. Délivrez-moi du poids épouvantable de ce corps. Ah ! que je vive un peu ! que je respire ! Arrachez-moi du mal. Ne me laissez pas étouffer. (15 octobre 1916).

S'il m'arrivait de me « convertir », je ne souffrirais pas que cette conversion fût publique. Peut-être en apparaîtrait-il quelque chose dans ma conduite ; mais seuls quelques intimes et un prêtre la connaîtraient... C'est affaire entre Dieu et moi. (Edition de 1926 de Numquid et tu...?).

Je prie, je crie, du fond de la détresse de mon âme : mon Dieu, donnez-moi d'être heureux — non point de ce tragique et féroce bonheur de Nietzsche, que j'admire pourtant aussi, mais de celui de saint François, de cet adorable bonheur qui rayonne. (1921).

Je suis un incroyant. Je ne serai jamais un impie. (6 novembre 1927).

Je ne jurerais pas qu'à certaine époque de ma vie, je n'aie pas été assez près de me convertir. Dieu merci, quelques convertis de mes amis y ont mis bon ordre. Ni Jammes, ni Claudel, ni Ghéon, ni Charlie Du Bos ne sauront jamais combien leur exemple m'aura instruit. (5 mars 1929).

Idées mystiques, j'y rentre comme dans de vieilles pantoufles, m'y sens à l'aise, mais préfère aller pieds nus. (14 août 1929).

Il y a certains jours où, si seulement je me laissais aller, je roulerais tout droit sous la table sainte. Ils croient que c'est l'orgueil qui me retient. Du tout ! C'est la probité de l'esprit. (17 juillet 1931).

Parmi toutes ces faillites auxquelles, impuissants, nous avons assisté, ces déconfitures profonde de la Société des Nations, de la Ligue des Droits de l'Homme, de la Révolution russe, du communisme, l'Eglise du moins se montre-t-elle fidèle et solide ? Non point toujours, hélas ! car récemment encore nous l'avons vu pactiser... Il semble qu'elle ait enfin pris conscience de son rôle et de sa souveraine mission. Le danger, les attaques du moins l'ont fait se ressaisir, et nombre des griefs qui m'indignaient contre elle sont tombés... C'est à l'Eglise même (du moins je le veux espérer) que paraissent aujourd'hui haïssables ceux qui s'installent dans la religion avec une assurance confortable en se félicitant d'être nantis. Elle nous offrait et nous donnait en exemple des conformistes, alors qu'il nous fallait des saints. (3 décembre 1938).

Quelques-unes de ces plaintes, quelques-uns de ces cris étouffés ne seront-ils donc pas comptés ? Michel, à la fin de son récit (*L'Immoraliste*), soupirait : « Donnez-moi des raisons d'être. Moi, je ne sais plus en trouver. Je me suis délivré, c'est possible ; mais qu'importe ? Je souffre de cette liberté sans emploi. » Et Gide, à la fin de ce *Journal* : « Me voici libre, comme je ne l'ai jamais été ; libre effroyablement, vais-je encore "tenter de vivre"... ? »

Cette âme où Jacques Rivière voyait naguère « un merveilleux jardin d'hésitations », cette âme de septuagénaire est encore étonnamment disponible. Et le dernier mot n'est pas dit.

198-XVIII-2

FRANZ HELLENS

(Le Soir, 2 février 1940, p. 1)

Auteur d'une œuvre considérable (quelque cent volumes) et très variée (romans, nouvelles, poésie, théâtre, essais...), l'écrivain belge Franz Hellens (1881-1972) fut aussi un journaliste et critique infatigable : son bibliographe Raphaël de Smedt a pu répertorier près de 3500 articles de lui, dispersés de 1899 à 1972 dans plus de 350 revues et journaux. Il fut le fondateur du célèbre *Disque Vert*, et publia quelques textes dans *La N.R.F.*. C'est sans doute au grand quotidien bruxellois *Le Soir* qu'il apporta sa plus longue et régulière collaboration, de 1912 à 1972 (379 articles, d'après *La Collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*, Bruxelles : Archives et Bibliothèques de Belgique, 1978, de R. de Smedt).

LE JOURNAL DE GIDE

M. André Gide est, sinon l'inventeur, du moins un des plus curieux protagonistes en France d'un genre littéraire où peu d'écrivains ont excellé : je veux parler du « journal sans dates ».

Le terme est, je crois, de lui.

Cette sorte de journal confidentiel se différencie d'abord du journal ordinaire, en ce sens, comme le titre l'indique, qu'il ne porte aucune date. Mais il pourrait être daté que cela n'y changerait pas grand'chose. Ce que l'auteur note sur un carnet, au courant de la plume et de la pensée, n'est pas situé dans le temps, mais dans l'espace, et principalement dans l'espace spirituel. De plus, ce journal, qui n'en est pas un à proprement parler, mais qui s'offre sous la forme de réflexions, de remarques, de notations sur différents sujets, n'est pas tenu par l'auteur régulièrement ; celui-ci ne nous apprend pas ce qu'il fait mais ce qu'il pense et ce qu'il sent ; parfois aussi, ce qu'il pense et ce qu'il sent à propos de ce qu'il fait.

Ce *Journal*, M. A. Gide vient de le publier intégralement dans l'admirable bibliothèque de « la Pléiade », ce monument de la librairie contemporaine, qui

constitue sans aucun doute l'effort le plus cohérent et le plus intelligent qui ait été accompli jusqu'ici dans ce domaine pour grouper dans un ordre et avec un choix parfaits le plus résistant et le plus élégant de ce qui a été écrit en français depuis six ou sept siècles. On trouve dans cet imposant volume de plus de 1300 pages, allant des années 1889 à 1939, bon nombre de pages qui s'inspirent du genre «journal intime» proprement dit.

Et cela surtout au début. Dans les premières années, l'écrivain tient, comme Tolstoï, journal des menus faits (importants pour lui) de sa vie quotidienne.

C'est l'époque où un jeune écrivain se cherche, s'observe et, disons-le, se gobe toujours plus ou moins. Mais, ici, le ton est sérieux, tourmenté, malgré tout, modeste. Le tout est noté avec cet amour du détail, cette sorte de scrupule de l'exactitude, qui peuvent paraître au premier abord puérils, mais qui finissent par impressionner. On remarquera aussi que tout le journal, d'un bout à l'autre, est daté. Peut-être bon nombre de ces dates ont-elles été ajoutées après coup. Ou bien l'auteur les avait-il simplement omises en publiant des fragments dans les revues. Ce qui est certain, c'est que plus on avance dans la lecture du *Journal*, et plus on s'aperçoit que ces notes et ces réflexions, à la rigueur, peuvent se passer de dates. Ceux qui ont lu l'admirable *Journal d'un Poète*, de de Vigny, le seul à qui celui de Gide puisse se comparer, se souviennent que maints passages ne sont pas datés ; l'auteur a oublié d'inscrire une date, il n'y a pas songé ; ce n'était pas nécessaire. Pour l'esprit et le cœur, si la minute compte, ils n'ont à faire qu'avec l'éternité.

Tel qu'il se présente, le *Journal* de Gide est une mine d'or, une source jaillissante pour l'historien littéraire, le critique et le psychologue ; j'ajouterai pour l'homme de science, car l'auteur s'y révèle, mieux encore que dans son œuvre construite, comme le véritable naturaliste de ce mélange d'esprit, d'instinct, de caractère, de volonté, qu'on appelle l'âme humaine.

Il serait vain d'essayer de donner ne fût-ce qu'une simple idée de cet espace et de cette étendue où grouillent tant de choses, dans un court article. Les commentateurs ne manqueront pas, et je ne serais pas étonné si l'avenir retenait surtout d'André Gide son *Journal* où tient, en résumé, le meilleur de son œuvre. Déjà les gloses commencent à paraître. M. Henri Dommartin, qui est un de nos «gidiens» les plus avertis et les plus pénétrants, vient justement de publier une excellente étude sur «André Gide, d'après son *Journal*», où il nous a esquissé un portrait en pied de l'auteur au moyen de ces notes d'un caractère souvent intime. Portrait vivant, intellectuel surtout, mais où les traits physiques finissent par transparaître et par s'imposer. Car le physique joue chez Gide un rôle important ; il est la base solide de son naturalisme spirituel. Je pense que l'étude de M. Dommartin, dans sa forme volontairement



ANDRE ZHID

UDHTIMI NË KONGO

Couverture de l'édition *albanaise* du *Voyage au Congo*
(Traduit par Qazim Berisha. Prishtinë : Rilindja, 1959)

schématique et sommaire, doit servir d'introduction à un ouvrage plus étendu et plus fouillé, qu'on attend de lui. «Le *Journal* de Gide, écrit-il, ne constitue pas seulement le dépôt de ses plus secrètes pensées, de ses plus intimes confidences. Il contient tout cela qui éclosait en marge de ses œuvres d'imagination ou de critique et que ne pouvait admettre l'économie rigoureuse de ces écrits. Il joue, en outre, un rôle d'entraînement en "réamorçant" le désir d'écrire dans les moments de médiocrité ou d'apathie, et d'exercice, en autorisant une écriture cursive, insoucieuse de cette contrainte souvent paralysante qu'exige l'œuvre d'art. Enfin, il sert de réceptacle à quantité de "scènes" prises dans la réalité et qui sont susceptibles de servir en "seconde version" dans quelque œuvre future. L'intérêt principal de ce journal réside en ceci que c'est le journal d'un écrivain dont les œuvres ont été si souvent interprétées fausement. Il fournit, en effet, à ses œuvres une sorte d'arrière-plan en montrant l'homme qui les créa, et facilite, par ses éclaircissements, leur compréhension.»

Pour moi, ce qui confère au *Journal* d'André Gide sa signification profonde, c'est son caractère humain, ce terme étant pris, non pas dans son sens romantique, mais dans un sens rigoureusement, hautement, gravement, merveilleusement réel, et j'ajouterai pour ceux qui me comprennent, actuel.

LE DOSSIER DE PRESSE DU VOYAGE AU CONGO

(suite)

199-XVII-5

G.-D. PÉRIER

(*L'Indépendance Belge, Supplément économique*, 13 mai 1928)

Nous ne savons rien de l'auteur de cet article, et n'avons pas encore le texte de celui où, l'année précédente, il avait parlé des premiers carnets de route de Gide (nous nous efforcerons de le retrouver, pour le joindre naturellement à ce Dossier ; nos amis belges pourraient-ils nous y aider ?).

LECTURES COLONIALES : ANDRÉ GIDE CHEZ LES NÈGRES

Le 22 de ce mois, M. André Gide, l'éminent écrivain français, viendra faire à Bruxelles une conférence sur son voyage au Congo. Il commentera, à cette

occasion, les visions cinématographiques recueillies, au cours de sa randonnée, par son compagnon, M. Marc Allégret. Ce sera le complément illustré à son livre *Voyage au Congo*, que nous avons analysé dans *L'Indépendance* du 28 juillet dernier. Nous entendrons ainsi, de la bouche même d'un voyageur peu ordinaire, des impressions que son talent littéraire et son intelligence aigüe rendront, soyons-en persuadés, particulièrement attachantes.

Opportunément se propose à notre attention la suite du *Voyage au Congo* qui, sous le titre *Le Retour du Tchad*, a paru il y a quelques jours. Dans ce second volume, l'auteur décrit les étapes parcourues depuis le lac Tchad, le long de la Logone jusqu'à Douala (Cameroun), où il devait s'embarquer pour rentrer en Europe. Ce ne sont point des descriptions chateaubrianesques. Plus soucieux de la vie que de paysage, toujours attentif à l'élément humain, le romancier note surtout ses observations sur le peuple de la brousse africaine. En un style dépourvu de tout bariolage exotique (qui, d'ailleurs, ne fait rien voir), l'explorateur lettré garde sans cesse la retenue, parfois un peu froide, du savant. Ses remarques sont prises sur le vif et nous arrivent sans retouches. La sobriété de la phrase accuse davantage l'exactitude d'un fait, la vérité d'un aspect nouveau, mais aussi le mystère d'une race qui reste à confesser. On pense à Joseph Conrad, l'auteur d'un roman troublant inspiré de notre Congo : « Il y en a qui disent qu'un indigène ne veut pas parler devant un blanc. Erreur. Aucun homme ne veut parler à son maître. Mais à un promeneur et à un ami, à celui qui ne vient pas pour enseigner ou pour commander, à celui qui ne demande rien et accepte tout, des paroles sont dites autour des feux de campement, dans la solitude partagée de la mer, dans les villages rive-rains, aux gîtes d'étape entourés par la forêt ; des mots sont prononcés sans tenir compte de la race ou de la couleur. Un cœur parle, un autre écoute. Et la terre, la mer, le ciel, le vent qui passe et la feuille qui tremble entendent ainsi l'histoire futile de la vie accablante. » Le souvenir de Conrad passe au long des pages où Gide, d'ailleurs, inscrit qu'il a relu quatre fois *Cœur de Ténébreux*, le roman congolais auquel nous faisons allusion.

Une même sympathie, une même curiosité humaine le penche sur les êtres.

A l'égard de l'indigène, Gide témoigne d'une généreuse attitude, faite du désir d'apprendre et de comprendre. Ignorant sa langue et, partant, ses conceptions, on considère volontiers le nègre comme un être inférieur, dépourvu des sentiments dont se targue sans discrétion le civilisé. Dès les premiers feuillets du *Retour du Tchad*, M. Gide déclare à leur sujet : « Quels braves gens ! Que je voudrais comprendre ce qu'ils disent ! » Le voyageur jamais ne se refuse à approcher les plus misérables, à veiller à la santé de ses porteurs, à s'intéresser à leurs occupations. Il ne commet pas « cet abominable crime de repousser, d'empêcher l'amour ».

Il saisit le sens de leur art si longtemps dédaigné. Au moment où, trois ans après l'enquête de la revue belge *La Renaissance d'Occident*, l'Institut international des Langues et Civilisations africaines interroge à son tour les coloniaux sur les moyens de protéger la musique, la poésie et l'ensemble artistique du continent noir, il convient de signaler le passage du récit que M. André Gide consacre aux chants des payeurs. En quelques lignes apparaissent les caractéristiques de ces compositions musicales où, sans parler de l'harmonie, «l'invention rythmique est prodigieuse». Voilà de quoi encourager les recherches esthétiques de ce côté.

D'autres allusions montrent la nécessité d'entrer plus avant dans la mentalité nègre, d'aller «at the back of the black man's mind». Elles confirment l'opinion des coloniaux avertis qui considèrent indispensable l'étude de l'idiome local. «Il est à peu près impossible, constate M. Gide, à celui qui ne parle point la langue et qui ne fait guère que passer, de pénétrer bien avant dans la psychologie d'un peuple, malgré la gentillesse et l'ouverture (je veux dire : la disposition à l'accueil) de celui-ci.»

A l'instant de se séparer de son boy, le conteur formule cet adieu significatif : «Adoum, assurément, n'est pas très différent de ses frères ; aucun trait ne lui est bien particulier. A travers lui, je sens toute une humanité souffrante, une pauvre race opprimée, dont nous avons mal su comprendre la beauté, la valeur... que je voudrais pouvoir ne plus quitter.» Comme exemple du dévouement et de l'humble noblesse de certains domestiques de couleur, il cite le cas de ce serviteur «faisant vingt jours de marche pour retrouver un maître dont il avait gardé un bon souvenir». Et il ajoute plus loin : «Mais partout et toujours, c'est de la bêtise des nègres que l'on parle. Quant à sa propre incompréhension, comment le blanc en aurait-il conscience ? Et je ne veux point faire le noir plus intelligent qu'il n'est ; mais sa bêtise, quand elle serait, ne saurait être, comme celle de l'animal, que naturelle. Celle du blanc à son égard, et plus il lui est supérieur, a quelque chose de monstrueux.»

Dans ces conditions, l'écrivain ne partage aucunement l'avis suivant lequel on n'obtient rien des noirs que par la force et la contrainte. Ils distinguent parfaitement, quoi qu'on en dise, la bonté de la faiblesse. Ils n'ont pas besoin d'être terrorisés pour vous craindre. «Mieux vaut encore se faire aimer.» C'est le système que Gide a suivi et qui lui a réussi pendant sa traversée africaine. La politique coloniale qui ne se base point sur ce principe élevé doit échouer tôt ou tard. Les documents que M. André Gide, à la fin de son beau livre, verse au dossier des grandes compagnies concessionnaires suffiraient à le démontrer.

200-XVII-6

ANONYME

(Le Progrès, 1^{er} juin 1928)

Le dernier tiers de ce «*Courrier des Lettres*», non signé, du grand quotidien lyonnais rend compte de *La Caravane sans chameaux* de Roland Dorgelès. Nous reproduisons ici tout le début de l'article, qui traite, avant *Le Retour du Tchad*, du recueil d'études et documents réunis en hommage à Gide par les Éditions du Capitole.

Le 5^e numéro de la collection «*Les Contemporains*» forme un bel hommage à l'importance d'un maître écrivain. Des 21 articles que contient cet *André Gide*, seul celui de Roger Martin du Gard s'intitule : «*Son influence*». Mais que les collaborateurs livrent des notes personnelles, avec Bernstein, Albert, J.-É. Blanche, Copeau, Maurois et Schlumberger, qu'ils s'efforcent de tirer Gide à eux, ainsi que le font Mac Orlan, Mauriac, Morand et Montherlant, qu'ils insistent sur un aspect particulier de l'œuvre, comme Aveline, Maury et Thibaudet, qu'ils étudient l'un des problèmes techniques qu'elle pose, à la façon de Crémieux, Jaloux, Pierre-Quint, Prévost et Royère, toutes ces pages, dont les signatures marquent assez la valeur et l'intérêt, constituent moins des essais critiques que les ébauches d'un vaste portrait. La clé d'une œuvre si complexe, qui séduit également par son harmonie et ses contrastes, tous sentent en effet qu'il la faut chercher dans l'analyse d'une figure qui semble à Valéry «*le personnage le plus original de la littérature actuelle*». Et le paradoxe suprême de cet être singulier, c'est peut-être qu'il faille accepter, au terme de tant d'interrogations, la réponse que Gide nous offre lui-même dans les «*Feuillets*» dont il a enrichi cet ouvrage : «*Comme j'irais bien, sans tous ces gens qui me crient que je vais mal !*».

Précisément, *Le Retour du Tchad*, suite du *Voyage au Congo*, le présente dans un de ces moments où il va bien, j'entends où il atteint à l'état de sincérité, de dépouillement, de «*non-prévention*» qu'il définit dans les «*Feuillets*» et que j'appellerais volontiers le secret de son classicisme comme de son évangélisme. Le livre est un carnet de route, écrit spontanément, publié sans retouches apparentes. Librement, fidèlement, Gide y consigna tout ce que lui apportait son voyage. Les paysages d'Afrique Équatoriale, il les décrit, avec leur faune et leur flore, en naturaliste précis autant qu'en amateur de couleurs ; quand leur monotonie l'ennuie, il l'avoue, ou quand l'écœure le dépeçage d'un hippopotame ; il note fatigues et fièvres aussi bien qu'en d'autres instants le goût suave de l'être ; il dit l'horreur des plateaux aux lèvres des femmes, comme la beauté mathématique de la case des Massa ou des chants nègres qui s'élèvent semblables à un tronc de ficus. Il n'a point demandé de leçon à ce pays, mais il l'a trouvé amical ; il s'est senti une tendresse pour les

indigènes auxquels il a reconnu des qualités de confiance et de dévouement ; il s'est indigné contre ceux qui les exploitaient, qui repoussaient cette possibilité d'amour. Ne croyez pourtant pas que le voyage ait ici absorbé le voyageur : quelques livres accompagnaient Gide sur le Logone et à travers la brousse : qu'il s'agisse de Milton, de Goethe ou de Browning, de la réserve de Boylesve, du stoïcisme de Vigny, de l'héroïsme tendu de Corneille, du confus débat sur la poésie pure, les réflexions que lui inspirent ses lectures frappent par leur ampleur humaine. Dans *Le Retour du Tchad*, l'art n'est jamais un artifice, mais exprime la personnalité d'un artiste en pleine possession d'une rare vertu : le naturel.

Page suivante : Couverture, illustrée par D. Anastasopoulos, de la traduction grecque de *L'IMMORALISTE* due à D. Korantzani (Athènes : Angyra éd., 1975, coll. «Tsépis Angyras» n° 221).

Ο ΑΝΗΘΙΚΟΛΑΓΟΣ

ANTRE ZINT



ΔΡΧ 20

◆ CHARLES BRUNARD : *CORRESPONDANCE AVEC ANDRÉ GIDE ET SOUVENIRS* (Paris : La Pensée Universelle, 1974, 19 x 14 cm, 160 pp.).

Lafcadio a bien existé ; il était belge et s'appelait Charles Brunard. Sans doute, son existence manqua parfois d'éclat, et le simple cynisme lui tient lieu parfois d'élégance morale. Cependant, certaine manière gourmande d'accueillir le hasard, certaine désinvolture à l'égard de son propre personnage font de lui un être doublement gidien : par sa nature, d'une part, qui, dès son enfance, jalonnée de lycées et d'institutions où les amitiés particulières tiennent plus de place que les résultats scolaires, l'introduisit dans le monde souvent mystérieux de l'homosexualité ; par les circonstances, d'autre part, qui le mirent en relation avec Gide, d'abord à travers les livres — *Les Nourritures terrestres* resteront toujours sa Bible —, ensuite par l'intermédiaire d'un ami commun. Charles Brunard avait quinze ans au moment de cette rencontre, et le désir fit bientôt place entre eux à une amitié discrète mais solide, Brunard n'hésitant pas à consulter Gide sur ses problèmes de cœur ou à lui remettre imprudemment la direction morale d'une de ses conquêtes.

Cette influence de l'écrivain, ces dispositions du disciple font que parfois la vie de ce dernier ressemble à tel épisode des *Faux-Monnayeurs*, par exemple lorsque son compagnon, un jour de 1933, imite Olivier en tentant de se suicider : «A côté de lui, je trouvai une seringue et un billet ainsi rédigé : *Après tant de bonheur, pourquoi vivre encore ? Me suivras-tu ?*» (p. 131). Parfois aussi, on se demande si ce n'est pas Brunard qui sert de modèle à Gide, ou plutôt à ce même Olivier, lorsqu'il écrit, au début de 1923, sa détresse et son dégoût d'avoir cédé aux avances d'une prostituée. Gide, très «oncle Édouard», lui répond aussitôt :

Je lis ta lettre avec des battements de cœur, et la petite aventure que tu me racontes m'a fait frémir. Tu n'ignores pas que parfois on regrette ensuite toute sa vie de s'être laissé entraîner de la sorte. (p. 75).

Et il est amusant de voir Gide, à une époque où sa vie affective est particulièrement complexe, faire le procès de la jalousie :

Le plus souvent on n'est jaloux que parce que l'on croit que l'on se doit d'être jaloux. Sans jalousie la passion me paraît bien plus belle encore. Je veux lui refuser accès dans mon cœur. (p. 69).

Malgré cela, ils eurent peu l'occasion de se rencontrer, et la destinée de Ch. Brunard se poursuivit tumultueusement, de scandales familiaux en internement à l'asile, de l'Amérique, où le mena une courte carrière de matelot, à la Belgique, en passant par le Maroc où on le retrouve comme gérant d'un hôtel borgne. L'occupation allemande le ramena à Paris, et il eut alors une existence mondaine et dissipée.

L'auteur raconte sa vie comme un roman picaresque, n'évoquant qu'une cascade d'actions de plus en plus rapide — on le sent, vers la fin, pressé de conclure ; tout est vu de l'extérieur, et l'on peut regretter que l'anecdote l'emporte trop souvent sur la profondeur psychologique ; cependant, cet itinéraire désordonné constitue à ses yeux une initiation réussie, placée sous le signe de la pensée gidienne à laquelle il tient à rendre plusieurs fois hommage.

André Gide m'apprit à affirmer ma personnalité au mépris des contraintes artificielles. [...] Grâce à lui, j'acquis une certaine confiance en moi et pus désormais affronter franchement la vie et franchir sans encombres certaines de ses embûches. Sous son impulsion, je m'acceptai dans ce que j'avais d'intangible et je vécus selon mon tempérament en m'efforçant de faire le moins de mal possible à autrui. (pp. 159-60).

Un tel livre, indépendamment de l'amusement ou de l'étonnement qu'il procure, est intéressant dans la mesure où il est une nouvelle fenêtre sur un aspect essentiel de la vie de Gide, après les lettres de Ghéon et peut-être avant celles de Robert Levesque. Il ne s'agit pas là d'une curiosité malsaine, mais bien de percevoir l'environnement affectif de Gide, de connaître ce qui représente l'une de ses principales préoccupations et qui sous-tend nécessairement l'organisation de son œuvre.

Avec Charles Brunard, nous avons donc un aperçu de ce que pouvait être cette « maffia » de l'homosexualité — nous le disons avec humour —, ce réseau de relations dont n'émergent jamais, dans le *Journal* de Gide, que quelques initiales mystérieuses, mais qui explique sans doute bien des voyages et bien des états d'âme.

C'est ainsi que René M., que Ch. Brunard désigne comme l'intermédiaire entre Gide et lui, était un jeune poète belge, René Michelet, dont la Petite Dame nous apprend la fréquente présence auprès du romancier, et qui fut l'animateur d'un groupe surnommé « les Petits Possédés » par référence à Dostoïevski. On est alors conduit à identifier plus nettement la première rencontre de Gide et de Brunard, que celui-ci date de l'hiver 1921-22, mais que la Petite Dame situe en juin 1921 :

Il est venu à Bruxelles pour R. M. qu'il voit beaucoup. [...] Il est très excité par ses aventures de la veille. Nous arpentons l'avenue Louise ; il veut absolument retrouver un somptueux hôtel dans lequel il a pénétré hier soir clandestinement avec R. M., qui voulait lui montrer un petit ami préféré, C. B., lequel les introduisit dans les sous-sols, avec la complicité du concierge. (*Les Cahiers*

de la Petite Dame, t. I, pp. 86-7).

Nous apprenons aussi l'existence d'un certain F., autour duquel se constitue le projet d'un séjour en camping chez Mme Mayrisch, à Colpach. Gide écrit à Charles Brunard, le 17 juin 1922 :

Je souhaiterais te voir venir faire du camping chez mes amis du Grand-Duché !... Ce serait merveilleux, prodigieux... (p. 56).

Et, le 23 :

Raccrochons-nous au projet de camping de cet été. J'écris à F. (un mot de ta lettre me montre que vos relations ont repris). (p. 57).

Enfin, le 24 juillet :

Tâche, avec Faustin, de recruter quelques bons camarades. Il serait absurde que vous ne veniez que vous deux. Mais non, n'est-ce pas ? Vous trouverez bien le moyen d'être cinq ou six... (p. 59).

De fait, en juin, la Petite Dame note :

Le lendemain, Gide commence par me demander avec sa grâce et sa coquetterie habituelles (diplomatie transparente) si je verrais la possibilité d'organiser en septembre, à Colpach, un camping des «Rover-Scouts», sous la conduite de Faustin (cet ami de René Michelet dont il nous a déjà parlé souvent). Je promets tout ce qu'il voudra, et il fait cette figure timide, comblée et malicieuse que nous lui connaissons bien. Elisabeth et Marc rient comme moi. (*Op. cit.*, p. 130).

Le projet échoua, mais au début de septembre, à Bruxelles, Gide revit Charles Brunard :

Au début du mois de septembre, André Gide fit un saut à Bruxelles, entre deux séjours à Colpach. Prévenu de son arrivée, je lui rendis une courte visite à l'Hôtel Britannique. (p. 61).

Ce que la Petite Dame rapporte en ces termes :

Gide me rejoint le lendemain, affaire de revoir le jeune B. et son ami le nommé F. Nous rentrons ensemble à Colpach le 7. (*Op. cit.*, p. 152).

Plus tard, à Fès, Brunard logea chez Charley B., ami de Guy Delon qui, sous le nom de Si Haddou, accorda à Gide, en 1943-44, la même hospitalité, comme il est rapporté dans son *Journal* (Pléiade, pp. 257-61), et comme il le raconta lui-même ensuite à Charles Brunard :

Il me parla longuement de Guy Delon, de son séjour dans la villa de Charley B. où il retrouva, dans une armoire, des photos qui m'avaient appartenu. (p. 156).

Enfin, le rapprochement le plus curieux porte sur cette affaire où Brunard confia à Gide un de ses amis, que Gide à son tour fit partir avec un troisième larron ; on se croirait dans *Les Faux-Monnayeurs* ! Ch. Brunard raconte :

Lors d'un voyage à Paris, en mai 1931, je connus à Montparnasse le cher Paul V., argentin d'origine belge. [...] Je l'emmenai à Bordeaux où je passai en sa compagnie les quarante-huit heures les plus extraordinaires de mon existence. (p. 130).

C'est alors que sa tentative de suicide, déjà évoquée, pousse Brunard, déses-

paré, à confier à Gide la direction morale du jeune homme. Le 31 juillet, Gide lui répond :

Ta lettre est arrivée juste à temps pour me permettre de joindre Paul V. de V. avant de quitter Paris. Le grand espoir de le revoir dans un mois m'a seul permis de le quitter sans trop de peine. Comment ne nous connaissions-nous pas déjà ? Mais il t'appartenait de nous accointer ; ce dont il te sera tenu compte, dans le ciel (ou dans l'enfer, je ne sais) — et dans mon cœur. (p. 133).

Gide et Paul V. se retrouvent en effet à Saint-Clair, fin août ; la Petite Dame prend le relais du récit :

Il a fait la connaissance d'un ami de Brunard, un certain Paul Verbrughe qui vient de Buenos Aires, qui lui plaît et qu'il a emmené à Saint-Clair, où Robert Levesque est venu le voir aussi, traînant à sa suite un jeune vagabond originaire de l'île Maurice et rencontré à Toulon [...]. Tout cela me semble avoir été des plus capiteux [...]; tous ces êtres [...] paraissent avoir entre eux des rapports compliqués si j'en juge par la fin de ses récits, où Paul Verbrughe part pour la Corse emmenant le jeune Mauricien... (*Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 157).

Et c'est le *Journal* de Gide qui fournit l'épilogue :

Marseille, 2 septembre.

Je devais m'embarquer pour la Corse ; ces jours derniers m'ont à ce point soulé de plaisir que je pensais ne plus pouvoir souhaiter que le travail. [...] Je n'ai pas souvenir d'abandon plus parfait à la joie. C'est aussi que ma joie était faite de celle que j'apportais à B. et à X. Celui-ci, que je laissais hier, va donc s'embarquer à ma place. J'ai tout préparé pour lui. C'est son tour. [...] X [...] emmène le petit Jean qui accompagnait B. à Saint-Clair. Je ne pouvais souhaiter pour lui de plus lyrique aspect du plaisir. Mon imagination s'amuse à le suivre... Qu'il fait beau ! (*Journal*, pp. 1071-2).

Et tandis que, dans le train du retour, Gide se demande s'il n'a pas simplement eu « peur de trop de joie » et si son renoncement n'est pas, de sa vie, ce qu'il a fait « de plus bête », Brunard, sans jalousie ni rancune, comprend qu'il a lui aussi perdu :

Paul [...] m'écrivit encore pour me dire son bonheur, sa conviction d'avoir trouvé, au contact d'André Gide, une voie qui lui était destinée. Jamais je ne le revis. (p. 135).

Candaule poussant Nyssia vers Gygès, Armand jetant Bernard dans les bras de Sarah, c'est bien toujours la même attitude à la fois généreuse et masochiste, victoire et fuite en même temps, qui fait que, pour Gide, le bonheur fut souvent proche du tragique. [P. M.]

- ♦ DANIEL MOUTOTE : *ÉGOTISME FRANÇAIS MODERNE* (Paris : Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, 1980, 24 x 16 cm, 381 pp.), chapitres XVIII à XXIV (pp. 249-364).

Nous ne rendons ici compte que du tiers d'un ouvrage consacré aussi à Va-

léry, Barrès et Stendhal, et nous sentons bien ce qu'il y a de fâcheux à séparer les pages consacrées à Gide de celles qui les précèdent et nécessairement les éclairent. Elles nous font en effet assister à la formation du concept d'égotisme et à son évolution historique, Gide le recueillant et le développant à son tour pour le plus grand profit de son équilibre personnel et de sa réussite artistique.

Néanmoins, les sept études ici consacrées à Gide forment un tout suffisamment riche et cohérent pour qu'il soit permis de les étudier à part. Écrites à diverses époques et sur des sujets aussi variés que la mise en abyme, les problèmes de la jeunesse, l'influence d'Uzès ou celle de Dostoïevski, elles tirent leur unité profonde de cet égotisme gidien qui se nourrit de multiples tables mais que Daniel Moutote parvient à héberger sous un unique toit.

Il a pour cela un outil efficace, c'est la parfaite connaissance du mouvement dialectique qui anime la recherche égotiste :

Le moi se développe en réaction contre la conscience qu'il prend à chaque moment de lui-même. Il est un système critique de l'œuvre qui vit de se remettre perpétuellement en cause.

Au cœur de l'individu s'instaurent des conflits permanents entre l'âme et la chair, entre le domaine du père et celui de la mère, de multiples dichotomies qui trouvent leur expression dans l'éclatement de l'œuvre et leur dépassement dans la plénitude de l'individu. D'une part, en effet, «le moi littéraire doit à sa genèse l'ambiguïté fondamentale de sa structure», et, de l'autre, l'écrivain «obéit à un besoin de totalité qui lui interdit de séparer sa vie de son œuvre dans la manifestation synthétique de sa vocation d'artiste».

Ce besoin de totalité, nous le trouvons aussi bien dans l'attitude de Gide envers ses influences littéraires qu'envers ses origines géographiques ; du monde comme des livres, c'est une même lecture qui nous est proposée.

Au niveau de l'enracinement, non seulement nous voyons Gide refuser de choisir entre ses deux origines — ce qui lui permet d'établir entre elles un réseau de relations, «composant ainsi les deux côtés de son univers imaginaire, les deux faces de son Moi, inséparables et contraires, complémentaires vraiment» — mais encore rechercher cette totalité au cœur même d'Uzès, où les sourires de la nature n'empêchent pas l'austérité des hommes. Et Daniel Moutote de faire remarquer que l'intransigeance manifestée par Gide à l'occasion d'affaires comme celles du Congo et de l'URSS prend sans doute ici, dans le pays de Tancrède Gide, ses racines.

L'œuvre de Dostoïevski est un autre terreau où s'épanouit le moi gidien ; nombre de rapprochements sont possibles entre les œuvres des deux romanciers, comme entre *Krotkaïa* et *La Porte étroite*, entre *Stépantchikovo* et *Isabelle*, mais, à travers sa série de conférences sur Dostoïevski, c'est à un autre

mouvement de la pensée de Gide que nous assistons : soucieux de le défendre contre ses détracteurs, il désire également se démarquer de lui pour affirmer sa propre originalité. C'est dire que cette influence ne joue pas simplement au niveau de l'inspiration littéraire, mais aussi sur le moi de l'écrivain et sur l'esthétique qui en est la manifestation :

Il semble que la psychologie littéraire des trois chefs-d'œuvre de Dostoïevski, *Les Possédés*, *L'Adolescent*, *Les Frères Karamazov*, corroborant l'influence des autres œuvres, ait contribué puissamment à éclairer le renouveau de sa personnalité que vit André Gide au centre de sa maturité, avant la rupture de 1918.

Au point que, faisant sienne la vision de la Russie donnée par Dostoïevski, il ne pourra pas reconnaître, dans l'Union Soviétique de 1936, la société évangélique dont il rêvait.

De Dostoïevski à la mise en abyme, le lien est plus solide qu'il ne semble ; certes, il s'agit toujours d'observer un autre prolongement de la doctrine de la sincérité renversée, que Gide élaborait dans les premières pages de son *Journal*, et que Daniel Moutote considère comme une des clefs essentielles de son activité créatrice. Mais il s'agit également, en valorisant l'orthographe du mot « abyme », de le considérer comme le moyen d'une exploration abyssale de l'être, de ces bas-fonds dont Dostoïevski a fait comprendre à Gide l'importance :

La mise en abyme installe au sein de l'œuvre et de la création de Gide un élément métaphorique. Celui-ci a pour fonction de solliciter, dans le créateur littéraire, cette part inconsciente de son psychisme qui, investissant son texte, lui confère l'aura de sensualité qui compose en partie sa poésie.

Autrement dit, ce mode de composition met en cause aussi bien l'auteur que l'œuvre, et Daniel Moutote peut ainsi, soulignant la supériorité de Gide, montrer l'erreur de certains « nouveaux romanciers » à ne vouloir le traiter que comme un simple procédé mécanique et sans âme.

Qu'il élargisse ensuite ces considérations à l'ensemble de la création gidienne, pour en recenser les lignes de force en une synthèse qui pourrait servir d'introduction à tout nouveau lecteur de Gide, ou qu'il les illustre par un examen systématique des *Faux-Monnayeurs*, dont la position au sein de l'histoire du Roman se trouve définitivement précisée, Daniel Moutote avance toujours les yeux fixés sur sa boussole qui lui permet de s'orienter sûrement dans le monde gidien, homme et œuvre confondus, comme dans un domaine toujours habité, dans un organisme toujours vivant dont la permanente jeunesse se trouve ainsi démontrée.

Aussi n'est-ce pas par hasard que ce chemin débouche sur l'étude des rapports de Gide et de la jeunesse, une jeunesse à laquelle il peut encore beaucoup apporter parce qu'il l'a lui-même toujours considérée comme un but, et non comme un acquis, sclérosé aussitôt que possédé :

La liberté que Gide propose à la jeunesse est celle dont il a tiré lui-même son œuvre et ses raisons de vivre : elle se fonde sur le système de vie qui est à la base de l'esthétique de Gide et qui constitue son égotisme.

[P.M.]

- ♦ **FRANÇOIS-PAUL ALIBERT : *EN ITALIE AVEC ANDRÉ GIDE. Impressions d'Italie* (1913). *Voyage avec Gide, Ghéon et Rouart* (Texte inédit, présenté et annoté par Daniel Moutote. Lyon : P.U.L., 1983, 20,5 x 14 cm, XXII-92 pp., 16 ill. h.-t.).**

«En Italie avec François-Paul Alibert»... : peut-être serait-il plus juste d'intituler ainsi un récit où André Gide n'apparaît en fait que bien peu, même s'il fut l'inspirateur et l'animateur de ce bref voyage, accompli fin avril – début mai 1913 avec Ghéon et Rouart. Sur le Forum, à Tivoli ou devant les fresques de la Chapelle Sixtine, Alibert avait trop à voir, à déguster par les yeux et l'intellect, pour s'occuper de ses compagnons, fussent-ils ses meilleurs amis. Et d'ailleurs, comment lui en vouloir, quand on songe que ce fut là son unique voyage à l'étranger, et que sa boulimie de monuments romains n'eut qu'une occasion d'être rassasiée ?

Mais faire cette mise au point, ce n'est nullement restreindre l'intérêt d'un texte qu'on aurait pu, de prime abord, être tenté de considérer comme un témoignage de plus sur la vie de Gide, signé par un ami dévoué autant qu'obscur, c'est-à-dire guère mieux qu'un citron que l'on jette, le jus une fois exprimé. Précisément, Alibert vaut mieux que cela, et son récit, qu'il aurait pu à bon droit revendiquer comme une œuvre à part entière, existe d'une manière autonome, par les seuls dons d'observation et de réflexion de son auteur, ce qui ne l'empêche pas de nous renseigner, mais plutôt par ricochet, sur certains aspects du voyageur André Gide.

Alibert est un classique, c'est-à-dire un homme pour qui la place des choses dans l'univers est fixée une fois pour toutes ; de son système, Rome est le centre, et s'il ne s'y est pas encore rendu, il connaît déjà de cette ville tout ce qui lui tient à cœur, il sait devant quelle fresque ou dans quel site il devra s'attarder. Son voyage consiste alors davantage à reconnaître l'existence matérielle et palpable des réalités artistiques qui ont déjà pu, dans son esprit, se gonfler d'un prestige incomparable ; s'il n'y a pas ici, pour Alibert, de choc esthétique à proprement parler, il y a bien plus, et comme un miracle de l'incarnation pour tant d'œuvres dont il a d'abord rêvé, et qu'il s'émerveille de découvrir vivantes ; ainsi, à Pise, visitant le Campo Santo :

Je vais d'abord au plus beau, et aussi à ce qui m'a toujours d'abord attiré ici et dont je connaissais déjà tant de reproductions et d'images, la vendangeuse qui, dans la fresque de l'ivresse de Noé, s'avance d'un pas dansant, une corbeille de

raisins sur la tête. Celle-là, voilà vingt ans qu'elle me hante ; et je vais tout droit à elle. Depuis que je suis à Pise, je devrais commencer à m'émousser un peu sur ce que j'appelle l'émotion de la présence réelle ; mais je crois que celle-ci est plus forte que tout.

Rome et ses alentours sont donc pour lui un livre familier, dont il se plaît à faire des lectures commentées, replaçant les œuvres dans leur contexte historique ou moral pour les justifier lorsqu'elles n'emportent pas son adhésion immédiate, et s'indignant de la « lecture sauvage » à laquelle prétendent procéder Ghéon et Rouart. Souvent même, il fait appel à ses devanciers, et sous le souvenir de Goethe, Byron ou Chateaubriand, se plaît à redécouvrir, comme sous un palimpseste, la trace de la Rome la plus ancienne. On le voit également, dans les rues animées, faire la chasse, en compagnie de Gide, aux plaques commémorant le passage d'un artiste célèbre.

Sa vision de Pise, de Rome et d'Orvieto, les trois étapes de son voyage, n'offre donc pas de surprise ; plutôt que de traquer la beauté cachée, la bizarrerie, il va droit à ce qui est à ses yeux l'essentiel et que son guide Joanne indique fidèlement. Alibert est à Rome comme en pèlerinage, et ce que l'on perd en imprévu est compensé largement par l'élévation des propos. Nous sommes en effet conviés à une méditation d'autant plus riche qu'elle n'est pas improvisée, mais prolonge l'effort de toute une réflexion sur la création artistique et sur la place de l'homme dans le monde. Le débat engagé entre Alibert et Gide sur l'équilibre dans l'art entre le divin et l'humain, entre l'ordre et la démesure, entre Apollon et Marsyas dont Alibert a naguère versifié la légende, ce débat n'est pas clos, et on le sent, devant les chefs-d'œuvre de la Renaissance, toujours soucieux de le prolonger :

Ce qui m'enivre [...], c'est cette impression dionysienne que j'ai de cet art de la sculpture [...]. La peinture m'apparaît un art beaucoup plus statique, beaucoup plus apollinien ; est-ce parce qu'elle est obligée de pousser plus loin que tout autre art l'illusion et la ressemblance de la forme humaine ? Je ne sais, mais il me semble que la sculpture ne saisit cette ressemblance et cette forme que dans son essence, dans sa forme vraiment, au sens métaphysique et non artistique du mot.

Le voyage en Italie est donc pour Alibert un face à face capital ; Rome n'est pas seulement pour lui un haut lieu de la civilisation, elle est surtout, pour ce classique attardé, pour ce catholique inquiet, une affirmation rassurante de la grandeur et de l'immortalité des hommes. Contrairement à la tradition romantique, la contemplation des ruines et des grandeurs passées n'engendre donc pas chez lui la mélancolie ; à Pise comme à Rome, il se plaît à visiter les lieux funèbres, pour s'écrier :

Comme tout, sur cette prairie sacrée, prend une valeur admirable, et vraiment une valeur spirituelle [...] !

Et, assis près de la tombe de Keats, il songe :

Qu'il fait bon ici, que la mort y est douce, et qu'on y resterait longtemps !

On comprend alors pourquoi Alibert, pourtant affectueux et commode, préfère tenir à l'écart ses compagnons et plus généralement l'agitation humaine. L'opinion de Ghéon ou de Rouart, même si elle s'accorde à la sienne, le gêne, et sa plume passe sous silence la plupart des épisodes secondaires — repas, logement — où pourrait se manifester une vie communautaire :

Pendant qu'on prépare le dîner, je m'évade un moment, car je me sens de plus en plus repris par un besoin intense de solitude. Parler me fatigue horriblement, et, ne serait-ce que pour cinq minutes, je ne suis pas fâché d'être séparé de mes compagnons.

Ce n'est pas qu'il ferme les yeux sur la vie italienne dont la gaieté, surtout adolescente, lui plaît parfois ; mais c'est une question de priorité :

Couleur locale, pittoresque italien, vous m'enchantent au passage, mais à condition que je n'abuse pas de vous.

On saisit donc ce qui, en surface, sépare Alibert de Gide, mais qui peut aussi, en profondeur, les unir. Bien sûr, il ne faut pas chercher chez le premier le détachement amusé, le dilettantisme hédoniste qu'autorisent au second la fréquence de ses passages dans ce pays, son assurance d'y pouvoir revenir à volonté pour revoir tel monument négligé. Mais n'y a-t-il pas aussi chez Gide une différence entre sa manière de voyager et sa façon de raconter ses voyages ? Bonne pour le *Journal* ou pour les *Nourritures*, la désinvolture à l'égard des monuments célèbres, des œuvres consacrées ; l'art d'être pressé se cultive, et ne suppose pas nécessairement une démarche identique. Devant ces monuments, aux côtés d'Alibert, Gide aussi s'est arrêté longuement, et entre le turbulent Ghéon et le silencieux Alibert, il n'est pas sûr qu'il n'ait pas finalement préféré le second ; peu après leur retour, il lui écrivait :

J'aurais voulu que ce voyage fût entouré pour vous de plus de solitude et de silence ; j'ai craint, plus d'une fois, que la constante exclamation de Ghéon n'ait bousculé votre émotion, et que moi-même, par quelque manifestation intempestive, ne vous aie gêné. Si cela était, je vous supplie de ne m'en point vouloir. Je crains de tomber dans la fadeur si je tente de vous dire combien mon amitié pour vous, au cours de ces journées, s'est enrichie ; je vous sentais constamment, cher ami, capable d'une si complète culture, que je m'attristais à penser, ensuite, combien souvent à Carcassonne les moyens vous en sont refusés !... (Lettre du 18 mai 1913, in *Correspondance Alibert-Gide*, P.U.L., 1982, p. 88).

[P.M.]

♦ ANDRÉ GIDE — KLAUS MANN : *EIN BRIEFWECHSEL*. Mitgeteilt, eingeleitet und kommentiert von Michel Grunewald (*Revue d'Allemagne*, t. XIV, n° 4, octobre-décembre 1982, pp. 581-682).

Très peu d'attention a été accordé jusqu'ici, en France, au fils de Thomas Mann, à l'écrivain Klaus Mann, si l'on fait exception de ce magnifique feu de

paille que fut l'entreprise consistant à porter à la scène, puis au cinéma, son «roman» *Mephisto*, feu de paille dont il ne reste certainement que bien peu de chose dans la mémoire du public français, si l'on veut bien l'interroger sur la place et le rôle de Klaus Mann (18 novembre 1906 — 21 mai 1949) dans la littérature européenne.

La publication de sa correspondance avec André Gide pourra donc intriguer bien des esprits curieux, — malheureusement, seuls ceux qui pratiquent la langue allemande, vu que cette édition ne contient point la moindre traduction pouvant faciliter la lecture de certains passages par le public français : une faiblesse qu'il aurait fallu pallier de quelque façon, si l'on avait voulu attirer l'attention de notre public sur cet écrivain allemand.

L'importance même de cette correspondance (soixante-dix lettres) ne fera qu'augmenter la curiosité de bien des lecteurs, d'autant plus que Gide lui-même ne parle pour ainsi dire jamais de celui qui est pour lui le fils d'un grand écrivain. Michel Grunewald cite évidemment (p. 587) le passage du *Journal 1889-1939* (p. 1058) où, à la date de juillet 1931, Gide déclare avoir été accompagné dans une «course en auto» notamment par Klaus que, dit-il, «je ne connaissais encore qu'à peine». Et, bien que le lien entre cette phrase, citée en introduction à la correspondance (p. 587), et la lettre de Klaus Mann à Gide du 4 juin 1939, reproduite à la page 646, ne soit pas clairement souligné par Michel Grunewald (absence d'un renvoi de la p. 646 à la p. 587), il est nécessaire de mettre l'accent sur l'aspect étrange de cette déclaration dans laquelle Klaus Mann exprime sa «petite déception» à la lecture de cette «note sèche». De toute évidence, il existe un décalage, insoupçonné de Klaus Mann jusqu'en 1939, entre la place que Klaus Mann désire, de toutes ses forces et de toute sa volonté, accorder à Gide dans sa vie, son œuvre, et la prudence qu'il observe l'écrivain français vis-à-vis de ce jeune écrivain. Michel Grunewald analyse psychologiquement ces rapports et les compare à ceux qui existèrent entre Thomas Mann et son fils aîné (pp. 591-4) : cette étude se poursuivra à coup sûr à partir du moment où les *Tagebücher* de Thomas Mann auront été entièrement publiés, tant en Allemagne qu'en France, et elle incitera à repenser bien des comparaisons entre l'œuvre de Gide et celle de Thomas Mann.

Mais, pour s'en tenir plus strictement à cette correspondance, il ne peut échapper que l'examen même des textes pose un problème fondamental, qui ne peut se laisser enfermer dans une simple comparaison de deux attitudes individuelles. Il est clair que les rapports qui purent exister entre Klaus Mann et André Gide ne furent point de nature harmonieuse. Michel Grunewald souligne que Klaus Mann est beaucoup plus porté vers l'œuvre et la personne de l'écrivain français que ne l'est Gide envers celui qui aurait pu se présenter comme un «collègue» (p. 586), mot qui nous paraît assez inadéquat pour dé-

finir ces rapports, non seulement parce que Klaus Mann insiste, dans *Der Wendepunkt*, sur le fait que «l'intérêt» qu'il porta à Gide fut «unilatéral» («einseitig», p. 586), mais aussi parce que, contrairement à l'affirmation de Michel Grunewald (p. 587), il existe un témoignage sur l'opinion que l'écrivain français pouvait avoir sur Klaus Mann. En effet, répondant à Ernst-Robert Curtius (*Deutsche-französische Gespräche*, Franefort s.M. : Klostermann, 1980, p. 162, lettre du 24 mai 1948), Gide parle, à propos d'*André Gide and the Crisis of Modern Thought*, d'un «livre très médiocre» qui, «en dépit d'un indéniable bon vouloir, reste un confus mélange de jugements absurdes, de faits inexacts ou mal rapportés, de propos où le ton même de ma voix est faussé». Le caractère même de la lettre du 3 mai 1948, dans laquelle Gide répond, encore une fois, avec «sécheresse», pour reprendre ici l'expression employée par Michel Grunewald (p. 603), à l'envoi par Klaus Mann de son livre *André Gide. Die Geschichte eines Europäers*, s'explique par cette confidence faite à Curtius et à laquelle s'ajoute le faux-pas inexcusable, aux yeux de Gide, qu'avait été le jugement de Klaus Mann sur Marc Allégret dans *André Gide and the Crisis of Modern Thought*, publié en 1943 au Creative Age Press de New York. A partir de la lettre du 14 janvier 1944 (p. 656), et malgré les efforts de Gide pour garder un ton aimable vis-à-vis de Klaus Mann, ce sujet se retrouve, jusque dans la lettre du 3 mai 1948 (p. 681), Gide se demandant si Klaus Mann a «apporté quelques modifications à l'édition précédente» de son livre. (Sur ce point, la note 513 est nettement insuffisante pour un lecteur non averti des méandres de la politesse gidienne.) Parler d'amitié entre ces deux écrivains est donc une manière un peu rapide de tirer certaines conclusions sur l'importance quantitative et parfois qualitative de cette correspondance. En réalité, la question est beaucoup plus complexe, et n'a point trouvé jusqu'ici de réponse valable dans la mesure où les recherches sur Klaus Mann (malgré les efforts louables, notamment, d'Elke Kerker, *Weltbürgertum — Exil — Heimatlosigkeit. Die Entwicklung der politischen Dimension im Werk Klaus Mann von 1924-1936*, Verlag Anton Hain, 1977, et de Fredric Kroll dans sa «biographie» littéraire paraissant chez Klaus Blahak, à Wiesbaden) n'en sont qu'à leur début.

Une chose est certaine : les rapports entre Klaus Mann et André Gide, la valeur à attribuer à leur correspondance, tout cela ne peut se juger que replacé dans le cadre des relations allemandes d'André Gide. Et, vu dans cette optique, le problème prend un tout autre aspect. Tout d'abord, il est remarquable que Klaus Mann ne joue pas auprès de Gide le rôle qu'il voit attribué à Raymond Radiguet dans le sillage de Jean Cocteau, Radiguet auquel Klaus Mann consacre notamment un article en 1925 (p. 581), mais aussi qu'il ne semble pas avoir retenu l'attention de Gide, même lorsqu'il fait de lui l'un des

«patrons» de sa revue *Die Sammlung* en 1933 (voir la lettre de Klaus Mann du 19 juin 1933, p. 612). De toute évidence, l'écrivain allemand n'est point un cas d'exception au milieu des connaissances et des amis que Gide possède en Allemagne. Pour ne citer que deux exemples : il est bien difficile de considérer le poids qu'a pu avoir l'ensemble des études et conférences de Klaus Mann sur Gide comme plus important que celui des interviews que Gide accorda à Walter Benjamin et à la *Literarische Welt* en 1928. Dans ce dernier cas, il s'agit non pas d'interventions individuelles, mais bien d'une vaste entreprise pour mieux faire connaître l'œuvre de Gide en Allemagne. Et, même sur le plan personnel, comment ne point souligner ici la différence qui exista, dans leur nature même, entre les rapports André Gide - Klaus Mann et l'amitié qui se développa entre Thea Sternheim et André Gide. Certes, celui-ci transmet, en août 1934, à Klaus Mann les saluts cordiaux de Thea Sternheim, et René Crevel était à la fois l'ami de Klaus Mann et de Thea Sternheim. Mais, à aucun moment, Gide ne se laisse aller à d'autres allusions sur son entourage. (Notons ici une erreur dans la note 246, p. 629 : Thea Sternheim n'est point «la première femme de l'écrivain Carl Sternheim». En effet, Carl Sternheim épousa, en 1900, Eugenie Hauth, divorça en 1906 et épousa, le 15 juillet 1907, Thea Sternheim. Cette dernière en était à son deuxième mariage. En 1927, Carl Sternheim divorça à nouveau pour épouser, en 1930, Pamela Wedekind qui avait été la fiancée de Klaus Mann.) Et lorsque, en 1941, Gide parle à Wilhelm Herzog (*Menschen, denen ich begegnete*, 1959, p. 338) de ses amis allemands, il est justement question de Wedekind, à côté de Rathenau, Kessler, Harden, Rilke, Hardekopf, mais pas de Klaus Mann.

Une certaine méfiance semble s'être instaurée entre les deux hommes ou, pour le moins, une absence d'amitié. Klaus Mann reste en marge de ce cercle franco-allemand, malgré ses efforts.

Signalons encore une erreur de page : à la note 42, p. 587, il s'agit de la page 466, et non 468, des *Cahiers de la Petite Dame*, t. II. Et la question de savoir si la Petite Dame rencontra Klaus Mann, le 24 juin 1935, au «Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture», ne se pose pas. Il s'agit bien en effet de Jan Petersen, et non de Klaus Mann. Car, d'une part, Klaus Mann parla, à ce congrès, le 23 juin 1935 (voir «Der Kampf um den jungen Menschen», *Kürbiskern* 2, 1975, p. 43) et, d'autre part, la Petite Dame déclare elle-même (*op. cit.*, p. 465) qu'elle n'assista pas au congrès «le 23».

[CLAUDE FOUCART]

- ♦ ENID McLEOD : *LIVING TWICE* (Londres : Hutchinson Benham, 1982, 21 x 13 cm, 233 pp.).

Les lecteurs des *Cahiers de la Petite Dame* et de la *Correspondance Gide-Bussy* ont souvent rencontré les noms d'Enid McLeod et d'Ethel Whitehorn, Whity pour ses amis intimes. La première de ces deux Anglaises a publié récemment un volume de souvenirs intitulé *Living Twice*. Il aurait pu avoir pour sous-titre *A Memorial*, dans la mesure où l'autobiographie d'Enid McLeod se mêle étroitement à l'évocation d'Ethel Whitehorn, sa compagne pendant la plus longue part de cette vie qu'elle revit pour nous. Le livre est essentiellement consacré à ce témoignage sur une existence « officielle » réussie, mais qui l'aurait moins été sans la présence discrète de l'amie qui l'a soutenue, épaulée de son admiration et de son attachement.

Histoire d'une carrière : ce qu'une femme est capable de réaliser dans un monde et à une époque où la femme n'est encore acceptée qu'avec réserve ; ce que peuvent l'intelligence, le travail et la volonté. Après une série d'emplois comme secrétaire de divers personnages (dont Bertrand Russell), puis dans une institution de Genève réunissant des étudiants de tous pays, Miss McLeod entre pendant la dernière guerre au Ministère de l'Information britannique ; et son efficacité s'y impose suffisamment pour que, la guerre terminée, on lui offre un emploi au British Council, où elle trouve sa vraie vocation le jour où ses qualités d'organisatrice et sa connaissance familière de la France la font nommer au poste pour lequel sa vie entière semble l'avoir préparée, celui de directeur du British Council à Paris, doublé des fonctions d'attaché culturel près de son ambassade.

Elle nous intéresserait moins si elle n'avait été qu'une bonne administratrice, infatigable, ferme, heureuse de surmonter les obstacles et de plier les êtres, surtout du genre masculin. Mais c'est aussi un écrivain, et son intérêt passionné pour la France guide le choix de ses travaux. Depuis longtemps tentée d'écrire, elle est à la recherche d'un sujet, quand la lecture des lettres d'Abélard à Héloïse l'enflamme et la pousse à des investigations qui dureront quatre ans ; années au bout desquelles une première biographie romancée se transforme en étude de valeur historique. Son *Héloïse* sera publiée en traduction française en 1941, une mauvaise année pour les ouvrages de souche britannique, leur sujet fût-il français. Suivront, après d'autres longues recherches, un *Charles d'Orléans* et une *Christine de Pisan* dont on souhaiterait avoir une version française, même si, selon un éditeur sollicité, « Charles d'Orléans n'a pas encore trouvé son public en France »...

Du moins Enid McLeod avait-elle trouvé en France les plus rares de ses amis. C'est ici qu'intervient, par un de ces hasards qui n'en sont plus quand la vie leur a conféré un caractère inévitable, « l'amie qui changea peu à peu le

cours de [sa] vie et en fit l'heureuse existence qu'elle ne devait plus cesser d'être». Juste avant le début de la première guerre mondiale, Ethel Whitehorn s'était liée, dans une école d'horticulture, avec Élisabeth Van Rysselberghe. Elles avaient ensuite travaillé ensemble dans une propriété en Écosse, et Élisabeth avait invité son amie à passer plusieurs mois chez ses parents, à Saint-Clair. Ainsi, tout naturellement, la jeune Anglaise avait fait la connaissance des amis des Van Rysselberghe, Gide, Copeau, Schlumberger, bientôt Martin du Gard. Tous se sentent séduits par la droiture et la gaieté de celle dont Dorothy Bussy écrit à Gide, après une première rencontre : «J'ai trouvé ma jeune compatriote — y eut-il jamais rien de plus anglais ? — rafraîchissante.» Enid McLeod ne tarde pas à partager ces amitiés, à être invitée à Pontigny, à plonger avec la curiosité et l'ivresse qu'on imagine dans ce monde à la fois très ouvert et très clos. Ses pages sur le Pontigny de 1924 sont pour nous un témoignage précieux ; et son portrait de Desjardins, «exagérément courtois envers les individus, surtout s'ils étaient très simples ou inconnus, mais capable, par un trait d'ironie dévastatrice, de foudroyer et d'humilier les prétentieux». Elle trouve Schlumberger «meilleur écrivain que Gide, surtout dans ses romans», parle avec une admiration affectueuse de Martin du Gard, dont il fut un moment question qu'elle traduise *Les Thibault*, est amusée par la façon dont Gide prononce l'anglais. Elle retourne à Pontigny l'année suivante, et le thème de la décade est de nature à passionner cette futur biographe de personnages historiques et le futur auteur de *Living Twice* : l'autobiographie dans la fiction, la fiction dans l'autobiographie.

1940 coupe les liens pendant quatre années où elle connaît la dure vie de Londres, voit sa maison détruite, s'acquitte de ses divers emplois avec une maîtrise sans défaillance qui finit par être récompensée. Ses premières missions dans la France libérée nous valent le tableau d'un Paris d'après-guerre où elle retrouve à peu près tous ses amis. Elle assiste à la première des *Caves du Vatican*, rencontre Colette dont elle traduit *La Vagabonde* et se prépare à assumer son importante charge culturelle. Tournées dans les villes et les universités françaises, expositions de meubles et de livres britanniques, récitals de chanteurs et d'acteurs qui sont l'occasion de contacts avec les acteurs français comme Barrault et Vilar, multiples réunions où se rencontrent des écrivains des deux pays : tout le chapitre sur ses années parisiennes nous replonge dans l'effervescence que nous avons connue alors, et si nous nous émerveillons de ses amitiés illustres, nous lui savons gré de les avoir appréciées à leur valeur et de les évoquer si bien.

Suivent quelque vingt années d'une retraite heureuse, en compagnie de celle qui a pris sa part des obligations sociales. Mais deux Anglaises à l'esprit curieux, et en état de voyager, ne se confinent pas dans le confort paisible

d'une maison toute proche de Londres, fût-elle agrémentée par un jardin. Presque chacune des années qui suivent leur retour, satisfaisant leurs goûts pour les œuvres des hommes et les beautés de la nature, une région du monde les attire : Égypte, Maroc, Syrie, Liban, Yougoslavie, Kenya, Tanzanie, Ouganda, Turquie, Corfou — et un Français de 1983 considère avec envie une pareille liberté de mouvement... Entre ces expéditions exotiques, un coin de France les ramène régulièrement vers leur second pays. Il n'est pas surprenant qu'il s'agisse d'une île, et qui a longtemps été sous la domination anglaise : l'île de Ré, où elles installent une petite maison bientôt connue comme « la maison des Anglaises ». Ce ne sera pas sans chagrin que, l'âge rendant les déplacements difficiles, elles renonceront à ce refuge, mais leurs amis du continent maintiendront les liens. Pendant nombre d'années, la Petite Dame va passer plusieurs semaines de l'été dans la maison de Hampstead, entre une pile de lectures et sa réserve de tabac.

La mort brutale de l'amie survient alors qu'Enid McLeod s'est lancée dans ce qu'elle estime être sa dernière entreprise littéraire, la rédaction de ses mémoires ; et très précisément alors qu'elle en arrive à sa rencontre avec Ethel Whitehorn. Alors, tout naturellement, l'écriture devient plus que jamais un moyen de vaincre le temps, de s'offrir le plaisir mélancolique du souvenir. L'amie disparue va revivre, intimement mêlée aux travaux, aux satisfactions, aux quelques déceptions aussi de celle qui se retourne pour dégager les grandes lignes d'une vie, somme toute, réussie. Au terme de ce long combat contre les pesanteurs administratives et les hommes en place qui ne lui ont pas toujours paru à leur place, le sentiment qui l'emporte est celui d'avoir triomphé. Les seuls échecs irréparables, ce sont les morts des êtres chers ou admirés (souvent les mêmes) ; mais la résignation cède au bonheur de leur redonner vie par la simple magie de leur évocation.

Il y a une fierté à se dire que la vie a été bonne pour vous, mais davantage encore à se dire qu'on a su répondre à ses bienfaits. L'auteur rejoint ici notre Stendhal quand, après une méditation sur sa propre existence — il était à Rome, et venait d'admirer la ville du haut de San Pietro in Montorio —, il concluait son retour sur lui-même par ces mots : « Après tout, me dis-je, je n'ai pas mal occupé ma vie. »

[JEAN LAMBERT]

aux Presses Universitaires de Lyon

**PRIX DE L'ÉDITION CRITIQUE 1982
DU SYNDICAT DES CRITIQUES LITTÉRAIRES**

**ANDRÉ GIDE
CORRESPONDANCE
AVEC FRANÇOIS-PAUL ALIBERT
(1907 – 1950)**

**ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE PAR
CLAUDE MARTIN**

427 lettres inédites jalonnant l'amitié qui lia Gide à un poète que Joë Bousquet égalait à Valéry. «Je n'ai pas un ami, écrivait Gide dans son Journal, avec qui je me sente plus parfaitement à mon aise, c'est-à-dire avec qui je doive prendre moins de précaution pour parler»...

Un vol. br., 20,5 x 14 cm, 576 pp., ill., 1982. 98 F

★

**FRANÇOIS-PAUL ALIBERT
EN ITALIE AVEC ANDRÉ GIDE
IMPRESSIONS D'ITALIE (1913)
VOYAGE AVEC GIDE, GHÉON ET ROUART**

**TEXTE INÉDIT PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ PAR
DANIEL MOUTOTE**

Journal du voyage du poète en Italie, au printemps 1913 avec ses amis André Gide, Henri Ghéon et Eugène Rouart. La découverte des paysages et des œuvres d'art, mais aussi la tendresse du poète, son humour, son goût pour les êtres, sa passion pour l'amour qui passe, une certaine malédiction... Et un document sur un voyage dont Gide ne dit rien dans son Journal...

Un vol. br., 20,5 x 14 cm, 132 pp., ill., 1983. 40 F

★

**PIERRE MASSON
ANDRÉ GIDE
VOYAGE ET ÉCRITURE**

Un vol. br., 20,5 x 14 cm, 434 pp., ill. A paraître fin 1983

Ces ouvrages peuvent être commandés au Secrétariat de l'AAAG (règlement à la commande, par chèque à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide).

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

autographes

Au catalogue n° 18, mars 1983, de la librairie *Les Autographes* (Thierry Bodin, 45 rue de l'Abbé Grégoire, 75006 Paris) :

263. Gide, jolie l.a.s., 6 janvier 1936, à Marcel Achard ; p. in-8. 600 F

«Hier enfin un soir de libre. Je me précipite sur Noix de coco. Ravi jusqu'aux moëllles ! Je sais bien que les merveilleux acteurs y sont pour beaucoup ; mais quel texte vous leur donnez ! — Nombreux sont aujourd'hui ceux qui vous admirent ; mais sachez bien qu'aucun d'eux ne vous applaudit avec plus de joie qu'André Gide».

Au catalogue n° 13, avril 1983, de la *Librairie de l'Échiquier* (13, rue Chapon, 75003 Paris) :

53. Gide, carte a. s., Paris, 1^{er} février 1913, 1 p. 1/2 in-12 oblong. 450 F

Intéressante lettre : *«... il s'est constitué une ligue franco-indigène ou du moins franco-arabe pour le moment... Nous serions très heureux d'avoir votre adhésion... On n'attend qu'elle pour faire imprimer les statuts dont je vous envoie ci-joint la partie essentielle...»*. [Cf. BAAG 47, juillet 1980, p. 439].

Au catalogue n° 291, avril 1983, de la *Librairie Niçoise* (2, rue Defly, 06 Nice), parmi un important ensemble de lettres adressées à «Henri de Lescoët (Henri Barbier), poète et fondateur de revues» :

1183. Gide, l.a.s. 1 p. in-12, enveloppe (7 lignes), 14-3-42. 300 F

«Je vous restitue ces poèmes, mais méfiez-vous : le sonnet sur les Oliviers n'est pas inédit...».

Au catalogue, mai 1983, de la librairie *Les Neuf Muses* (41, quai des Grands Augustins, 75006 Paris) :

98. Gide, l.a.s. à A. Bréal, 10 mai 1932, 2 pp. in-8. 480 F

La N.R.F. affirme que c'est lui qui fait attendre les épreuves... Il presse du mieux qu'il peut. Pour le tirage sur grand papier, *«on n'en voudrait pas tirer plus que de raison»*. Le coup de main souhaité par Antoine Brun étant une simple recommandation, il la lui envoie.

Gide, l.a.s. à Bréal, Londres, 5 mai 1934, 4 pp. in-4. 1 850 F

Il a pris l'avion pour se précipiter au chevet de Simon. L'opération a été très grave, les suites terribles, mais l'état s'améliore et permet l'espoir, mais il ne peut le voir : après ces tristes nouvelles, Gide remercie Bréal. «*Quel réconfort j'ai puisé dans ta lettre... je n'ai pas conscience de la grande "importance" que tu accordes à mes écrits, du moins, je ne l'avais pas et c'est ce qui me permettait de les écrire... durant 40 ans, j'ai parlé dans le désert...*». Il faudrait citer entièrement toute cette importante lettre qui éclaire le philosophe.

traductions

André Gide, *Die Verliese des Vatikan*. Deutsch von Ferdinand Hardekopf. München : Deutscher Taschenbuch Verlag, 1983 («dtv» n° 1750). Vol. br., 18 x 11 cm, 208 pp., DM 6.80. Troisième tirage de cette édition de poche (le premier paru en octobre 1975) de la traduction allemande des *Caves du Vatican* — portant son tirage total à 26 000 exemplaires. Couverture illustrée par Celestino Piatti. Ach. d'impr. : janvier 1983. (Ces trois tirages n'ont pas encore été répertoriés dans notre «Inventaire»).

Selected Letters of André Gide and Dorothy Bussy. Edited by Richard Tedeschi, with an Introduction by Jean Lambert. Oxford : Oxford University Press, 1983. Vol. rel. toile verte, 22 x 14 cm, XXIV-316 pp., £ 17.50. 267 lettres choisies parmi les quelque 1100 qu'ont publiées les trois volumes de l'édition française ; les lettres de Dorothy Bussy paraissent là dans leur langue originale, celles de Gide ont été traduites par Richard Tedeschi ; introduction de Jean Lambert (pp. VII-XXIII), index (pp. 309-16). La jaquette est illustrée de la reproduction en couleur du portrait de Dorothy Bussy par Simon Bussy (Ashmolean Museum, Oxford), d'une photographie de Gide prise vers 1923-24 par Lady Ottoline Morrell, et d'une photographie de Gide et Dorothy à Pontigny en 1923, au petit déjeuner.

livres, revues, journaux

François-Paul Alibert, *En Italie avec André Gide. Impressions d'Italie (1913). Voyage avec Gide, Ghéon et Rouart*. Texte inédit présenté et annoté par Daniel Moutote. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1983. Vol. br., 20,5 x 14 cm, 132 pp., ill., 40 F. Voir p. 446 du présent BAAG et, pp. 437-9, «Lectures gidiennes».

Nous avons signalé en son temps (BAAG 57, p. 100) l'intéressant catalogue de l'exposition organisée l'été dernier à la Bibliothèque Municipale d'Arcachon : *Une Famille de gens de lettres en Arcachon de 1850 à 1950*. Ce catalogue vient d'être réimprimé sous forme de *Cahier Pierre Louÿs n° 4* («cahier 1980» de l'Association des Amis de Pierre Louÿs) et comporte, «en prime» (4 pp. h.-t. entre les pp. 12 et 13), le fac-similé intégral de la lettre de Louÿs à

Gide « de date incertaine, sans doute mars 1895 mais peut-être de 1897 ». En fait, l'autographe est bien daté par Louÿs d'« *Un 4 février* », et l'année est fort probablement 1895.

Enid McLeod, *Living Twice. Memoirs*. London : Hutchinson Benham Ltd., 1982. Vol. rel., 233 pp., ill., £ 9.50. On trouve naturellement dans ce livre de nombreuses références à Gide, ainsi qu'à Martin du Gard, les Van Rysselberghe, les Mayrisch, Pierre Herbart, Ethel Whitehorn ; un chapitre entier est consacré à Pontigny (1924-25). Voir « Lectures gidiennes » du présent BAAG, pp. 443-5.

Notre amie Anna Guerranti nous signale un article de Paola Bortolotti, paru dans le quotidien florentin *La Nazione*, le 27 avril dernier, p. 15 : « Le Donne e il loro schermo : Il Cinema del "secondo sesso" : le registre degli anni Cinquanta in una rassegna a Firenze ». A propos de ce cycle de projection de films réalisés dans les années 50 par des femmes metteurs en scène, Gide est cité au titre du *Paris 1900* de Nicole Védres ; et l'article est illustré d'une photo extraite du film *Olivia*, réalisé par Jacqueline Audry en 1950 d'après le roman de Dorothy Bussy.

Notre ami Bernard Martineau nous communique photocopie de quatre pages consacrées à *Œdipe* par Philippe Wehle dans son livre récemment paru, *Le Théâtre populaire selon Jean Vilar* (Avignon : Éd. Alain Barthelemy), pp. 134-7. Une intéressante analyse de cette mise en scène de la pièce de Gide par Vilar. « *Œdipe* attira plus de 80 000 spectateurs de 1949 à 1959, 80 000 personnes auxquelles Vilar transmet l'enseignement de Gide »...

thèses, mémoires et travaux

Notre ami Pierre Lachasse (dont nous avons publié un article sur *Œdipe*, BAAG 53, janvier 1982) a soutenu le 4 mars dernier, devant l'Université de Paris-Sorbonne, une thèse pour le doctorat du Troisième Cycle en Littérature française intitulée *La Mythologie dans l'œuvre d'André Gide* ; son jury, composé des Prof. Robert Mauzi, rapporteur, Auguste Anglès et Michel Raimond, lui a décerné la mention « Très Bien ». De cette thèse, ainsi que d'autres récemment soutenues en France et à l'étranger, un résumé paraîtra dans le prochain BAAG, dans le cadre de la nouvelle rubrique dirigée par Pierre Masson (v. notre dernier numéro, p. 282).

Notre amie Adriana Gentils-Spatuzza soutiendra à l'Université Lyon II, le 4 juin prochain, devant un jury composés de MM. Victor Martin-Schmets, président, Claude Martin, rapporteur, Serge Gaubert et Pierre Masson, une thèse pour le doctorat d'Université en Littérature française, consacrée à *L'Œuvre d'André Ruyters (1876-1952)* — une analyse des livres de l'auteur des *Jardins d'Armide* et de sa correspondance avec Gide.

ENTRE NOUS ...

addenda et corrigenda à Papini juge de Gide

Des lecteurs attentifs et exigeants ont bien voulu me signaler quelques erreurs ou coquilles qui se sont glissées dans mon étude, *Giovanni Papini juge d'André Gide*. Afin que les amateurs de cet ouvrage puissent effectuer les corrections nécessaires, en voici la liste.

AU LIEU DE :

LIRE :

P. 23, note : brefs <i>Schermaglie</i>	brèves <i>Schermaglie</i> (<i>Schermaglia</i> est féminin)
P. 24, l. 17 : cartoline	cartolina
P. 25, note ** : Riposta	Risposta
P. 49, l. 28 : <i>L'Immoraliste</i> . ⁵⁷	<i>L'Immoraliste</i> . ⁵⁶
P. 65, l. 19 : registro	registrò (passé simple)
P. 72, l. 5 : marionnette	marionnettes
P. 83, l. 23 : et non d'être devenu un	et de n'être pas devenu un
P. 94, note 51 : <i>Ventiquattro cervelli</i> — <i>Ritratti stranieri</i> , 1911.	<i>Ventiquattro cervelli</i> [1911]. Cette date de 1911 est indiquée à la fin de l'étude reproduite dans <i>Ritratti stranieri</i> .
P. 98, note 32 : <i>Sabato di Lombardo</i>	<i>Sabato del Lombardo</i>
P. 101, note 68 : reprises	reprise
P. 104, l. 6 : Perella	Perrella
P. 104, l. 18 : <i>Il Messagero</i>	<i>Il Messaggero</i>

ALAIN GOULET.

des rues et des œuvres...

Dans une lettre adressée le 22 mars dernier à notre Trésorier, M. Georges Degans, de Dunkerque, nous fait part de deux propositions intéressantes. Il

est probable que l'Association pourra les reprendre à son compte après un débat prochain.

1° Au sujet de la rubrique «Varia» du BAAG n° 57 (p. 115), «Gide dans ses rues» : Comment tous les membres de l'Association ne s'étonnent-ils pas de l'absence pour le moins discriminatoire d'une «Rue André Gide» à Paris ? Ne pourrait-on entreprendre des démarches auprès du Conseil Municipal de Paris, sans pour autant débaptiser la «Rue Vaneau» qui a pris trop de place dans le vocabulaire biographique et dans la familiarité particulière d'expression ?

2° A la Foire du Livre, au stand Gallimard, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec un représentant autorisé des Éditions pour lui signaler mon étonnement des manipulations, trop nombreuses à mon gré, qui discrédit-

tent la collection de «la Pléiade», outre les inégalités d'édition de certains auteurs. Je lui faisais part de mon étonnement indigné de l'édition «Pléiade» des œuvres d'André Gide, approximatives, incomplètes, sans notes ni appareil critique, alors qu'il fut l'un des créateurs de la collection. Il me semble que l'Association devrait, là aussi, intervenir. A coup sûr, on lirait avec intérêt dans un BAAG une étude sur le «Journal complet», dans l'attente d'une édition critique des œuvres complètes en «Pléiade», puisque l'édition dite des *Œuvres complètes* est épuisée depuis longtemps...

GEORGES DEGANS.

sur une mise en scène tunisienne du Retour de l'Enfant prodigue (1932)

Dans la bibliographie consacrée, dans l'édition de la Pléiade, au *Retour de l'Enfant prodigue* (1907), Jean-Jacques Thierry mentionne quatre adaptations scéniques et représentations parisiennes de cette œuvre : — le 23 février 1933, au Théâtre de l'Avenue, dans une mise en scène de Marcel Herrand (qui tenait également le rôle du Prodigue) et avec une musique d'Henri Sauguet ; -- le 18 juin 1934, au Théâtre de l'Atelier, avec la même musique ; — le 15 juin 1949, au Théâtre des Mathurins, dans une

mise en scène de Jean Marchat, musique de scène d'Henri Sauguet et décors de Michel Juncar ; — enfin, le 22 mai 1953, au Théâtre Hébertot, dans une mise en scène de Jean Vernier.

Mais ces quatre adaptations ont été précédées d'une cinquième, en Tunisie durant l'hiver 1932-32, par une petite troupe de Tunis, *L'Essor*. Créé en 1905, ce groupement semi-professionnel organisa pendant plus de trente ans des centaines de spectacles, montages, lectures et conféren-

ces. Dans les années 1930, faute d'acteurs, d'espace suffisant et de moyens financiers, le troupe se limitait aux comédies modernes courtes, « en les jouant selon les principes de Jacques Copeau, de Dullin, Jouvet et Baty qui ont fait leurs preuves à Paris ».¹ Ainsi ont été montés, en 1923 *Le Pèlerin* de Charles Vildrac en première mondiale, en 1932 *Le Voyageur et l'Amour* de Paul Morand, suivi d'une soirée poétique groupant Verlaine, Marivaux et Ghéon.

C'est donc dans ce cadre que fut représenté, en novembre 1932, *Le Retour de l'Enfant prodigue*, avec une musique de Debussy. Cette unique représentation laissa — il faut bien le dire — peu de traces dans la presse tunisienne. La plupart des journaux mentionnèrent l'événement sans commentaires, ou bien — comme *Tunis-Soir* — le considérèrent comme « un essai nouveau et intéressant ». La seule critique de fond que nous avons pu retrouver est celle du poète Armand Guibert, dans l'éphé-

mère revue *Mirages* qu'il dirigeait à Tunis (II^e année, n° 3-4, janvier-février 1933). Celui-ci considère cette adaptation scénique comme « une fausse note » dans la saison théâtrale de *L'Esson* :

« La salle en fut cause d'abord, qui riait lourdement des dissonances de la musique de Debussy : un public hilare de bourgeois économes s'est chargé ce jour-là de nous rappeler que nous étions très loin des *Champs-Élysées* et de *La Chauve-souris*. Mais faute plus grave, pouvait-on sans tristesse voir mutiler l'admirable poème de Gide par un Prodiges aux gestes en bois et à la voix douceuse ? Son jeu a pu faire croire à certains que Gide écrivait pour les enfants de Marie. »

... Un comble pour une œuvre qui, dès sa publication, fit scandale dans les milieux religieux et contribua largement à placer son auteur « au ban de la communauté chrétienne » (J.-J. Thierry) !...

GUY DUGAS.

1. Yves Châtelain, *La Vie littéraire et intellectuelle en Tunisie de 1900 à 1934* (Paris, P. Geuthner, 1934), p. 82.

**XII^e ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE L'AAAG**

**Paris,
Amphithéâtre de la Faculté de Théologie protestante,
83, boulevard Arago, 75014 Paris
samedi 11 juin 1983**

Pour des raisons techniques, le présent numéro du *BAAG* doit être «bouclé» et remis à l'impression avant que se tienne l'Assemblée générale de l'Association. Nous en rendrons donc compte dans notre livraison d'octobre (n° 60). Nous prions nos lecteurs de bien vouloir nous excuser de ce délai.

V A R I A

NOS AMIS PUBLIENT... *** De Jacques Brenner, le livre dont nous avons publié des «bonnes feuilles» dans le BAAG de janvier : *Les Lumières de Paris* (Paris : Grasset, 1983, 320 pp., 85 F). • De Jean Davray, un ouvrage sur les Juifs et l'antisémitisme, *La Brûlure* (Paris : Luneau-Ascot, 1983). • Trevor Field, *Maurice Barrès : A Selective Critical Bibliography, 1948-1979* (Londres : Grant & Cutler, 1982, 88 pp.). • Sous la direction de Jean Gaulmier, le premier des trois tomes que comprendra l'édition des *Œuvres* de Gobineau dans la «Bibliothèque de la Pléiade» (Paris : Gallimard, 1983, XC-1515 pp., 300 F) : *Scaramouche, Mademoiselle Irnois et l'Essai sur l'inégalité des races humaines*. • La traduction, par Jean Lambert, d'un grand et beau roman du prix Nobel australien Patrick White : *Les incarnations d'Eddie Twyborn* (Paris : Gallimard, 1983, 473 pp., 140 F) ; de Jean Lambert, on lira d'autre part d'attachantes notes de voyage, «Retour d'Égypte», qu'a commencé de publier *La NRF* de mai 1983 (pp. 159-65). • Choisis par Bernard Delvaile et Henry de Paysac, un impor-

tant ensemble de *Poèmes* de Francis Vielé-Griffin (Paris : Mercure de France, 1983, 239 pp., 88 F) comble très heureusement un vide de la librairie française. • Jean Richer, *L'Ésotérisme de Nerval* (Rennes : Éd. Philippe Camby, 1983, 320 pp., 200 F). • Sous la direction de Maurice Piron : *L'Univers de Simenon* (Paris : Presses de la Cité, 1983), avec la participation de notre ami Michel Lemoine. • De Harald Emeis, la suite de ses deux articles parus dans les numéros précédents de la même revue : «Les Thibault : Quelques autres cas pathologiques», *Revue du Tarn*, n° 108, hiver 1982, pp. 613-27. • De Claude Foucart, dans *La Licorne* (publication de la Faculté des Lettres de Poitiers), 1982/6, t. I, pp. 145-75 : «Les grandes tendances du mythe du Moyen Age dans la littérature française à la fin du XIX^e siècle». • De Joseph Jurt : «Le grand romancier de l'entre-deux-guerres» (*André Malraux, Cahiers de l'Herne* n° 43, 1982, pp. 108-15), et «Fascisme dans la littérature : Drieu La Rochelle, *La Comédie de Charleroi*» (*Französisch Heute*, 13^e année, n° 4, décembre 1982, pp. 255-63). • Edgard Pich,

«Péguy et le Parnasse», *L'Amitié Charles Péguy*, n° 21, janvier-mars 1983, pp. 39-51.

BIBLIOTHÈQUE ANDRÉ GIDE

*** Parmi les dons récemment faits à la Bibliothèque du Centre d'Études Gidiennes, nous tenons à signaler celui de notre ami Édouard-A. Blanc, de Neuchâtel, qui lui a offert l'exemplaire de la très rare plaquette de «Christian», *Données sur André Gide et l'Homme moderne* (1918), ayant appartenu à Francis Vielé-Griffin.

ALFRED FABRE-LUCE (1899-1983) *** L'essayiste Alfred Fabre-Luce, né le 16 mai 1899, est mort à quatre-vingt-quatre ans le 17 mai dernier. Il avait souvent collaboré à *La NRF* de Rivière, en 1923-25 (sous le pseudonyme de Jacques Sindral, avec des notes et un long extrait de son roman *Attirance de la mort*), puis à celle de Drieu, entre 1940 et 1942. Parmi de nombreuses mentions du nom de Gide qu'on peut trouver dans son œuvre assez abondante, on se rappelle qu'il l'avait vivement pris à partie pour son discours «Fascisme», prononcé au meeting de la salle Cadet, le 21 mars 1933 (texte recueilli dans *Littérature engagée* ; voir l'article de Fabre-Luce dans *Pamphlet*, 31 mars 1933). Gide voulut lui répondre, écrivit une lettre, mais, devant les critiques de Martin du Gard, renonça finalement et à l'envoyer et à la publier (v. la *Correspondance Gide-Martin du Gard*, t. I, pp. 555-64 et

727-8).

RECTIFICATION *** Erreur de date dans la légende de la photographie d'«André Gide entouré des Bellettrien de Lausanne» que nous avons publiée dans notre dernier numéro (p. 264). Notre ami Pierre Beausire, qui fut de la troupe, veut bien nous signaler que cette photographie fut prise, par lui-même, à Ouchy, non pas en 1933, mais en avril 1927, lors d'une visite de Gide aux Bellettrien. Et il précise : «Cette photo est très mauvaise, et n'avait guère enchanté Gide»... qui écrivit en effet à Pierre Beausire, le 6 juillet : «Je souffre à penser que j'ai peut-être laissé dans votre esprit une image aussi grimaçante et hideuse. En vain cherché-je à incriminer l'éclairage... Brisez les plaques, je vous en prie, et déchirez l'effigie de ce magot ! »...

LA GUERRE ET LA PAIX DANS LES LETTRES FRANÇAISES, 1925-1939

*** Au cours du colloque organisé sous ce titre par le CNRS et l'Université de Reims, du 17 au 19 mars dernier, ont été présentées six communications dues à des membres de l'AAAG : «La Guerre dans l'œuvre d'Eugène Dabit», par Pierre Bardel ; «L'Épreuve de vérité : positivité de la guerre dans deux romans pacifistes, *Le Grand Troupeau* de Giono et *Le Sang noir* de Guilloux», par Jean-Yves Debreuille ; «La Conscience chez André Gide de la mon-

tée des périls», par Claude Foucart ; «Romain Rolland et la préparation du Congrès d'Amsterdam», par Bernard Duchatelet ; «La Guerre d'Espagne sans l'Espoir», par Pierre Masson ; André Suarès et la guerre», par Michel Drouin. Une communication annoncée sur «Deux pacifistes de bonne foi . André Gide et Roger Martin du Gard», par René Garguilo, n'a pu être donnée.

SIMONE TUCOO-CHALA (1923-1983) *** Avec Simone Tucoo-Chala, décédée en avril dernier après une longue maladie et malgré une grave intervention chirurgicale subie en septembre 1982, l'AAAG perd une de ses sociétaires les plus fidèles et les plus chaleureuses (membre fondateur depuis 1968). Nous exprimons notre sympathie très attristée à son mari, M. Jean Tucoo-Chala, Maître-Assistant à l'Université de Bordeaux III, qui a tenu à la remplacer au sein de l'Association.

DES «CAHIERS DE POÉSIE VERTE» *** Dirigée par M. Jean-Pierre Thuillat et élégamment éditée par notre ami Christophe Anglard, une nouvelle revue de poésie, trimestrielle, est née : *Friches* (dont le n° 1, printemps 83, 32 pp., ill., 14 F [3, rue Émile-de-Girardin, 87100 Limoges], s'ouvre sur des poèmes inédits de Jacques Réda). «La grande ambition de ces *cabiers* est d'apporter un peu d'air pur dans l'atmosphère souvent polluée de la poésie con-

temporaire. D'où leurs titre et sous-titre. [...] Cette revue s'efforcera de découvrir et faire découvrir plutôt que de consacrer. Auteurs de tous poils, connus ou inconnus, édités ou non, Parisiens ou Martiniquais [...], n'hésitez pas à nous envoyer vos textes.»

GIDE DANS SES RUES (SUITE)

*** Alain Goulet nous apprend que, il y a quelques années, une petite *rue André Gide* est née à Saint-Quentin (Aisne) : quatorzième voie repérée qui porte le nom de l'écrivain (cf. BAAG 57, p. 115).

«L'INSPIRATION NORD-AFRICAINE D'ANDRÉ GIDE»

*** Le 26 avril dernier à l'Alliance Française de Rabat, notre ami Guy Dugas a fait sur ce thème une conférence, qui prolongeait le cours qu'il professe à l'Université Mohammed I^{er} d'Oujda sur *L'Immoraliste* et *Les Nourritures terrestres*.

TRADUIT EN ITALIEN

*** Le Professeur Antoine Fongaro nous fait à juste titre remarquer que, dans le BAAG 57 (janvier 1983), p. 102, la formule employée pour présenter la traduction italienne des *Souvenirs de la Cour d'Assises* récemment parue chez Sellerio est fort ambiguë et risque de laisser croire qu'il s'agit de la première fois que ce texte est traduit en Italie — alors que, s'il est vrai qu'il s'agit de la «première traduction italienne des *Souvenirs*», c'est là une

nouvelle édition d'un texte publié en 1949, aux Éd. Longanesi de Milan, dans la collection «Il Cammeo», et avec un certain succès. (Cette traduction figure sous le n° 47 dans la *Bibliographie d'André Gide en Italie* d'Antoine Fongaro ; elle n'a pas encore été répertoriée dans notre «Inventaire des Traductions des Œuvres d'André Gide».)

GIDE ET BOVE ? *** A l'occasion de la réédition, chez Flammarion grâce à Bernard Noël et Raymond Cousse, de quatre de ses livres (*Mes Amis* et *Armand* en 1977, *Henri Duchemin et ses ombres* et *Journal écrit en hiver* en 1983), la presse, la radio et la télévision ont beaucoup parlé du romancier Emmanuel Bove (1898-1945, de son vrai nom Emmanuel Bobovnikoff), en effet injustement oublié depuis longtemps (Samuel Beckett citait son nom, lorsqu'on lui demandait l'écrivain le plus injustement oublié dans l'après-guerre). On a souvent rappelé qu'il avait été l'ami de Gide. Mais aucun journaliste n'a livré le moindre détail sur cette amitié, aucune lettre de Bove ne figure dans les archives de Gide, et, dans les écrits publiés de celui-ci, œuvre et correspondance, le nom de Bove n'est point cité... Un de nos lecteurs pourrait-il nous permettre d'en savoir davantage sur ce sujet ?

JEAN HYTIER (1899-1983) ***

Il est triste et scandaleux que la presse française ait complètement passé

sous silence la mort, survenue en mars dernier aux États-Unis, du grand universitaire et critique que fut Jean Hytier, membre du Comité d'honneur de l'AAAG depuis sa fondation (et qui présida la dernière séance des «Rencontres André Gide» du Centenaire, en octobre 1970 au Collège de France). Auteur de nombreux travaux (notamment d'une thèse demeurée classique sur *La Poétique de Valéry*, Paris : Armand Colin, 1953), savant éditeur des *Œuvres* de Valéry dans la «Bibliothèque de la Pléiade» (2 vol., 1957-60), il publia aussi dès 1938 un remarquable *André Gide*, qu'on relit encore aujourd'hui avec plaisir et profit, après près d'un demi-siècle (Pierre Masson lui consacra une note dans les «Lectures gidiennes» du prochain BAAG). Il termina sa carrière d'enseignant en 1968 à New York, à l'Université Columbia où, collègue de Justin O'Brien, il aida beaucoup celui-ci dans ses recherches gidiennes. Mais, dès 1922-24, il avait fondé et dirigé à Lyon une petite revue, *Le Mouton blanc* (qui n'eut que sept numéros), dont les deux grands phares reconnus étaient André Gide et Jules Romains...

FÉROCITÉ...? *** On avait en France, jadis, beaucoup d'esprit. Et du plus fin. A preuve, cette épigramme en forme de quatrain, qu'a relevée notre ami Fred Leybold, de Villejuif, dans l'article de Paul Morelle consacré à «La Férocité des hommes de lettres» (*Le Monde des livres*, 29

avril 1983, p. 19) à propos du livre de Jean-Marie Monod (*La Férocité littéraire, de Malherbe à Céline*, Paris : La Table ronde, 240 pp., 82 F) :

Chez un moderne Corydon,
A la fin de folles agapes,
On vient de proclamer, dit-on,
Gide, notre Sphincter le Pape...

RECHERCHES SUR LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE D'ANDRÉ GIDE *** Au 25 mai 1983, 14 431 lettres sont inventoriées dans le fichier de base (lettres échangées par Gide avec 1423 correspondants) et 550 lettres (dont la plupart sont inédites) sont entrées en photocopies

dans les «fiches-dossiers». L'Équipe remercie très vivement les personnes qui ont déjà répondu à son appel en lui communiquant des lettres : aux listes des quatre derniers BAAG s'ajoutent les noms de Mlle Anne-Marie Schropff (Neuilly-sur-Seine), MM. Pierre Beausire (Aigle), Laurent Gagnebin de Bons (Paris), Jean Loisy (Paris), Michel Montbarbon (Toulon) et R.-G. Nobécourt (Rouen). *Nous renouvelons naturellement notre appel, convaincus que de nombreux membres de l'AAAG peuvent encore aider l'Équipe à rassembler le texte de nombreuses lettres, écrites ou reçues par Gide, inédites ou non.*

LIBRAIRIE

Nous nous permettons de renvoyer nos lecteurs à la rubrique «Librairie» de notre dernier numéro — ainsi qu'à la page 446 du présent BAAG.

A noter que le livre de Charles Brunard, *Correspondance avec André Gide et Souvenirs* est, malheureusement, ÉPUISÉ.

En revanche, le premier volume de notre collection consacrée à *La N.R.F.*, épuisé depuis trois ans, a fait l'objet d'un second tirage et est donc à nouveau disponible :

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE de JACQUES RIVIÈRE (1919-1925). *Histoire de la Revue, Documents rares ou inédits, Liste chronologique des sommaires, Index des auteurs et de leurs contributions, Index de la rubrique des Revues.* Vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 160 pp. 37 F

Nous rappelons que toutes les commandes doivent être adressées au Secrétaire général de l'AAAG, accompagnées du règlement par chèque établi à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide.

NOUVEAUX MEMBRES DE L'ASSOCIATION

*Liste des nouveaux Membres de l'AAAG, dont l'adhésion a été enregistrée par
le Secrétariat entre le 10 mars et le 26 mai 1983*

- 1123 BIBLIOTHÈQUE de WILLIAMS COLLEGE, Williamstown, Mass.
01267, États-Unis (Abonné au BAAG).
- 1124 M. Roman WALD-LASOWSKI, Assistant de Littérature à l'Université
de Nimègue, La Haye, Pays-Bas (Titulaire).
- 1125 Mlle Claudine DELPIHS, Lectrice à l'Université de Heidelberg, Heidel-
berg, R.F.A. (Titulaire).
- 1126 M. Axel PLATHE, étudiant, Freiburg, R.F.A. (Étudiant).
- 1127 Mme Claude Jacques LEVESQUE, 75015 Paris (Titulaire).
- 1128 M. Roger FROMENT, Professeur honoraire à la Faculté de Médecine
de Lyon, 69006 Lyon (Fondateur).
- 1129 M. Jean TUCOO-CHALA, Maître-Assistant à l'Université de Bordeaux
III, 33110 Le Bouscat (Fondateur).
- 1130 M. Jean-Pierre DESRAMÉ, Professeur, 14100 Lisieux (Titulaire).
- 1131 Mlle Nobuko TATEKAWA, étudiante, Kyoto, Japon (Étudiant).
- 1132 Mme Denise HÉLARY, 75020 Paris (Titulaire).
- 1133 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ KUNGLIGA, Stockholm, Suède
(Abonné au BAAG).
- 1134 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ DE GÉORGIE, Athens, Ga.
30602, États-Unis (Abonné au BAAG).
- 1135 M. George PISTORIUS, Professeur à Williams College, Williamstown,
Mass. 01267, États-Unis (Titulaire).

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
TARIFS 1983 ★ COTISATIONS ET ABONNEMENTS

Cotisation de Membre fondateur	200 F
Cotisation de Membre titulaire	150 F
Cotisation de Membre étudiant	100 F
Abonnement au <i>Bulletin des Amis d'André Gide</i>	80 F
BAAG : prix du numéro courant	21 F

Les cotisations donnent droit au service de toutes les publications, *Bulletin* trimestriel et *Cabier* annuel en exemplaire numéroté (exemplaire de tête, nominatif, pour les Membres fondateurs).

Pour recevoir le BAAG outre-mer *par avion*, ajouter 15 F à la somme indiquée ci-dessus dans la catégorie choisie.

Règlements

- par virement ou versement au CCP PARIS 25.172.76 A de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
- par chèque bancaire libellé à l'ordre de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE et envoyé à l'adresse (ci-dessous) du Trésorier de l'AAAG
- Exceptionnellement, par mandat envoyé aux nom et adresse (ci-dessous) du Trésorier de l'AAAG

Tous paiements EXCLUSIVEMENT en FRANCS FRANÇAIS

CLAUDE MARTIN
 Secrétaire général
 3, rue Alexis-Carrel
 F 69110 STE FOY LES LYON
 Tél. (7) 859 16 05

PIERRE MASSON
 Secrétaire général adjoint
 92, rue du Grand Douzillé
 F 49000 ANGERS
 Tél. (41) 66 72 51

HENRI HEINEMANN
 Trésorier
 59, avenue Carnot
 F 80410 CAYEUX SUR MER
 Tél. (22) 27 66 58

IRÈNE DE BONSTETTEN
 Antenne parisienne (renseignements)
 14, rue de la Cure
 F 75016 PARIS
 Tél. (1) 527 33 79

CENTRE D'ETUDES GIDIENNES
 UER Lettres classiques & modernes
 Université Lyon II
 Campus de Bron-Parilly
 F 69500 BRON

Imprimerie de l'Université Lyon II — 14, rue Chevreul, F 69007 Lyon
Rédaction, composition et mise en page : Claude Martin

Publication trimestrielle
 Commission paritaire : N° 52103

Directeur responsable : Claude MARTIN
 ISSN : 0044-8133 Dépôt légal : juillet 1983

ISSN 0044-8133
Comm. parit. 52103

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
UER LETTRES CLASSIQUES & MODERNES
UNIVERSITÉ LYON II
Campus de Bron-Parilly
F 69500 BRON

PRIX DU NUMÉRO : 21 F